

UNIVERSITÉ DE NANTES

FACULTÉ DE MÉDECINE

Année 2017

N° 049

THÈSE

Pour le

DIPLOME D'ÉTAT DE DOCTEUR EN MÉDECINE

(psychiatrie)

par

Timothée Paty

Né le 25/04/1985 à Orléans

Présentée et soutenue publiquement le 25 Avril 2017

PSYCHOPATHOLOGIE DU TROUBLE BORDERLINE CHEZ L'ENFANT ET L'ADOLESCENT
DE LA DEUXIÈME GÉNÉRATION ISSUE DE L'IMMIGRATION

Président : Monsieur le Professeur VANELLE

Directeur de thèse : Monsieur le Docteur GARRET

A ma famille, à mes grands-parents, à mes parents.

Mes remerciements au Docteur GARRET

Je remercie le Professeur VANELLE, le Professeur GRALL-BRONNEC et le Professeur
CAMUS, président et membres du jury.

TABLES DES MATIÈRES

INTRODUCTION -----	p9
PREMIÈRE PARTIE : ITINÉRAIRE D'UN ENFANT D'IMMIGRÉS -----	p11
I /Psychopathologie de la migration -----	p11
<u>A/ Le processus migratoire</u> -----	p11
1/ Le vécu pré-migratoire : les motifs de la migration-----	p11
2/ L'événement migratoire : deuil et traumatisme-----	p13
<i>a/ Le deuil</i> -----	p13
<i>b/ Le traumatisme migratoire</i> -----	p15
3/ Le vécu post-migratoire : choc culturel et acculturation-----	p17
<i>a/ Le choc culturel</i> -----	p17
<i>b/ L'acculturation</i> -----	p20
<u>B/ Pathologies de la migration</u> -----	p23
II/ Le destin de la famille immigrée -----	p25
<u>A/ La désintégration d'un système anthropologique</u> -----	p25
1/ Universalisme et différentialisme-----	p25
2/ Anthropologie de la société française-----	p27
3/ La famille immigrée maghrébine-----	p29
<u>B/ La mutation des rôles familiaux</u> -----	p32
1/ La fragilisation du statut de l'homme immigré-----	p32
<i>a/ La modification du rapport homme/femme</i> -----	p32
<i>b/ Le déclin de la figure du père en situation transculturelle</i> -----	p34
2/ Inversion des générations et conflits intergénérationnels-----	p37
<i>a/ L'inversion des génération</i> -----	p37
<i>b/ Des conflits intergénérationnels</i> -----	p37

<u>C/ Filiation et transmission</u> -----	p40
1/ La filiation en question-----	p40
a/ <i>Filiation et/ou descendance</i> -----	p40
b/ <i>Filiation instituée/filiation narcissique</i> -----	p41
2/ La transmission à l'épreuve de la migration-----	p43
a/ <i>La transmission psychique entre les générations</i> -----	p43
b/ <i>Les conditions de la transmission</i> -----	p45
c/ <i>La transmission de la langue</i> -----	p47
d/ <i>Le mythe du retour</i> -----	p49
III/ La vulnérabilité psychique de l'enfant d'immigrés -----	p51
<u>A/ La périnatalité</u> -----	p51
1/ Grossesse et transparence psychique-----	p51
a/ <i>La grossesse en situation transculturelle</i> -----	p51
b/ <i>Transparence psychique et transparence culturelle</i> -----	p53
2/ Préoccupation maternelle primaire et interactions précoces-----	p55
a/ <i>La préoccupation maternelle primaire</i> -----	p55
b/ <i>Les interactions précoces</i> -----	p56
<u>B/ L'enfant d'immigré à l'épreuve de l'école</u> -----	p59
1 / L'école française et l'immigration-----	p59
a/ <i>Un facteur d'intégration en crise</i> -----	p59
b/ <i>Histoire de l'éducation interculturelle</i> -----	p60
2/ L'école et l'ethnisation des rapports sociaux-----	p62
3/ L'école et les parents immigrés-----	p64
4/ Le parcours scolaire des enfants d'immigrés-----	p66
a/ <i>Les performances scolaires des enfants d'immigrés en question</i> -----	p66
b/ <i>L'échec scolaire des enfants d'immigrés</i> -----	p68
c/ <i>Une tentative d'explication : le semi-linguisme des enfants d'immigrés</i> -----	p70
<u>C/ L'adolescence de l'enfant d'immigrés</u> -----	p74
1/ Spécificités du processus adolescent chez l'enfant d'immigré-----	p74
2/ La traumatophilie chez les enfants d'immigrés-----	p76
3/ Une problématique identitaire : « galère » et « microsociétés de survie »-----	p77

DEUXIEME PARTIE : DE LA NATURE DU TROUBLE BORDERLINE-----p80

I/ Une pathologie aux contours incertains-----p80

A/ Le diagnostic de trouble borderline en question-----p80

1/ Les critères diagnostiques selon le DSM-5-----p80

2/ Les limites de la nosographie selon le DSM-5-----p84

B/ Les différentes conceptualisations de la nature du trouble borderline-----p86

1/ Une « structure » limite-----p86

2/ Un « aménagement » limite-----p88

3/ Un « fonctionnement » limite-----p89

C/ Les limites du concept de trouble borderline à l'adolescence-----p91

II/ Une pathologie contemporaine-----p93

A/ Une société du malaise-----p93

1/ De l'hétéronomie à l'autonomie-----p93

2/ L'affaiblissement des appartenances sociales-----p95

3/ La crise du processus identificatoire-----p97

B/ Les reconfigurations de la famille-----p98

1/ La désinstitutionalisation de la famille-----p98

2/ Une mutation de la dynamique familiale-----p101

C/ Le déclin de la figure du père-----p102

III/ Une pathologie du narcissisme-----p105

IV/ Une pathologie des limites-----p107

A/ Le Moi-peau et les enveloppes psychiques-----p107

B/ La relation contenant/contenu et l'appareil à penser les pensées-----p110

C/ Phénomènes transitionnels, espace potentiel et aire intermédiaire-----p112

V/ Une pathologie du lien-----p114

A/ Introduction à la théorie de l'attachement-----p114

B/ Les relations entre attachement et trouble borderline-----p116

1/ Attachement insecure-désorganisé et trouble borderline----- p116

2/ Déficit de mentalisation et trouble borderline-----	p118
3/ Vers une troisième topique-----	p119
VI/ Une pathologie au traitement complexe-----	p120
<u>A/ Le cadre thérapeutique-----</u>	<u>p120</u>
<u>B/ La psychothérapie-----</u>	<u>p122</u>
1/ Les thérapie d'inspiration psychanalytique-----	p122
<i>a/ La thérapie centrée sur le transfert-----</i>	<i>p122</i>
<i>b/ La thérapie basée sur la mentalisation-----</i>	<i>p123</i>
2/ Les thérapie d'orientation cognitivo-comportementale-----	p124
<i>a/ La thérapie centrée sur les schémas-----</i>	<i>p124</i>
<i>b/ La thérapie comportementale dialectique-----</i>	<i>p125</i>
<u>C/ La chimiothérapie-----</u>	<u>p126</u>

TROISIÈME PARTIE : UNE PERSPECTIVE PSYCHOPATHOLOGIQUE À PROPOS DE LA CULTURE-----p128

I/ Le concept de culture-----p128

A/ Aperçu historique du concept de culture-----p128

1/ La culture au sens classique-----p128

2/ La culture anthropologique-----p129

3/ L'approche contemporaine-----p130

B/ Les différentes approches des relations entre culture et psychisme-----p132

C/La culture, une vision du monde-----p134

1/ Un médiateur symbolique du réel-----p134

a/ Une signification du réel-----p134

b/ Une perception du réel-----p135

2/ Un système de représentations collectives-----p137

D/ La culture, le « contenant » d'un groupe-----p139

1/ Un appareil psychique groupal-----p139

2/ Une enveloppe psychique groupale-----p142

3/ Une mentalité groupale-----p143

E/ La culture, un processus dynamique et évolutif-----p144

II/ De la culture à l'individu-----p146

A/ La culture « modèle » la personnalité-----p146

1/ La personnalité de base-----p146

2/ Les concepts de statut et de rôle social-----p148

B/ Les processus d'intériorisation de la culture-----p150

1/ Définition du processus de socialisation-----p150

2/ La socialisation en situation transculturelle-----p153

III/ L'identité-----p156

A/ Introduction à la problématique de l'identité-----p156

1/ L'approche sociologique-----p156

2/ L'approche psychanalytique-----p157

3/ L'approche psychosociale-----p158

4/ Une tentative d'intégration-----	p159
B/ Les composantes de l'identité-----	p160
1/ Le noyau identitaire culturel-----	p160
2/ Le noyau identitaire groupal-----	p162
3/ Le noyau identitaire individuel-----	p163
C/ La formation de l'identité : un processus actif et dynamique-----	p164
D/ Stratégies identitaires en situation transculturelle-----	p167
UN CAS CLINIQUE : MONSIEUR.F-----	p172
1/ Biographie et anamnèse-----	p172
2/ Clinique-----	p174
3/ Analyse psychopathologique-----	p176
4/ Parcours thérapeutique-----	p181
5/ Epilogue-----	p184
CONCLUSION-----	p185
BIBLIOGRAPHIE-----	p187

INTRODUCTION

Depuis le milieu des années 1970, les flux d'immigration en France se sont stabilisés, et la proportion d'immigrés y varie peu depuis le début des années 1980. On en recense alors un peu plus de 4 millions, issus des vagues migratoires successives : italienne et espagnole dans l'entre-deux guerre, algérienne puis maghrébine à partir des années 1950, portugaise dans les années 1960, turque au début des années 1970, puis issue d'Afrique de l'ouest et d'Asie du sud-est. Les caractéristiques de ces différentes communautés immigrées apparaissent très contrastées, aussi bien du point de vue démographique qu'économique, résidentiel ou culturel. En France, la notion de « seconde génération » n'émerge que relativement tard dans la littérature scientifique, il y a environ une trentaine d'année. Appartiennent à la seconde génération les individus dont au moins un des parents est né à l'étranger, soit la première génération née en France. En fait on y inclut le plus souvent les sujets nés à l'étranger et venus très jeunes en France, le pays où ils sont socialisés, mais la nuance est parfois faite, notamment dans la littérature américaine où ces individus sont qualifiés de « génération et demi ».

Le concept de « seconde génération » a été établi à partir d'un constat d'échec, pour désigner une population qui échappe au paradigme de l'immigration, soit le processus par lequel les générations entrent progressivement dans la société d'accueil. Pour la seconde génération le processus migratoire semble s'être rompu, faisant basculer les individus qui la composent du statut de nouveau venu vers celui de minorité. Le premier facteur de rupture est constitué par le blocage de la mobilité sociale. Les enfants d'immigrés ne parviennent pas à échapper à leur condition et restent enfermés dans la position de leurs parents, à la base de l'échelle sociale. Ce qui se traduit d'abord par une relégation dans les « quartiers ethniques », qui ne sont plus un lieu de passage mais un espace d'enfermement. Il en résulte une forme d'exclusion sociale. Un second facteur de rupture réside dans le fait que si cette génération est culturellement intégrée et que les liens avec le pays et la culture de leurs parents sont largement distendus, ils restent des immigrés du point de vue de la culture du pays d'accueil. Ces jeunes ne sont plus des immigrés mais ils ne sont pas non plus devenus français. Une marginalisation culturelle facteur d'instabilité et de repli sur des affirmations identitaires qui ne sont que des reconstructions sociales à visées défensives, et qui aboutissent et autoalimentent une

autre forme d'exclusion, culturelle cette fois. Cette vulnérabilité socio-culturelle, qui semble toucher particulièrement certaines populations parmi cette seconde génération, dont le destin apparaît ainsi contrasté, se traduit dans les faits par une marginalisation scolaire et professionnelle, un taux élevé de délinquance et une surreprésentation parmi la population carcérale, des troubles du comportement et le recours aux addictions. Ces manifestations parfois bruyantes et l'instabilité identitaire que partagent, dans une proportion qui apparaît importante, les jeunes de la seconde génération issue de l'immigration, m'ont conduit à interroger la nature du retentissement psychique de cette vulnérabilité socio-culturelle, dans la mesure où ces manifestations semblent entretenir un rapport d'homologie apparent avec la symptomatologie du trouble borderline. Des troubles borderline dont de nombreux auteurs constatent l'inflation dans nos sociétés modernes occidentales. Une inflation que d'aucuns attribuent aux mutations sociétales et anthropologiques que connaît notre époque.

L'initiative de ce travail de thèse part de l'hypothèse que la seconde génération issue de l'immigration constitue en quelque sorte le paradigme d'un changement qui affecte l'ensemble de nos sociétés modernes occidentales. Elle vivrait ainsi de manière condensée et particulièrement brutale ce que vit de façon plus insidieuse et diffuse le reste de la population, qui aboutit à une mutation de la pathologie psychiatrique d'une clinique de la névrose à une clinique de l'état limite. Ce travail vise ainsi à tenter de comprendre en quoi la vulnérabilité spécifique des enfants d'immigrés peut participer de la psychopathologie du trouble borderline. Dans cet objectif nous tenterons dans une première partie de mettre en évidence les éléments psychopathologiques saillants qui émergent du parcours de vie typique de l'enfant d'immigrés, que nous mettrons en rapport dans une seconde partie avec la psychopathologie du trouble borderline afin d'en dégager les rapports et les similitudes. Dans une troisième partie nous tenterons d'étayer l'hypothèse selon laquelle la condition de l'enfant d'immigrés participe d'une vulnérabilité particulière au développement du trouble borderline, vulnérabilité que j'envisage comme appartenant au registre culturel. Enfin nous illustrerons ce travail par le cas clinique d'un patient suivi dans le cadre du CAPPA, l'hôpital de jour de soin en addictologie au CHU de Nantes.

PREMIÈRE PARTIE : ITINÉRAIRE D'UN ENFANT D'IMMIGRÉS

I/ Psychopathologie de la migration

A/ Le processus migratoire

1/ Le vécu pré-migratoire : les motifs de la migration

Migrer constitue toujours un acte complexe qui correspond à toute une série de motivations conscientes et inconscientes intriquées. Il est classique de distinguer différents ordres de motifs qui interviennent dans le choix de la migration, même si ceux-ci sont le plus souvent intriqués : politiques, psychologiques et socio-économiques.

Ce sont surtout les motivations politiques, et ce qu'elles charrient d'évènements traumatiques, qu'ils soient secondaires à une situation de guerre ou de violences organisée, qui paraissent avoir un impact à long terme sur la santé mentale des migrants. Ceux-ci sont le plus souvent assimilés à des réfugiés, selon la convention de Genève, et leur migration à un exil. L'exil est une fuite de sa terre natale plus qu'un départ vers un ailleurs, et il ne s'accompagne d'aucun projet ou fantasme de retour, pas plus qu'il n'a été précédé d'une élaboration. La rupture est précipitée et définitive. L'importance des traumatismes chez les populations réfugiées a été souvent documentée, mais leur prévalence reste sous-estimée. D'abord, parce que les réfugiés cherchent à éviter les souvenirs pénibles, pour ne pas provoquer de reviviscences douloureuses. Ou dans certains cas, le vécu traumatique tombe sous le coup d'un tabou familial ou communautaire. Ensuite, parce qu'on retrouve un déni de la société hôte face à des évènements qui la confrontent à une facette insupportable de l'humanité, ce qui se traduit soit par une banalisation de l'expérience des exilés, soit par un discours sur les faux-réfugiés et le mensonge.

Ces traumatismes varient en sévérité selon les personnes et les contextes : menaces, harcèlement, détention... sont associés à des désordres post-traumatiques prolongés. Au travers de dynamiques qui peuvent prendre des formes très diverses, la violence organisée est avant tout un traumatisme du non-sens, c'est à dire qu'elle provoque un sentiment d'absurdité et désorganise la cohérence de l'univers personnel. Ce qui va se

traduire au niveau individuel par le syndrome de stress post-traumatique qui oscille entre deux pôles : l'évitement et la répétition. L'évitement peut être total, comme dans la dissociation complète, mais il est le plus souvent partiel (oubli, évitement de stimuli rappelant le trauma, émoussement affectif). Les phénomènes de répétition sont constitués par les cauchemars, les reviviscences envahissantes, et les jeux traumatiques chez les enfants. Au niveau collectif, la violence organisée vise la rupture du lien social à travers l'inversion du monde des valeurs. La distance émotionnelle, qui résulte de l'ébranlement de la confiance en l'humain, est à l'origine de la fragilisation du lien au niveau familial. D'autres proposent que la violence organisée s'attaque à la mémoire collective en dissolvant les liens sociaux à cause de l'impossibilité d'être en continuité avec une histoire et donc de créer une appartenance collective. Que ce soit au niveau individuel ou collectif, le réfugié doit, pour continuer de vivre, sortir de l'absurde et retrouver un univers signifiant, complexe, et polysémique.

Les motifs de migration psychologiques sont de deux ordres : conscients et inconscients. Sur le plan des motivations conscientes, la décision de migrer est l'aboutissement d'un rêve à plusieurs, où le futur pays d'accueil est idéalisé, les difficultés minimisées, dans un climat de véritable contagion psychologique. Le départ du migrant est autant une quête de soi-même qu'une tentative de reconquête de sa dignité par le travail et l'argent. Les motivations inconscientes sont complexes et variées, mais l'expérience montre qu'en favorisant ce choix, le migrant s'est souvent placé du côté de la vie, pour tenter d'échapper à un contexte mortifère : contexte familial dysfonctionnel, emprise parentale, refus du système de valeurs familial. Parfois, il s'agit d'un acte « thérapeutique » visant à asseoir une fonction paternelle ou à réaliser le fantasme d'être orphelin.

Enfin les motifs socio-économiques, qui sont le plus souvent mis en avant comme le moteur essentiel de la migration, traduisent également d'autres phénomènes renvoyant à un niveau psychologique. Il peut s'agir de se « sacrifier » pour sa famille, ou de se poser en « sauveur » de celle-ci. (102, VINAR M.)

2/ L'événement migratoire : deuil et traumatisme

a/ Le deuil

D'un point de vue historique, la perte ou la séparation de la terre d'origine a été la cause d'une pathologie identifiée par un médecin suisse en 1688, qui a pu observer lors des campagnes militaires les troubles physiques qui résultaient du mal psychique et le dépérissement qui pouvait entraîner la mort et le suicide chez les jeunes recrues : la Nostalgie.

LUSSIER M., dans un travail comparatif, confronte le processus psychologique de l'exil aux éléments constituant le travail de deuil. Dans les deux cas, il s'agit d'une perte qui suscite un sentiment de douleur, et oblige à un renoncement. En perdant sa patrie, l'immigré est exposé à une multitude de pertes d'éléments constitutifs de son identité sociale (activité professionnelle, statut social, langue...) que l'accumulation rend difficilement surmontable. Le deuil ne provoque pas une telle « anomie », même s'il implique parfois une dévalorisation du statut social (veuve, orphelin). En un mot, il est des pertes liées à l'immigration qui ne peuvent être surmontées.

L'autre perte qui ne peut être compenser est celle du temps. L'exil implique un arrêt, voire une cassure dans le déroulement d'une vie. Car l'état d'exilé est définitif, quand bien même il pourrait retrouver son pays. L'exilé se retrouve alors étranger dans son propre pays, car d'un autre temps qu'il n'a pas vu se dérouler.

Le renoncement est une étape dans tout processus psychique de changement et de séparation, donc d'adaptation. Dans les situations de deuil et d'exil, le renoncement n'a pas de singularité propre, il est simplement sollicité de manière plus importante, c'est une différence quantitative et non pas qualitative. (73, LUSSIER M.)

Pour GRINBERG L., la migration, pour quelque motif que ce soit, est une situation de crise désorganisant, de changement catastrophique, dont l'issue dépendra de la qualité du fonctionnement psychique antérieur. La possession d'un lien avec un « bon objet interne », donne au moi la capacité d'élaborer et de supporter des changements internes et externes, et même de s'enrichir par eux. C'est ce bon objet interne qui procure un sentiment d'identité solidement établi et qui facilite l'émigration, mais à la condition que

l'immigrant puisse trouver dans le monde externe des personnes qui représentent et rétablissent ces bons objets internes dans leur fonction protectrice.

En comparant le vécu psychique du deuil et la perte du pays natal, cet auteur identifie trois temps dans le processus migratoire. Dans un premier temps prédominent la douleur, la crainte de l'inconnu, les sentiments de solitude et de détresse, sources potentielles d'une désorganisation importante. Ensuite apparaissent la tristesse et la nostalgie, à travers la reconnaissance de la perte par l'immigrant. L'interaction entre son monde interne et le monde externe se fait plus fluide. Enfin, la récupération de la faculté de penser, de désirer et de faire des projets. Une précision est faite, selon que le départ est forcé, avec l'augmentation d'angoisses paranoïdes qui en découlent, ou volontaire, où prévalent la culpabilité et les angoisses dépressives. (54, GRINBERG L.)

TOURN L., tente de démontrer dans sa thèse que l'exil suppose dans tout les cas un travail de deuil et de séparation, des remaniements identificatoires intenses, une modification profonde de la relation à la croyance et aux idéaux. Elle insiste sur l'atteinte à l'identité que constitue la migration. D'abord parce que les paysages familiers du pays d'origine, avec tous les plaisirs sensoriels qui y sont associés, alimentent le narcissisme primaire, et que la permanence de cette expérience sensible maintient la notion d'identité. Ensuite parce que l'immigré a été complètement arraché à un réseau social. Il serait comme une sorte de mort psychique, en tout cas pour le versant collectif de son identité. L'auteur identifie le travail psychique entraîné par l'exil et le travail de deuil, tout en en distinguant les différences. L'exilé ne serait pas tant confronté à une perte qu'à une séparation. L'épreuve de réalité n'est pas celle du deuil puisqu'il y a une réversibilité possible. La frustration est donc présente et rend le travail de désinvestissement plus difficile. Une autre différence tient dans le fait que l'exilé ne dispose pas, comme l'endeuillé, de médiateurs socialement institués favorisant le deuil. Enfin, le remaniement des repères identificatoires, qui fait partie du travail psychique imposé par l'exil, ne relève pas du travail de deuil tel qu'il est défini dans la pensée freudienne. Plus que l'élaboration de la perte proprement dite, et au-delà de la séparation, il participe à un mouvement de désillusion, de prise de distance subjective et de dés-identification ouvrant sur une nouvelle position identitaire. (99, TOURN L.)

Pour VASQUEZ A., il y a trois phases psychologiques chez l'immigré : la phase de traumatisme et de deuil, la phase de transculturation, et la phase d'intégration.

L'auteur considère que la perte liée à l'exil est semblable à la perte irréparable d'un objet affectif, et donc à l'expérience d'un deuil. Pendant une période plus ou moins longue, un travail psychique d'élaboration devra permettre au sujet de diminuer son angoisse et d'accepter un monde où l'objet n'est plus. Une différence est toutefois mise en évidence. Le deuil est d'abord ressenti comme une expérience privée, quand l'exil est collectif. La transculturation correspond au changement de matrice culturelle que doivent réaliser les immigrants, se trouvant aux prises avec un double système de référence en interaction constante. Une hétéronomie qui suscite des malentendus, voire des conflits. La phase d'intégration correspond à l'aménagement des ressemblances et des différences avec l'identité d'avant. (101, VASQUEZ A.)

b/ Le traumatisme migratoire

Le traumatisme est classiquement défini par la théorie psychanalytique comme un soudain afflux pulsionnel non élaborable, et qui ne peut être refoulé du fait de l'absence d'angoisse au moment de sa survenue. NATHAN T. distingue deux autres types de traumatismes. Un traumatisme « intellectuel », dont le modèle en a été fourni par Bateson dans sa définition du « double-lien ». Et un traumatisme du cadre culturel interne à partir duquel est décodé la réalité externe.

Nathan propose de distinguer la culture externe, celle qui constitue l'univers dans lequel nous vivons, et la culture vécue, soit la manière dont l'individu perçoit son univers culturel, le sent et l'habite. Ainsi l'individu possède un cadre culturel externe et se constitue un cadre culturel interne de nature psychique. Ce cadre culturel interne, pour rester fonctionnel, c'est à dire conserver toute la souplesse d'un processus, doit continuer à s'appuyer sur un cadre culturel externe, dans un rapport d'homothétie avec la structure intériorisée. La culture structure les individus par l'intermédiaire de « patterns » culturels transmis, qui constituent de véritables logiques culturelles. Au même titre que le « moi-peau », développé par Anzieu, est une structure limitante et contenante, une enveloppe psychique, qui pour assurer ses fonctions nécessite un appui réciproque sur un corps vivant, « l'enveloppe culturelle » doit s'appuyer sur un groupe

culturel vivant. C'est l'enveloppe de lieux, de sons, d'odeurs et de sensations de toutes sortes qui constituent les premières empreintes sur lesquelles s'est établi le codage du fonctionnement psychique. La psyché sait habituellement se rendre indépendante de ces objets-sensations primaires, à condition de continuer à baigner en leur sein.

Ainsi la migration va entraîner un changement brutal d'univers, ce qui implique la perte d'une langue, d'un système de référence, d'un système de codage des perceptions, des sensations et des représentations. La migration entraîne dans cette lecture quotidienne du monde une discontinuité brutale. Les anciennes références sédimentent, continuent à structurer notre pensée, mais parfois perdent de leur fonctionnalité en se rigidifiant. Les nouvelles références s'agglutinent de manière superficielle et plus ou moins formelle. Cette rupture entraînera, de manière au moins transitoire mais parfois durablement, un sentiment d'insécurité, de labilité du monde extérieur. Ainsi, la perte de l'enveloppe culturelle va provoquer des modifications de l'enveloppe psychique directement (du fait de l'homologie entre les deux structures) et indirectement (par le sentiment de précarité lié à la migration). (87, NATHAN T.)

3/ Le vécu post-migratoire : choc culturel et acculturation

Après les premiers mois d'euphorie, au cours desquels il découvre le nouveau monde, le nouvel arrivant se voit vite confronté à la dure réalité. Le premier choc touche « l'adaptation instrumentale ». C'est la période de transition physique au cours de laquelle le migrant doit trouver les moyens d'assurer sa survie et celle de sa famille. Il fait face aux problèmes concrets de son installation, qui le mettent en contact avec une série de manières de faire inconnues, ne serait-ce que de s'adapter à des outils ou à des techniques de la vie quotidienne.

Cette étape est suivie d'une phase « d'adaptation comportementale ». Cette dernière consiste par exemple à tenter d'observer, dans les relations sociales, la distance psychologique et physique qu'imposent les normes de la société d'accueil.

A ces deux phases d'ajustement extérieur succède l'étape qualifiée de « transplantation » ou « d'adaptation au système de valeurs ». Les dimensions culturelles les plus profondes sont alors ébranlées et provoquent chez le sujet la confrontation de deux systèmes de représentations et de valeurs, et la remise en question de tous les acquis du processus de « socialisation » et « d'enculturation ». L'enculturation est le processus par lequel un individu acquiert, par l'apprentissage, ce que la culture considère comme nécessaire. C'est un apprentissage informel, sans enseignement spécifique, qui implique les pairs. Quant à la socialisation c'est un modelage délibéré qui implique des agents institutionnels spécifiquement désignés (école...). L'immigrant doit ainsi faire face au « choc culturel » qu'implique cette remise en question des acquis issus de la société d'origine.

a/ Le choc culturel

Il existe dans toutes les sociétés un certain nombre de fonctions essentielles à remplir pour assurer sa survie. Ce qui les distingue, c'est la manière de remplir ces fonctions et le sens qui leur sont donné. C'est ainsi que les différences entre les sociétés, et les visions du monde qu'elles véhiculent, peuvent entraîner des écarts culturels relativement marqués entre les individus provenant de l'une ou l'autre de ces sociétés.

CAMILLERI C. identifie deux matrices de culture, correspondant à deux façons principales de voir le monde : les sociétés traditionnelles et les sociétés industrielles.

La société traditionnelle est une société où les changements sont lents et graduels, et où on peut donc utiliser les solutions mises au point dans le passé pour régler des problèmes qui évoluent eux aussi très lentement. On y valorise l'ancien, l'âge, la mémoire et l'autorité. Il existe un vaste réseau de traditions qui constituent le noyau de la culture et qui sont sacrées. La société traditionnelle encadre donc de façon assez rigide l'individu. Elle lui laisse peu de place dans l'attribution de sens. Ses prescriptions tendent à régir toutes les situations de l'existence, et en ce sens, elle est hégémonique. Dans ces sociétés prédomine un modèle communautaire qui se distingue par l'absence d'extrême différenciation de la personne, l'interdépendance entre les individus, et l'appartenance à un groupe : il y a fusion de l'individu avec son environnement, son passé et son altérité.

Dans les sociétés industrialisées, les changements structurels profonds ont augmenté la complexité sociale, ce qui a entraîné la multiplication des sous-groupes sociaux et des sous-cultures. Dans ce contexte atomisé, la culture cesse d'être un système intégrateur total pour se réduire à ce qui est commun entre les sous-groupes. Elle n'offre par pour chaque situation typique un code de conduite unique. Ainsi, tout devient relatif et subjectif, et donc désacralisé. De ce fait, la société industrialisée oblige l'individu à se distancier de ses groupes d'appartenances successifs pour produire ses propres mécanismes de survie. Ces sociétés prônent un modèle individualiste ayant pour caractéristiques l'émergence du « moi », l'intériorisation des normes d'autonomie et d'indépendance. Le collectif est subordonné à l'individuel.

Les sociétés réelles sont probablement porteuses de combinaisons diverses de ces caractéristiques, qui font qu'elles se rapprochent plus ou moins de l'un de ces deux modèles de société. Plus la société d'où émerge le migrant est différente de la société d'accueil, plus le choc culturel risque d'être important pour lui et ses pairs, et pour ceux de la société d'accueil qui entreront en contact avec lui. (29, CAMILLERI C.)

Selon COHEN-EMERIQUE M., le choc culturel est défini comme étant « une réaction de dépaysement, plus encore de frustration et de rejet, de révolte et d'anxiété ou même d'étonnement positif, en un mot, une expérience émotionnelle et intellectuelle qui apparaît chez ceux qui, hors de leur contexte culturel, se trouvent engagés dans l'approche de l'étranger ». La distance culturelle apparaît comme un déterminant important de la force du choc culturel, car le migrant transporte dans sa conception de lui-même et du monde les modèles qui prévalaient dans sa société d'origine. Quant l'écart est grand entre des conceptions divergentes de la personne et de la collectivité, il se crée des distorsions majeures dans le décodage des situations d'interaction et de communication que font les nouveaux arrivants comme les personnes de la société d'accueil. Apparaissent alors des zones d'incompréhension culturelle définies par ces visions du monde différentes. (35, COHEN-EMERIQUE M.)

Les situations sont devenues très fréquentes où les individus sont sollicités simultanément par des modèles culturels différents. Les observations les font apparaître en proie à des troubles au sujet desquels le terme de « crise » est employé. Selon CAMILLERI C., le changement, qui est une dimension normale de toute société, devient une « crise » seulement s'il se fait dans certaines conditions. On peut distinguer cinq paramètres de changement socio-culturel qui vont déterminer cette évolution :

- **L'origine du changement**, selon qu'il est exogène ou endogène.
- **La vitesse**, ou variation de son rythme temporel.
- **L'étendue**, c'est à dire le nombre de sous-systèmes et d'items concernés.
- **La profondeur**, soit le niveau des items affectés par le changement par rapport au « noyau » de la culture. Ce niveau étant défini selon le degré d'implication de l'item dans la logique induite par le modèle ou « pattern » régissant la formation culturelle en question. Plus il est déterminé par cette logique, plus son altération atteindra fortement cette formation. Par exemple dans un système patriarcal, le changement des rapports entre les enfants sera périphérique relativement à celui affectant le statut du chef de famille, qui sera lui-même moins central que celui mettant en cause la suprématie de la lignée masculine.
- **La reliabilité**, selon que le produit du changement est en continuité logique ou en discontinuité avec les autres caractères de la situation où il s'insère. C'est le facteur clef, les effets des autres paramètres demeurant anodins si les produits du changement ne

sont pas ou peu dissonants par rapport à l'ensemble socio-culturel considéré. La disparité ne devient « pathogène » que si elle est porteuse de contradictions et de divisions. Ainsi, se réalise cet état « d'anomie », d'absence de normes sociales communes, dont Durkheim faisait le critère de la crise sociale, qui est corrélatif en fait d'un état de « plurinomie », d'une profusion non régulée de normes dissonantes.

Ainsi, plus le changement est exogène, rapide, étendu, profond et non-reliable, plus il a de chances d'engendrer des troubles allant jusqu'à la crise. La force du choc culturel détermine en grande partie le processus d'acculturation et de resocialisation, ainsi que la qualité et la nature de l'intégration, par les efforts et les compromis que l'immigrant et les membres de la société d'accueil devront s'imposer pour se rejoindre. (29, CAMILLERI)

b/ L'acculturation

L'acculturation constitue une forme tardive d'enculturation. Elle est définie comme « l'ensemble des phénomènes résultant du contact direct et continu entre des groupes d'individus de cultures différentes, incluant des changements subséquents dans les types de cultures originaux de l'un ou des deux groupes ». Le phénomène d'acculturation n'est donc pas univoque. L'acculturation est le résultat d'un processus de resocialisation que vit un immigrant quand il est transplanté dans une nouvelle société. Il se voit plongé dans un environnement où ses conduites ne sont plus adaptées, où il ne peut plus se référer à son code culturel d'origine. L'univers mental, moral, et physique, à partir duquel il a forgé son identité, est alors obsolète. L'environnement nouveau exige un réaménagement de cette identité. Cette négociation identitaire dépend des stratégies adoptées par l'immigrant, mais aussi de la société hôte, par son degré d'ouverture et sa capacité à inclure la différence sans se sentir menacée.

BERRY J.W distingue quatre principaux modèles de stratégie d'acculturation :

- **l'assimilation** : la personne considère qu'elle appartient à la majorité plutôt qu'à son groupe ethnique.
- **La ségrégation** : la personne s'identifie totalement à son groupe minoritaire et refuse de se reconnaître comme membre de la majorité.
- **L'intégration** : l'individu reconnaît qu'il appartient à la fois à son groupe ethnique et à la société d'accueil.
- **La marginalisation** : l'individu ne s'identifie à aucun des deux groupes. Selon cet auteur, c'est la stratégie d'intégration, où l'individu maintient son identité culturelle tout en participant à la société hôte, qui est la plus saine pour l'équilibre mental du migrant. Selon ce critère, viennent ensuite la stratégie d'assimilation, puis la ségrégation. La stratégie de marginalisation est la plus coûteuse, puisqu'elle risque de provoquer la désorganisation de l'individu, qui perd tout point de référence et tout soutien social. Il ne peut compter que sur lui-même. (20, BERRY J.W)

Pour YAHYAOUÏ A., l'adaptation du migrant induit inévitablement un bouleversement radical le déconnectant de son être intime, et requiert la déformation de son self pour aboutir à une figure en faux-self.

Il restera toujours chez l'immigré un aspect déconnecté, un désinvestissement de soi et de ses objets d'attachement qui est le prix à payer pour une adaptation réussie. Le migrant aménage en faux-self une partie de sa vie psychique, et cela afin de préserver un lien intime avec sa culture d'origine. Il se vit hanté par deux menaces inconciliables. D'une part, menace d'annihilation, dans la mesure où ses racines font partie de son être, et d'autre part, menace de marginalisation dans un nouvel environnement. La synthèse de ces deux cultures semble utopique, et tout syncrétisme implique une perte pour le sujet. Il ne s'agit pas de parties du « moi » autonomes, mais d'un aménagement problématique, impliquant un déchirement et une dislocation du « soi ». Si le faux-self se révèle la solution adaptative la plus répandue, on peut se demander si certains migrants ne surmontent pas les exigences culturelles du pays d'accueil en assumant, au contraire, leur marginalité, en l'exprimant dans les cas extrêmes par la délinquance, l'addiction. L'agencement en faux-self fait l'économie de la souffrance comme de la révolte. D'abord par le clivage, entre le faux et vrai self. Ensuite par le déni, responsable d'attitudes toujours positives et accommodantes, parfois jusqu'à la caricature.

Chez le migrant, la facticité serait l'aboutissement d'une articulation entre le traumatisme de la transplantation non figurable et le désir pulsionnel. Le « Moi » a pu détourner l'énergie réveillée, pour créer, faute d'un refoulement convenable, une néo-structure moïque où le mimétisme reproduit les données traumatiques. Là où chez le parent il y a un « trou » impossible à négocier par le jeu ou le symbole, l'enfant répond par un irreprésenté ou une imposture caricaturant l'imposture du parent. L'enfant de migrant ne semble pas supporter que le parent n'ait pas pu faire face à son désir. C'est l'impossibilité pour l'enfant de la représentation du traumatisme qui le rend insupportable. Ajouté au danger de l'imprévisible, situation dans laquelle se trouve l'enfant qui découvre l'imposture d'un parent, et c'est toute une pathologie qui risque de se développer, limite, perverse ou psychotique (111, YAHYAOUÏ A.).

B/ Pathologies de la migration

Deux situations peuvent être distinguées en ce qui concerne les pathologies en lien avec la migration. Dans le premier cas, la migration vient « révéler » une pathologie antérieure, qui était soit compensée, soit tolérée par l'environnement familial et social, et comprise dans le cadre culturel. Dans le second cas, c'est l'élaboration psychique que nécessite la migration qui va donner lieu à l'apparition des troubles, ceux-ci étant déterminés par des facteurs personnels et collectifs, pré, per et post-migratoires. La temporalité de l'apparition des troubles est variable. Ils peuvent intervenir très précocement durant le processus migratoire, mais d'autre fois ils émergent des décennies plus tard, à l'occasion d'un traumatisme psychique venant réactiver les deuils liés à la migration qui n'ont pas été élaborés.

Les troubles précoces, liés directement à la crise engendrée par le processus migratoire, sont de type anxio-dépressifs. Les symptômes de nature anxio-dépressive, qu'ils soient sub-cliniques ou constitués (épisode dépressif majeur, troubles anxieux, état de stress post-traumatique et troubles somatoformes) sont ceux qui sont le plus fréquemment rapportés comme étant en lien avec les divers stress associés à l'immigration.

Les troubles différés, « spécifiquement » liés à la migration et résultant des achoppements que peut rencontrer le travail d'élaboration qu'induit la migration, par la rupture du cadre culturel externe, peuvent s'exprimer dans tout le registre de la psychopathologie. Mais on peut distinguer trois types de pathologies particulièrement notables : la névrose traumatique, la crise psychopathologique du post-partum et la crise psychopathologique aigüe de l'adolescent de la seconde génération.

La névrose traumatique intervient suite à un accident de travail ou un AVP, sans séquelles physiologiques durables. Souvent, elle n'intervient que de nombreuses années après la migration. Il semble que la rupture psychique avec le cadre culturel n'intervient que lorsque des évènements de vie viennent signifier au sujet qu'il ne pourra pas transmettre à sa descendance ce que lui même a reçu de ses pères. Ces troubles s'articulent avec les enjeux de filiation et de transmission.

On a pu constater la très grande fréquence des psychoses puerpérales chez les femmes migrantes, même non primipares. Il semble que la naissance d'un enfant, en rendant palpable l'absence de la mère de la parturiente, soit à l'origine d'un traumatisme qui débouche sur une reconstruction des lignées imaginaires, souvent délirante. Ce

« traumatisme », très explicite dans les cas de psychose puerpérale, peut aussi passer inaperçu de l'entourage et des services sociaux, tout en imprimant aux interactions précoces une thymie dépressive, à l'origine chez l'enfant, soit d'inadaptation scolaire durant la période de latence, soit de troubles psychopathologiques à l'adolescence.

Les enfants de migrants traversent souvent des épisodes critiques liés aux problématiques parentales. Ils sont élevés dans le clivage entre le monde du dehors et celui du dedans. Ils peuvent être « mandatés » par le parent (dans le sens du « mandat transgénérationnel » selon Lebovici) pour réduire le clivage entre des univers culturels disjoints. Ces crises peuvent être de nature délirante, suicidaire, toxicomaniaque, psychopathique. Là aussi, il est question de la problématique de la filiation et de la transmission de l'univers culturel des parents, au moment où le sujet se pose la question d'être à son tour inscrit dans la lignée (87, NATHAN T.)

II/ Le destin de la famille immigrée

A/ La désintégration d'un système anthropologique

1/ Universalisme et différentialisme

TODD E. distingue deux options possibles pour les immigrés : l'assimilation et la ségrégation. Le taux d'exogamie, proportion de mariages contractés par les immigrés, leurs enfants ou leurs petits-enfants, avec des membres de la société d'accueil, est l'indicateur anthropologique ultime de l'assimilation ou de la ségrégation. Au dessus d'un certain taux, l'échange de conjoints mène à une dispersion de la population immigrée dans la société d'accueil. Au dessous de ce seuil, le refus d'échange matrimonial assure au contraire la solidification d'un groupe enclavé. Todd part du postulat d'un principe d'omnipotence de la société d'accueil, devant la constatation de la divergence des évolutions de populations immigrées semblables sur le plan culturel selon la société d'accueil. L'analyse comparative révèle la capacité des sociétés d'accueil des pays industrialisés à imposer, indépendamment du contenu objectif de la culture immigrée, sa propre vision du rapport inter-ethnique, et la solution « d'intégration » qui lui convient, assimilation ou ségrégation.

Cet auteur propose une hypothèse anthropologique permettant d'expliquer pourquoi certaines sociétés et cultures sont assimilatrices, car de tempérament universaliste, et pourquoi d'autres sont ségrégationnistes, car de tempérament différentialiste. Les structures familiales apparaissent fondatrices, à travers les représentations idéologiques qui en découlent. Là où l'on considère les frères comme égaux devant l'héritage, on croit à priori en l'équivalence des hommes. Si l'on traite les frères différemment, on ne peut échapper à la vision d'une humanité diversifiée et segmentée. La structure familiale est le noyau central d'un système anthropologique spécifique qui sert de support à des croyances religieuses et idéologiques. La détermination familiale de l'universalisme et du différentialisme place la conception, universelle ou multiple, hors de la réalité du contact entre les peuples. La croyance en l'unité ou en la diversité du genre humain ne résulte pas de l'observation empirique d'individus dont le comportement vérifierait ou ne vérifierait pas l'hypothèse d'une essence humaine universelle. L'éducation loge dans l'inconscient des enfants le postulat d'une équivalence

ou de l'absence d'équivalence entre les frères, transposée au niveau idéologique en équivalence ou en absence d'équivalence entre les hommes en général. L'individu adulte cherchera dans le comportement des étrangers, non pas la réalité objective, mais la confirmation de ce que les hommes sont ou ne sont pas tous les mêmes. Universalisme et différentialisme ont, pour les individus qui les vivent, le statut logique de « certitudes métaphysiques » à priori.

Cette hypothèse est particulièrement pertinente dans le contexte de la société préindustrielle, stable sur de très longues périodes, et qui reproduit de génération en génération les mêmes principes d'organisation familiale. Elle l'est aussi à l'époque industrielle, alors que les structures familiales se décomposent mais transmettent leurs valeurs fondamentales. Ce schéma ne peut cependant être prolongé sans incertitude jusqu'à la période actuelle, et on ne peut pas affirmer que les peuples de tradition universaliste ou différentialiste le resteront dans nos sociétés post-industrielles. Car la structure familiale, noyau central d'un système anthropologique, est elle-même issue et ancrée dans les nécessités d'une réalité « pratique ». C'est à travers les coutumes d'héritage, égalitaire et définissant un principe de symétrie entre les frères dans la transmission des biens, ou inégalitaire et attribuant les biens à un héritier unique à l'exclusion des autres enfants, qu'est transmis la « certitude métaphysique » à priori que les hommes sont les mêmes ou sont différents, et partant que l'immigré est assimilé ou ségrégué. Un état de chose qui n'a plus cours dans nos sociétés post-moderne, où la transmission est surtout immatérielle et non plus patrimoniale. Cependant, l'hypothèse d'une reproduction des systèmes anthropologiques, dont la famille bien que centrale n'est que l'une des composantes, par la transmission des notions d'égalité ou d'inégalité, peut laisser envisager la perpétuation des attitudes collectives résultantes dans le domaine des relations inter-ethniques, et donc permettre une analyse fonctionnelle efficace des contrastes importants entre les grandes nations occidentales dans le mode « d'intégration » qu'elle réservent à leurs immigrants. (98, TODD E.)

2/ anthropologie de la société française

L'examen des types familiaux traditionnels en France révèle l'existence de deux systèmes de valeur fondamentaux, dont l'affrontement définit un système anthropologique complexe. L'analyse des rapports entre frères, tels que les définissent les coutumes d'héritage, permet d'opposer une France centrale égalitaire à une France périphérique inégalitaire. Les changements observés au cours des siècles, et notamment la diffusion centrifuge de la conception égalitaire à travers l'expansion de la langue française, ne révèlent que le caractère mouvant de la frontière séparant les deux espaces dont la combinaison constitue le système anthropologique français.

Le type familial dominant la France centrale est la famille nucléaire égalitaire. Les fils quittent le père pour fonder leur propre famille et ils reçoivent une part égale de la succession. Le système familial nucléaire propage les valeurs fondamentales de liberté et d'égalité. La France périphérique est de type souche. Les deux valeurs fondamentales en sont l'autorité et l'inégalité, qui définissent un mode de transmission lignagère des biens. A chaque génération, un héritier est choisi, en général le fils aîné, qui reste sous l'autorité de son père. Les autres enfants sont exclus de l'héritage, ils seront prêtre ou soldat. La valeur d'autorité conduit à la conception d'un individu fortement intégré au groupe. La valeur d'inégalité induit la perception de groupes non seulement différents, mais aussi pris dans une relation hiérarchique distinguant supérieurs et inférieurs.

La coexistence de ces deux systèmes anthropologiques antagonistes permet d'expliquer la spécificité de l'universalisme français, issue de l'affrontement dynamique d'un type anthropologique à vocation universaliste, le système nucléaire égalitaire, dominant depuis la révolution de 1789, et d'un type anthropologique à vocation différentialiste, le système souche, dominé mais irréductible.

Il peut cependant qu'il y ait une contradiction entre la réalité anthropologique et les représentations idéologiques. Quand chacun est semblable à tous, cela peut susciter une inquiétude symétrique. Là où en système inégalitaire, donc porteur d'une différence à priori, chacun a peur d'être isolé parce que différent de tous, on constate une relative homogénéité des mœurs (comme aux états unis, pays différentialiste si il en est, et pourtant capable d'homogénéiser culturellement les différentes communautés), en système égalitaire on constate une grande hétérogénéité, chacun craignant d'être

inexistant parce que dissous dans une masse indifférenciée. D'où, en France, une recherche inlassable par l'individu de traits distinctifs susceptibles de l'individualiser. On doit donc admettre que l'universalisme de type français à substrat individualiste égalitaire est bien plus capable que l'Angleterre ou les Etats-Unis, de traditions différentialistes, d'accepter les différences de mœurs. La logique de l'universalisme individualiste permet de comprendre la diversité réelle de la France : La certitude a priori d'une essence commune permet l'acceptation des différences secondaires sans entraîner une essentialisation, là où dans le monde anglo-saxon la différence renvoie à l'essence. Ainsi est mis en évidence la contradiction entre réalité anthropologique et représentation idéologique.

Par la coexistence sur son territoire d'une réelle diversité culturelle, la France prétend à l'universel. Pourtant, l'analyse anthropologique conduit à considérer cet universel comme partiel. Car, au delà de leurs différences et de leur antagonisme, les types familiaux nucléaire égalitaire et souche présentent des traits communs qui les opposent à d'autres systèmes anthropologiques.

Le premier de ces traits commun est l'exogamie, qui caractérise d'ailleurs les systèmes familiaux européens en général. En France on ne se marie pas à l'intérieur du groupe familial. Une pratique qui se double d'un interdit religieux. Pourtant la coïncidence entre système religieux et système de parenté ne doit pas être considérée comme absolue, tout comme le sens de cette relation. Ce n'est pas le christianisme qui a prescrit le mode de mariage mais une structure inconsciente beaucoup plus solide qui reproduit de génération en génération la prescription d'exogamie dans le monde européen.

Le deuxième point commun aux systèmes familiaux traditionnels français est un statut de la femme élevé. Les systèmes anthropologiques français sont dits « bilatéraux », parce qu'ils reposent sur un principe d'équivalence des parentés paternelle et maternelle. De ce point de vue, le système nucléaire égalitaire est un système de bilatéralité absolue, quant le système souche est un système de bilatéralité relative, puisque la succession va à l'aîné des garçons, ce qui implique un biais patrilineaire.

Exogamie et bilatéralité constituent une sorte de « fond commun minimal » qui définit les limites pratiques de l'universalisme français. Tout système anthropologique immigré incluant une composante endogame et un statut de la femme bas sera consciemment ou inconsciemment inacceptable. (98, TODD E.)

3/ La famille immigrée maghrébine

Les pays du Maghreb appartiennent au monde arabe et leur système familial apparaît comme une variante du système « arabo-musulman » : il est communautaire, patrilinéaire et endogame. La famille idéale associe un père et ses fils, mariés dans un groupe communautaire. Le système est patrilinéaire parce qu'il privilégie la filiation masculine. L'endogamie est formalisée par une préférence pour le mariage entre cousins, particulièrement entre les enfants de deux frères.

Le principe patrilinéaire conduit à un statut de la femme relativement bas et l'endogamie, si elle adoucit son sort, aboutit aussi à son enfermement radical. En effet, en système patrilinéaire endogame la femme n'est pas expulsée de son groupe de naissance et elle ne doit pas affronter un pénible processus d'adaptation à une nouvelle famille. Pour la jeune épouse, être choisie par son cousin signifie qu'elle va s'installer chez son oncle et sa tante, avec qui les rapports sont caractérisés par une relative douceur, parce qu'ils combinent écart de génération et absence de rapport d'autorité. Protégée, la femme est cependant maintenue d'un bout à l'autre de son existence en situation de mineure. Elle n'accède pas, par l'épreuve et par la douleur, comme la femme du système communautaire exogame qui est presque rituellement persécutée par sa belle-mère chez qui elle s'installe, à la conscience de son individualité. Les femmes du monde arabo-musulman, moins menacées, sont finalement radicalement enfermées par une famille qui vit avec le souci de ne pas céder ses femmes aux autres groupes.

Le système anthropologique maghrébin, communautaire, patrilinéaire et endogame, est un négatif absolu du système nucléaire égalitaire dominant en France. La distance anthropologique qui sépare les deux systèmes est la plus grande conceivable.

Le système anthropologique maghrébin se situe donc en dehors du « fond minimal commun », qui définit les limites anthropologiques de l'universalisme français. Un universalisme idéologique qui se heurte à une situation de différences objectives fortes et qui conduit à délégitimer un système anthropologique inacceptable, afin de résoudre la contradiction. Pourtant, le rejet du groupe culturel ne se traduit pas au niveau individuel : la France, parmi les grands pays de l'immigration, est la seule nation à produire un fort vote d'extrême droite, mais la seule également à permettre un taux d'exogamie élevé des populations musulmanes immigrées. Il y a là une contradiction

apparente tout à fait caractéristique de l'universalisme individualiste, hostile aux groupes différents mais incapable de percevoir l'individu issu de ce groupe comme réellement porteur sa culture d'origine, dès lors qu'il manifeste son désir d'entrer dans la société française.

Les populations d'origine maghrébine subissent donc en France deux types de pressions, dont la combinaison conduit à la désintégration de leur système anthropologique.

Le premier type de pression est à la fois collectif et négatif. La société d'accueil exprime son refus de la perpétuation en France de la culture maghrébine. C'est la face sombre de l'universalisme français qui n'accepte plus, au delà d'un certain seuil, les différences de mœurs objectives. La structure familiale étant, bien plus que la religion, la cause des tensions entre culture d'accueil et culture immigrée, même s'il existe des liens entre certains aspects du système anthropologique arabo-musulman et l'Islam. L'endogamie est de ce point de vue centrale, parce qu'elle implique une fermeture du groupe qui se reflète dans la conception de « l'oumma », la communauté des croyants.

Le second type de pression exercé par la société d'accueil française est individuel et positif. Les individus ne sont pas enfermés dans leur culture d'origine et peuvent très vite être acceptés comme partenaires matrimoniaux. L'exogamie instantanée illustre ici un aspect fondamental du système individualiste égalitaire : la capacité à absorber par le mariage les individus avant leur assimilation totale sur le plan culturel ou psychologique. Ce qui s'oppose au processus habituel dans les sociétés différentialistes, où il est exigé une assimilation culturelle et mentale complète avant l'intermariage, ce qui aboutit en pratique à repousser la fusion du groupe immigré dans la population hôte à la deuxième ou troisième génération.

Cependant, le point décisif à long terme de cette acceptation individuelle est celui des jeunes nés ou élevés en France. Un phénomène typique impose une perception globale des faits : les bandes de jeunes, dont la composition multi-ethnique exprime l'universalisme pratique des populations ouvrières françaises. On ne trouve pas en France ces agressions physiques ou verbales qui rejettent et isolent les enfants d'immigrés pakistanais en Grande-Bretagne. Le caractère non-racial des relations entre adolescents entraîne une action acculturatrice forte de la population d'accueil sur les familles immigrées. Les modes de comportement typique d'une société individualiste et égalitaire sont transmis aux enfants d'immigrés par leurs camarades et conduisent à une remise en question rapide des valeurs traditionnelles de leurs familles. Une véritable

explosion de la famille maghrébine résulte de cette acculturation trop brutale. Ces familles sont d'autant moins capables de se défendre contre la pénétration des valeurs françaises dominantes que le système maghrébin, dans sa composante musulmane, est lui-même égalitaire et universaliste, donc caractérisé par une faible conscience ethnique. La fierté ethnique, caractéristique des systèmes inégalitaires et différentialistes, amortit le choc de l'acculturation en permettant aux individus de résister, le temps d'une génération, à l'assimilation culturelle complète.

Les parents maghrébins relèvent d'un système, la société française attend de leurs enfants qu'ils entrent dans l'autre. La transition est tellement brutale pour les enfants d'immigrés maghrébins qu'elle entraîne des destins très divers parmi eux, qui dépendent des attitudes des familles et des aptitudes individuelles. Certains entrent d'un coup dans le système de mœurs de la société d'accueil, quant d'autres sont brisés par la désorganisation psychologique induite par le passage d'un système dans son contraire. Les garçons d'origine maghrébine sont particulièrement exposés à cette problématique. Elevés par des parents qui véhiculent une norme patrilinéaire, et leur attribuent donc une place de choix, ils doivent faire face à l'adolescence à une société d'accueil qui accorde traditionnellement un statut élevé à la femme. Une discordance aggravée par la transplantation, les mères maghrébines produisant souvent une version hypertrophiée du culte arabo-musulman de l'enfant mâle, dans le contexte de la désintégration de l'autorité paternelle. Ce n'est donc pas le rejet collectif de la culture maghrébine qui est le facteur primordial menant à la destruction du système anthropologique maghrébin, mais bien l'ouverture de la société française aux individus, par une acculturation brutale à travers la désintégration de la structure familiale, processus dont le cœur est la désorganisation des rapports parents/enfants. (98, TODD E.)

B/ La mutation des rôles familiaux

Même si les familles immigrées présentent souvent une distribution des rôles plutôt traditionnelle, elles sont confrontées à une dérégulation normative, c'est à dire à une transformation du fonctionnement et des rôles familiaux. Si la mère avait essentiellement un rôle affectif et le père un rôle d'autorité, ces rôles sont remis en question par la migration, et c'est surtout le statut de l'homme et du père qui est mis à mal. Il est souvent disqualifié dans sa fonction parentale comme dans sa fonction maritale. Quant aux enfants, ils suivent l'appel à l'individualisation de la société française, forçant les familles à négocier leurs relations intrafamiliales, soit dans le sens d'une relative liberté, soit dans celui d'un repli sur norme rigide. (63, KHOSROKHAVAR)

1/ la fragilisation du statut de l'homme immigré

a/ La modification du rapport homme/femme

Après le temps de la confrontation avec le pays d'accueil, l'homme, sur qui repose souvent le projet migratoire dans le contexte de l'immigration en France, fait venir sa femme, qu'il ne connaît souvent que peu et avec qui la distance est encore accrue par la séparation due à sa migration. La rencontre des époux dans un espace nouveau et inconnu les confronte à la solitude d'une relation qui, dans le pays d'origine, est fortement saturée en présence multi-générationnelle et en états culturels. Elle les met face à la réalité du mariage arrangé, le plus souvent en court dans les sociétés traditionnelles, où les liens intimes s'expriment davantage en termes d'habitation et de dépendance, et rarement en terme d'amour. Et les contentieux, habituellement contenus dans le cadre de la famille élargie, prennent parfois de grandes proportions en situation migratoire, par la perte de l'étayage socio-culturel. D'autre part, la rencontre avec le pays d'accueil entraîne inévitablement des modifications dans les comportements des partenaires du couple. Ces modifications touchent aussi bien l'homme que la femme, mais il semble que cette dernière est la plus « exposée » aux effets de la culture du pays d'accueil. (108, YAHYAOUÏ A.)

Avec le développement du regroupement familial, les chercheurs se sont intéressés au destin des femmes immigrées. Après plusieurs années restées seules au pays, elles vont être confrontées au décalage entre les deux sociétés. Elles seront « infantilisées » durant les premières années de vie en France. Puis progressivement, elles seront de fait amenées à avoir des contacts avec l'extérieur et deviennent les principales interlocutrices des institutions, médicales, scolaires et sociales. De par leur rôle traditionnel de gestion de la famille, par indisponibilité du mari qui travaille, mais aussi du fait des institutions françaises qui s'adressent plus facilement à elles. Il n'est pas rare non plus de rencontrer des femmes immigrées sans qualification qui exercent une activité professionnelle, la nécessité de travailler s'étant imposée. Ce qui a comme corollaire l'investissement de l'espace public, un espace traditionnellement réservé aux hommes. Cette situation implique pour ces femmes la transgression de certaines normes. Elles se trouvent dans l'obligation d'assumer un nouveau rôle en contradiction avec le modèle traditionnel. Elles s'octroient alors, non sans heurts avec leur environnement familial et non sans coût psychologique, une nouvelle identité sociale. Leur insertion dans un environnement social différent contribue à changer leurs représentations sociales et à transformer leur rôle et leur statut au sein de la famille. Elle sont à l'intersection des changements entre le modèle traditionnel, dont elles se perçoivent comme garantes, et le modèle de la société d'accueil, où la femme est « émancipée » et auquel elles sont sensibles compte tenu de leur place dans la famille traditionnelle. Par le biais de ses contacts avec l'extérieur, la femme immigrée est donc assez rapidement dotée d'une maîtrise de la société française, ce qui accroît son autonomie et par là même diminue le rapport de dépendance qu'elle entretient avec son mari. Naissent alors des revendications dans le sens d'un plus grand espace de mouvement. Cette revendication n'exprime pas tant le désir d'adopter les valeurs occidentales, qu'une attente d'assouplissement des repères qui fondent le couple. Ce nouvel ordre relationnel attaque l'homme dans ses liens les plus précoces, en rompant la logique d'une relation fusionnelle continue, celle du garçon avec sa mère, qui s'étaye ultérieurement sur la relation à l'épouse, vécue comme propriété exclusive du mari. Outre ces nouveaux pouvoirs, la mère de famille conserve ses anciennes prérogatives liées à la maîtrise du « dedans » et à l'éducation des enfants. Elle hérite aussi d'une relation de proximité et de complicité avec ses enfants, aboutissant à un isolement progressif du mari et père. La mère de famille, en tant que responsable de l'éducation

des enfants, est en effet la plus au fait des difficultés et des questions qui se posent à eux. La mère de famille se retrouve ainsi en situation de médiation entre des logiques contradictoires : logique de reproduction de la structure familiale traditionnelle, logique d'émancipation personnelle, logique de compréhension des mutations vécues par les enfants. Elle est à la fois novatrice et reproductrice, actrice dans les mutations familiales et défenseuse de la tradition. (23, BOUAMAMA S.)

b/ Le déclin de la figure du père en situation transculturelle

Pour YAHYAOUÏ A., il est difficile au père immigré issu d'une société traditionnelle de défendre sa position. On exige de lui de tenir son rôle de père en même temps qu'on lui refuse le droit d'exercer sa paternité telle qu'il l'a apprise en tant que fils de son propre père. Dès lors, sa position paradoxale est de fait intenable.

L'idéologie institutionnelle de la société française tend à gommer les différences culturelles en leur imposant sa propre logique, dans la mesure où elle traite les problèmes familiaux sous l'angle individuel et non à travers une conception systémique groupale. Les mythes familiaux, qui assignent à chacun une place et une fonction au sein du groupe familial, ne sont pas interprétés de l'intérieur de leur système de représentation culturelle. Ce qui risque d'induire plus de désordre que la stabilisation du fonctionnement du groupe familial, et d'en exclure certains, en l'occurrence les pères. Le père immigré doit se confronter à des valeurs antagonistes à celles qu'il a intériorisées. La culture occidentale tend à transformer son image et à corrompre ses fonctions.

D'autre part, afin d'assumer son rôle vis-à-vis des institutions du pays, il doit faire appel à ses enfants. Une forme d'humiliation en est ressentie, une blessure narcissique : il y a inversion des rôles et des générations. On comprend que l'enfant d'immigrés puisse avoir des difficultés à reconnaître l'autorité : ce statut de principe est trop contradictoire avec la réalité. Les réactions des parents, et notamment du père, peuvent être désajustées, de la cristallisation réactionnelle dans la tradition et l'autoritarisme rigide au laxisme démissionnaire. Ce qui peut ouvrir la voie à une relation père/enfants perverse, qui peut inciter un enfant à dénoncer son père par vengeance (aux services sociaux pour faits de violence par exemple), ou un père à dénoncer son enfant (à la

justice pour faits de délinquance par exemple) par soucis de se protéger lui-même contre l'agression et l'humiliation que sa progéniture lui adresse.

D'autres fois, les parents, qui tiennent à préserver au moins l'image de l'unité familiale, s'arrangent de nombreux subterfuges leur permettant de s'accommoder des écarts de leurs enfants. Il se noue ainsi des contrats tacites de coexistence, prescrivant en échange de la tolérance aux infractions des enfants au système traditionnel de leurs parents, le respect ou l'apparence du respect par ces enfants de telle ou telle exigence traditionnelle spécifique. (108, YAHYAOUÏ A.)

Selon BOUAMAMA S., de nombreux facteurs viennent bousculer la légitimité du pouvoir du père en situation d'immigration. Un pouvoir qui tend progressivement à apparaître illégitime à ses propres yeux comme à ceux des autres membres de la famille. La transformation des rôles familiaux qu'induit la migration est douloureusement vécue par ces hommes. Ils réalisent difficilement que les femmes et les enfants puissent contester ce qui est établi depuis toujours. Cette situation vient saper ce qui est l'un des fondements de son identité sociale. Leurs réactions vont de la démission, à travers notamment un retour au pays, jusqu'à l'autoritarisme et le repli, en passant par une multitude de compromis. En matière d'estime de soi, les pères de famille sont sans doute les grands perdants du processus d'enracinement.

Un premier facteur de la déstabilisation de l'autorité paternelle est la migration en elle-même, celle-ci étant de fait un éclatement physique du groupe communautaire. L'autorité paternelle en est touchée dans la mesure où son caractère d'absolu découle de sa capacité à remplir son rôle de préserver la cohésion de la communauté.

Un second facteur tient à la dévalorisation sociale du père immigré, qui occupe le plus souvent une activité professionnelle subalterne, parce que fréquemment non qualifiée, ou dans le cas contraire, une fonction rarement à la mesure de ce à quoi il aurait pu prétendre dans son pays d'origine. Un déclassement social douloureusement vécu qui est compensé par un autoritarisme visant à sauvegarder l'image de soi, mais qui est vécu par les enfants comme l'exercice d'une autorité excessive et illégitime. Un processus encore aggravé quand le père est au chômage. Se conjuguent alors les effets cumulés d'une culture paysanne mettant en son centre le rôle économique du père de famille et ceux d'une culture ouvrière dont la valeur travail est constitutive de l'identité

individuelle et sociale. Le père de famille immigré au chômage connaît plus que d'autres le processus de dépréciation de l'image de soi et de l'image que les autres ont de soi.

Un troisième facteur tient à une autre fonction du père de famille, celle du lien avec l'extérieur. La frontière dedans/dehors est remise en cause par la vie quotidienne en France. De fait, cette fonction est le plus souvent investie par la mère et/ou les enfants, à travers les démarches administratives, les contacts avec l'école... Les raisons en sont à la fois diverses et convergentes : non disponibilité du père du fait de son emploi salarié, capital scolaire et maîtrise de l'environnement français des enfants, stratégie d'émancipation de la mère, pratiques des institutions.

Ainsi le pouvoir paternel, privé de son assise, est vidé de son contenu. Même si pendant une période plus ou moins longue, la remise en cause du rôle du père est peu visible. D'abord parce que les enfants sont souvent partagés entre l'image d'un père qui abuse de ses pouvoirs, et celle d'un père qui s'est sacrifié pour sa famille. Le respect filial continuant à occuper une place de choix, les enfants s'y prêtent parce qu'ils sont conscients de l'effet réparateur de la « rhétorique du respect ». D'autre part, la mère de famille exerce dans la vie quotidienne de plus en plus d'autorité mais elle garde, du fait de sa socialisation, l'image d'un père d'une autorité absolue. Il en résulte une dualité fréquente entre un discours familial préservant l'autorité paternelle et une pratique quotidienne niant cette autorité. (23, BOUAMAMA S.)

2/ Inversion des générations et conflits intergénérationnels

a/ L'inversion des générations

Dans les familles migrantes, un fossé peut se creuser entre les générations. Les enfants connaissent souvent bien mieux la société d'accueil que leurs parents. Ils deviennent le guide de leurs parents, dans un monde qui leur est mal connu. Les enfants endossent ainsi une position paradoxale, qui va parfois jusqu'à une inversion des générations, par leur parentification. Les enfants de migrants rencontrent en effet le monde extérieur, celui de la société d'accueil, seuls et sans guide. Ce statut de « premier » ne va pas sans une certaine angoisse. Cette position intermédiaire et incertaine entre les parents et la société s'accompagne de questions concernant la filiation et l'identité, jusqu'à mener à l'illusion de « l'auto-engendrement ». Cette indépendance illusoire correspond à un processus défensif, même si elle peut être un atout en situation transculturelle. Cette inversion des générations peut aussi être à l'origine d'un sentiment d'étrangeté des parents vis à vis de leurs enfants, qu'ils peuvent percevoir comme radicalement différents, comme « transformés » par la culture d'accueil. En un mot, les parents ne se reconnaissent pas dans leurs enfants, ce qui là aussi contribue à remettre en question le processus de filiation, et peut être à l'origine de conflits et parfois d'une véritable rupture entre les générations. (82, MORO M.R)

b/ Des conflits intergénérationnels

Les parents attendent de leurs enfants qu'ils se conforment aux valeurs culturelles d'origine qu'ils tentent de leur transmettre. Ces enfants sont cependant confrontés aux attentes et aux valeurs de la société d'accueil. Peut en résulter une rigidification et une adhésion d'autant plus forte des parents à leur culture d'origine qu'ils craignent de « perdre » leurs enfants. Ces attentes divergentes peuvent mener à des conflits intergénérationnels. (94, SKANDRANI S.)

Ces conflits, qui naissent d'un véritable blocage des identifications, sont très souvent portés sur l'extérieur, sous des formes variées : échec scolaire, fugue, délinquance. Fréquemment mal interprétés et mal traités par la société d'accueil, ces manifestations

exposent l'ensemble du groupe familial à une tension importante, qui peut faire éclater, non pas les liens affectifs, mais la répartition des coalitions entre les uns et les autres. La famille est exposée dans ce qui la fonde principalement, à savoir son secret, sa fonction éducative et de soutien psychologique, de telle sorte que l'intervention extérieure se substitue à la fonction parentale et instaure au sein du groupe familial un véritable cercle de tension inflationniste : conflits intergénérationnels → tensions portées sur l'extérieur → intervention extérieure (implicite ou explicite) → mise en cause des parents (disqualification, humiliation) → durcissement de l'attitude des parents envers les enfants → accentuation des tensions entre générations pouvant aller jusqu'à la crise paroxystique nécessitant l'intervention du juge et le placement des enfants. (113, YAHYAOUÏ A.)

Les divergences entre les valeurs des parents et celles de leurs enfants seraient plus importantes et engendreraient plus de conflits chez les filles que chez les fils. Ces conflits peuvent être directs et explicites ou indirects, les filles ne respectant pas les prescriptions des parents à leur insu. Le genre et la sexualité deviennent un enjeu identitaire pour les familles migrantes, surtout en raison du discours dominant de la société d'accueil, qui se veut émancipateur à l'égard des femmes migrantes et de leurs filles. Les jeunes filles issues de l'immigration doivent négocier des relations de pouvoir au sein de la communauté des immigrés autour de leur rôle sexué, mais également avec la société d'accueil qui les pousse à s'émanciper. L'étude de DAS GUPTA M. concernant le parcours de jeunes femmes d'origine indienne aux Etats-Unis illustre une situation que nous connaissons aussi en France. Elle montre que ces femmes luttent pour trouver une place au sein de la société d'accueil, au risque d'être déshéritées par la culture d'origine parce que « trop américaines », en même temps qu'elles ne sont pas réellement acceptées par cette société parce que « trop indiennes ». Contrairement à un stéréotype répandu, ces conflits ne résuleraient pas de la confusion identitaire qu'elles vivraient, mais de leurs identités multiples et mouvantes. Ces femmes définissent ce que signifie pour elle être indienne en situation migratoire, en sélectionnant certains éléments de ce qui leur a été transmis. Elles réclament l'entre-deux, comme un espace culturel et créatif, où elles se forment une identité fondée sur leur expérience de déplacement. (38, DAS GUPTA M.)

BEAUCHESNE H. distingue deux types de familles de migrants, dont la nature va en grande partie déterminer l'évolution de leurs enfants.

D'une part, les familles attachées à leur propre culture, ou les systèmes de relation et les repères identificatoires sont ceux de la culture d'origine. Les barrières établies avec l'extérieur sont rigides, celui-ci leur apparaît comme étranger et différent. L'enfant rencontre à l'école un autre monde, mais la sécurité de base se trouve dans la famille et le groupe d'origine. La famille est tournée vers le passé, attachée à des valeurs qui sont déjà obsolètes dans le pays d'origine. L'ambiguïté des parents est réduite au minimum. L'ambivalence existe, mais dès que l'enfant quitte sa famille il est confronté aux conflits d'un milieu présenté comme différent, étranger voire hostile. A l'adolescence, il va se sentir vulnérable et va devoir rechercher des alliances pour étayer ses choix. Dans le cas extrême où la famille est complètement hermétique au monde extérieur, ce choix ne peut être que la rupture ou la soumission aux valeurs familiales. Il existe alors une crise conflictuelle. Ce conflit peut se résoudre par une option contre, mais en fait il est le plus souvent fait le choix du compromis.

Il y a d'autre part les familles acculturées, ouvertes sur le monde extérieur mais tournant le dos à leur culture d'origine. Les ouvertures culturelles représentent des intrusions, des placages. Il n'y a pas de limites. L'enfant semble libre d'adopter les codes du monde extérieur, mais il n'a que des repères flous à disposition, sans significations profondes pour sa famille. L'enfant éprouve l'ambiguïté des parents et construit son identité sur des bases incertaines. Si l'adaptation en surface est possible pendant l'enfance, à l'adolescence le choix est encore plus incertain. Il y a pas de crise car pas de choix. C'est ce qui va dans le sens d'une absence d'évolution et vers la pathologie des états limites.

Entre ces deux positions, il apparaît qu'une situation intermédiaire permette de négocier les conflits, l'altérité, mais la distance entre les deux cultures est trop grande. Des bases trop rigides accroissent l'insécurité lorsque l'adolescent quitte la famille. Si elles sont trop lâches, une pathologie de l'ambiguïté émerge. Dans ce cas de figure, l'opposition existe, mais elle est vécue dans l'ambiguïté. L'adolescent est dans une confusion des repères et dans ce cas existent les pathologies les plus graves : troubles psychosomatiques, délinquance et toxicomanie. (15, BEAUCHESNE H.)

C/ Filiation et transmission

1/ La filiation en question

a/ Filiation et/ou descendance

Les systèmes de parenté sont caractérisés par l'articulation plus ou moins problématique d'une pluralité de principes disparates, voire contradictoires. Il s'ensuit que l'inscription de l'individu dans le champ de la parenté est un processus complexe. C'est dans l'indétermination résultant de la correspondance imparfaite entre les divers systèmes de parenté que résident les possibilités d'adaptation, ce qui acquiert une pertinence particulière en situation de migration, qui implique le transfert d'un système de parenté à un autre. Il s'agit d'examiner deux de ces systèmes de parenté, qui permettent d'appréhender ce qui distingue les sociétés occidentales et immigrées : la filiation et la descendance.

En anthropologie, la filiation est un principe généalogique régissant l'appartenance à une instance collective constituée par des personnes issues d'un ancêtre commun. Il s'agit d'un principe de recrutement qui confère à l'individu sa qualité de membre d'un ensemble de parents, dit « groupe de filiation » ou « lignage », et qui médiatise sa participation à l'identité collective de cet ensemble. L'identité collective s'exprime au mieux lorsqu'elle est exclusive, ce qui est le cas lorsque la règle de filiation privilégie un critère de type sexuel : une filiation matrilineaire institue la femme comme transmetteur de l'appartenance, quand dans la filiation patrilineaire ce sont les hommes. Dans des systèmes de ce genre dits unilinéaires, un individu ne peut être membre que d'un seul groupe de filiation. En conséquence, la frontière entre nous et eux permet que la filiation fournisse les bases d'une solidarité réelle, marquée par une participation continue et exclusive à des activités communes. La filiation est donc asymétrique, focalisée sur le personnage de l'ancêtre, et ne se retrouve que dans certaines sociétés.

La descendance est un système de parenté bilatéral, du côté paternel comme du côté maternel. Elle existe partout. Elle délimite des instances collectives que l'on appelle « parentèles », qui sont des ensembles regroupant des personnes ayant un parent commun. Ainsi chaque individu est le point focal d'une parentèle qui lui est propre, qui n'existe qu'en référence à lui, et qui disparaît à sa mort. Il appartient toujours à plusieurs

parentèles à la fois. Dans ces conditions, ces formations peuvent difficilement assurer des fonctions exigeant une participation collective continue et une allégeance univoque. La descendance est donc symétrique, centrée sur l'individu et universelle.

Pour résumer cette opposition entre filiation et descendance, on peut dire que la filiation définit un « code » d'appartenance qui se rapporte à des sujets collectifs, tandis que la descendance définit un « réseau » d'appartenance qui se rapporte à des sujets individuels. La différence entre les sociétés occidentales et les sociétés traditionnelles tient au fait que les premières sont régies par un système de parenté qui n'est fondé que sur la descendance, tandis que chez les seconde la parenté est fondée sur une articulation entre descendance et filiation. La réalité généalogique réside dans une articulation à la fois problématique et dynamique de deux systèmes de parenté différents, qui ne sont jamais complètement assimilables l'un à l'autre, et qui sont parfois même contradictoires. C'est à travers leur mise en relation que le champ de la parenté, et donc l'identité des individus, sont continuellement recréés. (111, YAHYAOUJ)

b/ filiation instituée/filiation narcissique

Le lien de filiation peut être défini comme ce par quoi l'individu se vit et se situe par rapport à ses ascendants et ses descendants. On peut distinguer deux axes dans le lien de filiation : la filiation instituée et la filiation narcissique.

Le lien de filiation institué correspond à ce par quoi un individu est défini, au niveau du langage comme au niveau des institutions qui règlent la transmission de l'appartenance. Cette filiation instituée s'appuie donc sur les structures langagières (transmission du nom) et sur les institutions non langagières (règles d'héritages). La migration s'accompagne inévitablement, puisqu'il s'agit du passage d'une culture à une autre, de fantasme de métissage ou de mésalliance qui fragilisent cette filiation instituée, fragilisation qui porte essentiellement sur la fonction paternelle.

La filiation narcissique correspond à la dimension imaginaire de la filiation, c'est à dire à une série de représentations mythiques et fantasmatiques du lien entre les individus. La représentation mythique est organisée autour du fantasme de reproduction du même. Ce système de filiation narcissique entraîne des particularités du fonctionnement mental, comme le télescopage des générations et la perméabilité intergénérationnelle,

qui correspond au fait qu'un événement fonctionne dans les générations suivantes comme une incorporation et sont à l'origine d'états dépressifs graves ou de pathologies psychotiques.

Le lien de filiation, dans ce qu'il est vécu par l'individu comme par le groupe, s'accompagne de l'obligation de transmettre et devient le support de la transmission entre les générations. On peut faire l'hypothèse que les troubles des liens de filiation entraînent des troubles de la transmission des contenus psychiques culturels. (110, YAHYAOUÏ A.)

2/ La transmission à l'épreuve de la migration

a/ La transmission psychique entre les générations

Si la réalité psychique des parents modèle celle des enfants, celle-ci n'est jamais modelée de façon passive. La vie psychique de tout nouvel arrivant au monde se construit en interrelation avec la vie psychique de ses parents, et c'est ainsi qu'à travers eux, elle est marquée par celle de ses ascendants. La plupart de ces opérations psychiques sont inconscientes, elles résultent du double mouvement des impressions des parents sur les enfants et des expressions des enfants sur les parents. Les premières font intervenir les diverses expressions des parents et leur réception par l'enfant, tandis que les secondes sont organisées autour des possibilités expressives des enfants, mais aussi sur la tolérance et les encouragements des parents à l'égard de celles-ci. Puis de nombreux facteurs liés aux différentes étapes de la vie psychique de l'enfant viennent transformer ses propres objets internes et confirmer ou contrarier les mécanismes psychiques déjà mis en place. Pour Freud, tout individu est au centre de deux nécessité, « être soi-même sa propre fin » et « être le maillon d'une chaîne auquel il est assujéti sans la participation de sa volonté ». Il considère la continuité transgénérationnelle comme constitutive du « Surmoi » et de « l'Idéal du moi ». En effet, le surmoi n'est pas constitué par l'enfant sur le modèle de ses parents, mais sur le modèle du Surmoi de ceux-ci. C'est par ces instances psychiques (Surmoi et Idéal du moi) que les parents tiennent leurs enfants comme héritiers à la fois de leurs désirs irréalisés et de leurs propres inhibitions et interdits. (61, KAES R.)

C'est avec les travaux d'ABRAHAM N. et de TOROK M. sur le deuil qu'ont véritablement été inauguré les recherches sur la transmission psychique. Ces auteurs font une distinction entre la transmission intergénérationnelle et la transmission transgénérationnelle. La première est celle qui se produit entre générations adjacentes, en situation de relations directes. La seconde se produit à travers la succession des générations : les contenus psychiques des enfants peuvent être marqués par le fonctionnement psychique d'aïeux qu'ils n'ont pas connu mais dont la vie psychique a marqué celle de leurs propres parents.

Selon ces auteurs, la vie psychique est un travail d'auto-élaboration toujours renouvelé. Il existe de nombreuses situations qui nécessitent des réélaborations psychiques importantes : lorsque nous quittons le foyer parental, faisons des enfants, perdons un être cher. Lorsque cette auto-élaboration se réalise de façon satisfaisante, elle correspond à une introjection. Lorsque l'introjection n'est pas possible, il en résulte une souffrance psychique. On peut dire que cette souffrance correspond à un « traumatisme » en ce sens que le fonctionnement psychique n'est pas parvenu à élaborer un événement et à se l'approprier. Le mécanisme mis en jeu lorsque l'introjection est impossible est nommé une « inclusion ». Confronté à un événement dont l'introjection harmonieuse des différentes composantes lui est impossible, un individu réagit par une inclusion au sein de son « Moi » de l'ensemble des sentiments, émotions, pensées et images mobilisés par la situation éprouvante. Il en résulte une configuration psychique appelé « crypte ».

Enfin, le fonctionnement psychique d'un enfant au contact d'un parent porteur d'une crypte est affecté d'une façon qui est désignée par les termes de « travail du fantôme au sein de l'Inconscient ». Le fantôme résulte donc des effets sur l'inconscient d'un sujet de la crypte d'un autre, c'est à dire de son secret inavouable. Un enfant élevé par des parents porteurs d'un traumatisme non élaboré et clivé doit donc composer, non avec une expérience traumatique personnelle, mais avec le clivage du ou des parents dont il dépend psychiquement. Cet enfant met alors en place un clivage qui ne concerne pas seulement une partie de son psychisme, mais son ensemble. Il est porteur d'un « fantôme ». Les événements qui remontent à la génération précédente et qui sont à l'origine de cette configuration psychique ne sont plus pour cette génération « indicible » mais « innommable », c'est à dire qu'ils ne peuvent faire l'objet d'une représentation verbales. (2, ABRAHAM N. et TOROK M.)

Pour GUERRAQUI Z., la migration, en ce qu'elle constitue une rupture dans la vie du migrant, est toujours potentiellement traumatique. Elle s'accompagne toujours plus ou moins d'un sentiment de culpabilité, celle d'avoir quitté les siens. Les avatars du développement psychoaffectif de l'enfant d'immigrés peuvent trouver là l'occasion de se réaffirmer : dette générationnelle, sentiment d'illégitimité, d'indignité. Quelque chose de la honte des parents peut alors être transmise aux enfants. Inconsciemment, par le non-dit, leurs attitudes, ces parents peuvent interdire à leurs enfants une installation, un

bien-être dans le pays d'accueil. A leurs insu, ils enlèvent cette capacité d'être chez soi à leurs enfants, parfois parce qu'eux-mêmes sont dans la réparation de cette transgression qu'a été la migration. La honte non dite peut venir faire violence aux enfants : ils sont alors directement confrontés à l'affect sans les mots, au traumatisme donc. Les liens familiaux seront marqués par l'emprise de cet impensable et de cet innommable. (56, GUERRAOUI Z.)

Par ailleurs, la migration, en réactivant d'anciennes blessures, peut aussi enfermer le sujet dans l'illusion de pouvoir effacer un passé. Elle peut aussi surdéterminer la transmission comme expression de la problématique psychique. La dette, la culpabilité peuvent trouver dans la migration un écho à leurs ancrages infantiles et se déployer dans toute leur complexité par la transmission ou la non transmission de l'histoire du sujet. L'absence de transmission ou la transmission par bribes peut alors agir ces problématiques. La transmission peut ainsi servir le désir inconscient lié à la problématique psychique des parents, l'enfant prenant alors place dans la généalogie occulte de la famille. Il peut être fantasmatiquement investi comme l'enfant devant réparer les parents désidéalisés de ses propres parents, ou l'enfant qu'ont été ses parents. Il peut représenter l'enfant qu'ils auraient aimé être ou celui qui révélera les parents qu'ils auraient aimé avoir. En définitive, la migration exacerbe et complexifie les enjeux de la transmission. (110, YAHYAOU I A.)

b/ Les conditions de la transmission

GUERRAOUI Z. développe l'hypothèse que la transmission intergénérationnelle, appuyée à la culture d'origine et à l'histoire migratoire, constitue un facteur clef dans l'adaptation des enfants d'immigrés. Dans ses recherches conduites auprès de familles migrantes, cet auteur a mis en évidence six facteurs qui semblent éveiller chez les parents un sentiment de sécurité suffisant pour alimenter le désir de transmettre leur culture d'origine aux enfants :

- **Les motivations du départ.** Les personnes qui migrent en ayant le sentiment qu'il s'agit d'un désir de découverte d'un nouveau monde qui les anime et les mobilise vers l'exil expriment moins de douleur et de regret face à l'évènement migratoire.

- **L'accueil.** Trouver dans le pays d'accueil ce qu'on est venu y chercher, ou avoir des signes d'espoir que les projets à l'origine de la migration pourront être réalisés, renforce la confiance du sujet.
- **Les représentations culturelles.** Vérifier que chez l'autochtone la culture d'origine suscite des réactions positives, soutient l'intérêt du sujet pour celle-ci et le valorise narcissiquement. En revanche, une réaction d'hostilité provoquera un repli sur soi, afin de se protéger et de préserver son identité. Ce qui se traduira, selon les situations, par la négation et le rejet de sa culture d'origine ou de la culture d'accueil.
- **La possibilité de s'exprimer dans sa langue maternelle.** Une attitude moins négative de la part des travailleurs sociaux et des enseignants sur l'utilisation de la langue d'origine entre parents et enfants ou entre enfants, représenterait un soutien à la transmission et valoriserait la double appartenance. Enlever aux parents l'approbation de pouvoir s'exprimer en langue première avec leurs enfants, avec l'argument que cela mettrait ces derniers en difficulté d'apprentissage, revient à déposséder les parents de leur rôle dans la transmission.
- **L'étayage de la communauté de migrants.** La possibilité d'avoir des contacts avec d'autres migrants de la même origine est décrite par la majorité des familles comme porteuse de sécurité, de satisfaction, et surtout comme un support à la transmission. La communauté de migrant en pays d'accueil peut avoir une influence sur l'adhésion de la famille, et plus précisément de la seconde génération, aux représentations et pratiques culturelles du pays d'origine. Elle participe également à la désignation de ce qui est défini comme une culture et une tradition « authentique ». Ces notions sont en effet en constante « réinvention ». Car la culture qui est transmise n'est nullement une culture d'origine importée et préservée. Les traditions et pratiques culturelles dans le pays d'origine subissent elles-mêmes constamment des changements. Les migrants construisent leur propre version de la tradition lorsqu'ils reconceptualisent le passé pour donner sens aux expériences et difficultés rencontrées dans le présent. La communauté de migrants peut, à l'inverse de la seule préservation de la vie traditionnelle, aider les immigrants à résoudre les conflits avec la société d'accueil, à élaborer une acculturation « modérée », permettant ainsi une vie apaisée dans la société d'accueil. D'autre part, la communauté de migrants joue également un rôle important dans la modulation des comportements des parents et des enfants, et des relations qu'ils entretiennent. Les enfants font attention à leur comportement afin de préserver l'image

des parents au sein de la communauté, tandis que les parents protègent les choix et les parcours de vie de leurs enfants face à cette même communauté.

- **Le contact avec la famille restée au pays.** Les allers et retours entre le pays d'accueil et le pays d'origine sont des expériences décrites par les parents comme la possibilité de faire participer les enfants à la vie de la famille élargie et de leur faire découvrir la culture d'origine. Ces voyages constituent un support à la transmission et permettent une référence identitaire. Ces pratiques transnationales permettent de maintenir les liens entre le pays d'accueil et le pays d'origine, mais aussi de renforcer les liens entre les parents et leurs enfants, en constituant un processus familial transgénérationnel. (56, GUERRAOUI Z.)

c/ La transmission de la langue

La langue occupe deux fonctions complémentaires, celle de production culturelle et celle de production psychique. Langue et culture ne sont pas dissociables. Toute langue est liée à une culture puisque codifiée et partagée, elle est un marqueur culturel. L'accès à la langue, comme l'internalisation de la culture, participent de la construction psychique du sujet. La langue reflète la culture où le sujet a appris à sentir, agir, exister, si bien que son rapport à la langue première est étroitement lié au sentiment de sécurité et d'assurance. Toute langue porte un système de représentation de soi et du monde. NATHAN T. utilise l'expression de « langue-mère » pour évoquer la langue acquise en premier par l'enfant, qu'il définit comme un « système culturel qui enveloppe le groupe social ». Elle contient son âme, sa dynamique et sa créativité. De la même manière pour un individu, c'est le lieu d'où diffuse continuellement son sentiment d'identité. (86, NATHAN T.)

La langue a également à voir avec la filiation. C'est ainsi que tout enfant est inscrit dans une filiation. Ses parents lui ont assigné une place dans leur lignée, bien avant sa naissance, qui est signifiée par l'attribution d'un nom, renforcé par la particularité d'un prénom. Il est ainsi reconnu comme un élément d'une généalogie. La langue sert de support à la filiation, elle donne accès aux systèmes de nomination et de parenté, où figurent le sujet et ses liens générationnels.

Si toute mère transmet une langue à son enfant, cette transmission est mise en question par la migration. Les sentiments d'incohérence, d'incertitude identitaire, les exigences adaptatives et les attentes de la société d'accueil, assignent le parent immigré à un choix difficile : transmettre ou ne pas transmettre sa langue. La continuité de la filiation est mise en suspens par la migration, et la transmission de la langue est un moyen d'en renouer les fils. Si le plus souvent, les mères migrantes expriment le désir de transmettre leur langue à leurs enfants, il apparaît une ambivalence liée aux conflits psychiques en rapport avec cette transmission. Elles font d'abord face au monolinguisme à la française, qui encore aujourd'hui s'efforce d'écarter toute concurrence linguistique. Un rapport de force les soumet aux injonctions des représentants de l'institution scolaire. L'école a longtemps véhiculé la nécessité de connaître la langue française dès l'entrée à l'école, ce qui a comme corollaire le bannissement de la langue d'origine dans la communication entre parents et enfants. Ce qui vise officiellement à placer les enfants dans les conditions optimales pour réussir à l'école et pour s'adapter à la société d'accueil. Emis de façon claire ou de façon implicite, « l'interdit de la langue maternelle » semble internalisé par les mères migrantes. (56, GUERRAOUI Z.)

Mais cet « interdit » semble aussi rencontrer une problématique subjective et servir d'appui à un conflit interne implicite. Le refus ou l'impossibilité de parler et de transmettre sa langue à son enfant, la taire pour lui assurer une meilleure adaptation, serait au service d'un processus défensif. Dans certains cas, la langue est chargée d'expériences difficiles et rend compte de liens intersubjectifs douloureux. La souffrance dans la langue interdit toute transmission. La langue de l'exilé véhicule les épreuves de l'éloignement, comme celles des réaménagements que nécessite la nouvelle condition. Pour le migrant, le choix de la reproduction de sa langue d'origine est donc fonction d'un ensemble de facteurs conscients et inconscients. (6, AMATI MAHLER J.)

d/ Le mythe du retour

De façon imaginaire, symbolique ou réelle, le migrant opère des retours vers sa terre d'origine et vers ceux qu'il a laissé. Cette question du retour préoccupe le migrant, explicitement ou secrètement, et par conséquent contaminera l'ensemble du groupe familial, en particulier les enfants.

Dès le départ du pays d'origine, l'idée du retour est présente. Et puis dans le pays d'accueil, des mécanismes de défense s'installent face à l'adversité, comme l'idéalisation du pays d'origine, l'aspiration au retour, qui a valeur de mythe, d'autant plus quand le retour est impossible à mettre en œuvre. Au décours du périple migratoire, l'idée du retour prend la forme d'une consolation future, d'une ultime issue aux souffrances, d'une réconciliation avec les siens...Le retour est à mettre en lien avec la dette contractée à l'égard de ceux qui vous ont encouragé dans ce voyage, vis à vis de ceux qu'on a abandonné, suscitant culpabilité et une nécessaire réparation. Ce retour peut d'ailleurs prendre des formes multiples : retour pour les vacances, pour s'installer au pays, retour des enfants en quête de leurs racines, retour imposé par les parents dans une visée éducative, retour pour des soins traditionnels, pour les condoléances, et ultime retour du corps en terre d'origine. Mais les retours peuvent être symboliques, comme l'envoi d'argent à la famille, retour à travers l'apprentissage de la langue maternelle ou bien retour en religion. Quoiqu'il en soit, le retour est une nouvelle épreuve qui remet au travail la problématique psychique du migrant. Cette matérialisation du retour va contribuer à un travail psychique délestant peu à peu le sujet de cet ancrage premier. C'est à la faveur des retours que le sujet va pouvoir enfin s'autoriser à s'investir véritablement et de façon apaisée dans le pays d'accueil. La nouvelle affiliation à une société seconde s'accomplit lorsque la culpabilité à l'égard de la filiation est apaisée.

Mais cette histoire est nécessairement héritée par les enfants. L'histoire des parents est inévitablement celle des enfants. L'histoire de leur exil est transmise aux enfants, même au travers des non dits, de même que le « mythe du retour », véritable objet transgénérationnel. Les enfants se voient chargés du fardeau des aspirations et des souffrances des parents. Dans certains cas, un des enfants, le plus souvent l'aîné, prend en charge ce « mythe du retour ». Pour certains, cela a valeur d'initiation, pour d'autres le retour sera un « retour de langue ». Il s'agit de retrouver une langue à laquelle ils ont été exposé enfant mais qui fut escamotée par la langue seconde. Reconquérir cette

langue soustraite remet en mouvement les enjeux de la transmission intergénérationnelle. Ce qui offre l'opportunité d'une affirmation subjective et fait de l'enfant d'immigrés le réparateur de la fonction de passeur que ses parents n'ont pas pu assumer. Ainsi l'enfant d'immigrés, d'une part se sent chargé de restaurer des parents aux blessures non cicatrisées, et d'autre part confirme une filiation restée en suspens par un retour de type initiatique. (56, GUERRAOUI Z.)

III/ La vulnérabilité psychique de l'enfant d'immigrés

La vulnérabilité psychique est un concept développé par le pédopsychiatre américain Anthony dès 1978. La vulnérabilité est une notion dynamique, elle affecte un processus en développement. Le fonctionnement psychique de l'enfant vulnérable est tel qu'une variation minime, interne ou externe, entraîne un dysfonctionnement important, un arrêt, une inhibition ou un développement à minima de son potentiel. En d'autres termes, l'enfant vulnérable est celui qui a une moindre résistance aux nuisances et aux agressions. Chez l'enfant d'immigrés, cette vulnérabilité psychique s'exprime à travers trois périodes déterminantes de son développement : la périnatalité, l'entrée dans l'âge scolaire et l'adolescence.

A/ La périnatalité

1/ Grossesse et transparence psychique

a/ la grossesse en situation transculturelle

Dans toutes les sociétés, la grossesse est vécue comme un moment de fragilité pour la mère. La grossesse impose un travail psychique propre à chaque femme, mais qui est ici compliqué par les contraintes imposées par la migration. En effet, les femmes migrantes vont devoir faire avec une solitude qui dénude un processus psychique traditionnellement relayé par les pratiques culturelles dans le contexte du pays d'origine. La solitude de la mère en occident serait une modalité culturelle et habituelle, tandis qu'elle peut constituer un véritable traumatisme pour les mères migrantes. Dans leur pays d'origine, les femmes enceintes sont aidées et entourées dès le début de la grossesse. Quand l'enfant naît, les aînées leurs montrent les premiers gestes à réaliser et les pratiques de maternage, elles procèdent à une véritable initiation au rôle de mère. La solitude, par carence de cet accompagnement, devient alors une menace. Elle modifierait les attitudes maternelles et rendrait les jeunes mères paradoxalement moins disponibles pour leur enfant. Le face à face mère-enfant constitue ainsi une contrainte quand la

culture prescrit une circulation de l'enfant entre les membres de la famille. (91, RABAIN-JAMIN)

Si le groupe disparaît, à travers notamment l'image des indispensables « commères » (« mères avec »), les compétences de la mère sont alors fortement sollicitées comme source de transmission. La migration est donc une situation extraordinaire qui exige des femmes qu'elles fassent appel à diverses ressources personnelles quant elles viennent d'une société où la place des « commères » est essentielle à la transmission. (80, MORO M.R)

La solitude des femmes migrantes correspond également à l'absence de leur propre mère. BYDLOWSKI M. accorde une place fondamentale à la mère de la future mère : les processus psychiques que sont l'identification, la gratitude, l'idéalisation de sa propre mère, seraient signes d'un développement harmonieux de la grossesse. Des événements tels que le deuil ou l'éloignement provoquent une conflictualité de la maternité, due au décalage entre représentations maternelles et réalité. Accoucher loin de sa mère constitue ainsi une situation déstabilisante pour les femmes migrantes, dont l'univers culturel accorde une place essentielle à la figure maternelle dans la période périnatale. (26, BYDLOWSKI M.)

YAHYAOUÏ A. a établi l'importance de « l'enveloppe culturelle », qu'il définit comme les composantes maternelles groupales et magiques qui assurent des fonctions de maintenance, de contenance, et de pare-excitation pour la dyade mère-enfant.

Dans une étude analysant l'impact de l'absence de la grand-mère sur la dyade mère-enfant dans une population maghrébine, les femmes dont la mère était absente au moment de l'accouchement présentaient plus de complications médicales ou bien des difficultés à s'occuper de leur enfant. L'absence de la mère, qui a une fonction d'étayage auprès de sa fille, peut abaisser la qualité des ressources internes de cette dernière, qui sont fortement dépendantes de l'enveloppe culturelle. (110, YAHYAOUÏ A.)

b/ transparence psychique et transparence culturelle

Pour BYDLOWSKI M., les parents sont porteurs de représentations, de scénarios plus ou moins conscients, issus de leur histoire et de celle de leurs ascendants de façon transgénérationnelle. Ces représentations transmissibles, dont l'enfant à naître va être doté, sont de deux ordres. Certaines sont littérales, ce sont des représentations de mots. Proches du conscient, elles sont énonçables dans le champ de la parole. D'autres sont moins directement énonçables, on peut les qualifier de « représentations d'évènements ». Ce sont de véritables signifiants corporels, dans la mesure où elles viennent manifester que l'inconscient de chacun des parents va prendre corps dans l'espace psycho-corporel de l'enfant. L'enfant à venir va ainsi prendre vie somatiquement et psychiquement dans un réseau de représentations qui lui préexistent. Il est un lieu de projection du capital représentatif de chacun de ses parents. La période de gestation est un moment privilégié pour les repérer. Ce dévoilement éphémère du côté de la mère est favorisé par l'état si particulier que lui confère la grossesse, état caractérisé par une grande perméabilité aux représentations inconscientes, par une certaine levée du refoulement habituel. Cet état est qualifié de « transparence psychique » par Bydlowski.

Dès les premières semaines de la grossesse, la transparence psychique est assez facilement repérable. Un état relationnel particulier se développe, un appel à l'aide latent et ambivalent. Au cours de cette période, des réminiscences anciennes et des fantasmes affleurent à la conscience. Habituellement, la vie intérieure reste à l'abri de cette irruption intempestive par l'action du refoulement, qui n'assure plus sa fonction protectrice dans la condition de la grossesse. Ce flux régressif et remémoratif de représentations témoigne précisément de la transparence psychique, caractéristique de cette période de la vie. La gestation maternelle est-elle le moment privilégié de la mise en place du fondement de l'inconscient de l'enfant à venir ? Existe-t-il une continuité entre la vie psychique prénatale de la future mère et le psychisme de son enfant ? On admet aujourd'hui l'impact des dispositions psychiques parentales sur le développement de la personnalité des enfants. (26, BYDLOWSKI M.)

MORO M.R élabore le concept de « transparence culturelle » à partir du mécanisme de transparence psychique. Pour Moro, la femme a alors accès à des éléments de son histoire sous une forme codée par sa culture. Ces éléments ont souvent à faire avec son appartenance, sa filiation, mais aussi avec son enfance. Ce qui permettrait de se les réapproprier et de trouver une issue possible à des conflits ou des traumatismes. La mère migrante aurait ainsi à réactualiser ses fondements, sa filiation face à la nécessité d'accoucher dans une société et une culture qui ne sont pas les siennes. Avant de naître, l'enfant doit avoir été « conçu » par les représentations et par son inscription dans une lignée. Par cette réactualisation que rend possible la transparence culturelle, la femme migrante surmonte la menace faite par la réalité de l'exil au contrat narcissique qui unit l'enfant à naître et son groupe et lui assure une continuité. (79, MORO M.R)

Pour AULAGNIER P., l'exil ne fait que potentialiser la transparence psychique, qui s'exprime de façon différente au niveau psychique et culturel. Au niveau psychique, elle s'exprime par la reviviscence des conflits infantiles, en particulier oedipiens, et par l'expression des émotions. Au niveau culturel, cette transparence s'applique aux représentations, aux manières de faire et de dire propres à chaque culture. Et la grossesse, comme l'accouchement, en situation migratoire, réactive la perte du monde d'avant. Ces événements qui ne sont pas accompagnés par le groupe, sont d'autant plus traumatiques par l'absence d'une représentation culturellement acceptable d'envisager les manières de faire du pays d'accueil, qui peuvent constituer de véritables effractions culturelles et psychiques. (11, AULAGNIER P.)

2/ Préoccupation maternelle primaire et interactions précoces

a/ la préoccupation maternelle primaire

WINICOTT D.W a décrit cet état psychologique de la jeune mère, qui lui permet de s'adapter aux besoins de son enfant, et qu'il définit comme « la préoccupation maternelle primaire ». Cet état se développe graduellement pour atteindre un degré de sensibilité accru à la fin de la grossesse, et dure encore quelques semaines après la naissance de l'enfant. Il pourrait être comparé à un état de repli, ou à un état de dissociation au cours duquel un des aspects de la personnalité prend temporairement le dessus. Cette « maladie normale » fait accéder la mère à un état d'hypersensibilité, qui lui permet de s'adapter aux tout premiers besoins du petit enfant en s'identifiant à lui. La mère est préoccupée par son enfant à l'exclusion de tout autre centre d'intérêt. La propre ligne de vie de cet enfant est alors très peu perturbée par les réactions aux empiètements de l'environnement, qui introduisent de la discontinuité et une menace d'annihilation. L'établissement du « Moi » repose sur un « sentiment continu d'exister ». Dans le cas contraire, ce self ne se développe pas et apparaît un faux-self qui se conforme aux demandes, qui réagit aux stimuli, qui se débarrasse des expériences instinctuelles en les accomplissant. (104, WINICOTT D.W)

BION W.R qualifiera cette capacité qu'a la mère d'être concernée par ce qu'éprouve son bébé de « rêverie maternelle ». Cette « rêverie maternelle » est richement nourrie par les représentations culturelles. Face à un enfant qui pleure, une mère pourra penser, selon sa culture d'origine, qu'il est en lien avec les ancêtres, que son père lui manque...Ce qui est important, c'est qu'elle ait une interprétation de l'émotion que vit son enfant. Dépaysée, sans étayage, parfois contredite par la société d'accueil, elle va se trouver privée de ses ressources et enrayée dans cette capacité de se sentir capable d'avoir des intuitions sur les éprouvés de son bébé. (22, BION W.R)

La disponibilité psychique de la mère va permettre à l'enfant de comprendre, d'une part ce qui se passe à l'intérieur de lui, d'autre part ce qui se passe autour de lui, et le lien entre les deux. Ce parcours du petit enfant est subordonné à la sécurité interne de la mère, sentiment nécessairement construit sur les références culturelles de son groupe d'appartenance et étayé sur celui-ci. Dans la situation de la migration, certaines circonstances, non perçues par l'environnement de la mère dans la culture d'accueil,

risquent de mettre à mal et de disqualifier gravement cet appui indispensable. Ce qui est porteur d'un risque pour le développement de l'enfant, particulièrement concernant les fondements de son identité. Le risque, plus important sans doute que celui du manque d'étayage culturel qui permet à la mère une sérénité relative dans le maternage de son bébé, concerne les effets d'une disqualification portée par la société d'accueil sur les modalités du soin qu'apporte la mère à son enfant, et sur sa dimension traumatique. La douleur exprimée est celle d'être perçue comme une mauvaise mère, et jugée comme telle. Ayant du mal à traiter par elle-même ce qu'elles vivent comme une disqualification, elles ne peuvent éviter de renvoyer à leur enfant leur propre inquiétude et leur propre malaise. Ce qui risque d'être transmis à l'enfant, c'est une double représentation négative, tant du groupe et de la culture d'origine de la mère (disqualifiés) que du groupe et de la culture d'accueil (disqualifiant). Une inscription durable des troubles est alors à craindre, marqués par des failles de la symbolisation primaire, la fragilisation des bases de l'identité et de la compréhension du monde, ainsi que la transformation de la séduction narcissique en une relation d'emprise, qui fait le lit des pathologies narcissiques. (93, ROUSSILLON R.)

b/ les interactions précoces

Des apports théoriques hétérogènes permettent de dégager un modèle des interactions précoces intégrant trois dimensions : comportementale, affective et fantasmatique.

Les interactions comportementales peuvent être sensorielles (visuelles et vocales) ou corporelles, qui impliquent le mouvement et le portage et à quoi on accorde une importance de plus en plus grande dans la constitution de l'enveloppe psychique. L'évaluation quantitative de ces interactions consiste à déterminer la fréquence des échanges observés. Ils peuvent être rares ou absents, par manque de stimulations, ou être excessifs, par hyperstimulation de l'enfant par sa mère.

La dynamique temporelle des interactions est aussi un élément important. On oppose ainsi la continuité à la discontinuité. La continuité est définie par la capacité d'échanges interactifs dont le déroulement temporel s'accompagne de pauses, qui sont favorables à la reprise de l'interaction et présentent un caractère de prévisibilité. La discontinuité se

caractérise au contraire par un déroulement temporel où disparaît la capacité réciproque d'initier les échanges et la mise en repos des interactions. (25, BRAZELTON)

Les interactions affectives introduisent la notion d'accordage affectif, forme particulière d'intersubjectivité qui rend compte du partage des états affectifs entre une mère et son enfant. L'accordage affectif est défini comme « l'exécution de comportements qui expriment les propriétés émotionnelles d'un état affectif partagé, sans imiter le comportement expressif exact de l'état interne ». L'accordage des affects aboutit à des échanges remarquablement synchronisés sur le plan de la mimique, du tonus et des vocalisations. (96, STERN D.N)

Les interactions fantasmatiques ont à voir avec les représentations psychiques que la mère a de son enfant, ce qui appartient largement au registre de l'inconscient ou du préconscient. LEBOVICI S. distingue ainsi l'enfant imaginaire et l'enfant fantasmatique. L'enfant imaginaire, décrit dans le champ du préconscient, est celui de « désir maternel de grossesse et d'enfant ». Il exprime ce que l'union de la mère et du géniteur permet de projeter dans l'avenir. L'enfant fantasmatique, décrit dans le champ de l'inconscient, est celui du désir de maternité, lié à l'organisation oedipienne des fantasmes de la mère et au deuil de ses objets oedipiens. Ce qui est transmis avec cet enfant fantasmatique, ce sont des conflits inconscients et répétés. Le contenu de cette transmission est lié à l'histoire de la famille, en tant que groupe dont l'équilibre est assuré par un certain nombre de scénarios conscients et inconscients. Ainsi, l'enfant aurait dès sa naissance un « mandat transgénérationnel » à remplir, une place à prendre dans cette famille. L'enfant habite ainsi des représentations qui lui préexistent, et il est investi par sa mère en fonction de son histoire personnelle et familiale. (66, LEBOVICI S.)

WINICOTT D.W distingue trois séries d'actes dans les soins que la mère prodigue à son enfant. Il y a le « holding », soit la manière dont la mère tient son enfant et lui assure ainsi un contenant corporel grâce à son propre corps. Le « handling », par lequel la mère donne des soins à l'enfant, le manipule, lui procure des sensations tactiles, corporelles, auditives et visuelles. Et enfin « l'object presenting » ou mode de présentation de l'objet : l'enfant à accès à travers sa mère aux objets simples, puis aux objets en plus en plus complexes, et enfin au monde dans toutes ses dimensions. La mère doit être capable de faire découvrir le monde à « petite dose ». La mère partage avec son enfant un morceau à part du monde, le gardant suffisamment petit pour que l'enfant ne soit pas dans la

confusion, l'agrandissant très progressivement afin de satisfaire la capacité grandissante de l'enfant à jouir du monde. (107, WINNICOTT D.W)

Or, pour MORO M.R, la mère appréhende le monde selon des catégories déterminées par sa culture. Son expérience du réel est fractionnée et limitée par ses outils culturels. Ce qu'elle perçoit du monde à travers cette matrice de lecture, ce ne sont pas les objets en eux-mêmes mais l'interaction entre ce système de lecture structuré par la culture et les objets externes. Ce codage culturel est transmis de génération en génération. C'est à ce niveau, et d'abord sur le versant externe, que la migration introduit une rupture : les référentiels ne sont plus les mêmes, les catégories utilisées non plus, tous les repères vacillent. Le monde extérieur n'est plus sûr et un certain degré de confusion s'installe dans la manière de le percevoir. Ainsi, la mère migrante risque potentiellement de transmettre à son enfant une perception kaléidoscopique du monde, génératrice d'angoisse et d'insécurité. Quant la mère migrante a du mal à apprendre à son enfant « le monde à petite dose », ceux-ci le rencontrent de manière traumatique. C'est particulièrement vrai quand ils sont amenés à se séparer du milieu familial, quand ils sont très protégés dedans et pas assez préparés pour aller dehors. (81, MORO M.R)

MORO met en lien cette vulnérabilité psychique des enfants de migrants et les aléas de la structuration cognitive, intellectuelle, et affective de l'enfant en situation transculturelle à travers une série de recherches. Elle mène une de ses études à partir d'un échantillon de 45 enfants appartenant à deux groupes : un groupe d'enfants autochtones et un groupe d'enfants immigrés, les deux groupes étant similaires au niveau socio-économique. A 8 ans, on observe un niveau intellectuel global plus bas chez les enfants de migrants, une moins bonne réussite à certaines épreuves de langage, une moins bonne réussite à l'épreuve de structuration intellectuelle non verbale, avec des difficultés logiques pour distinguer les contenants des contenus, percevoir les formes, intégrer la symétrie, les différences et les similitudes formelles. L'évolution des deux groupes de la cohorte n'est pas non plus la même. A 8 ans, les enfants de migrants avaient plus de troubles psychopathologiques que les autres. A l'intérieur du groupe d'enfants indemnes de toutes pathologies, des différences subsistaient concernant l'évolution intellectuelle et langagière. En situation transculturelle, la structuration tant affective qu'intellectuelle semble donc clairement compromise. (79, MORO M.R)

B/ L'enfant d'immigré à l'épreuve de l'école

1 / l'école française et l'immigration

a/ un facteur d'intégration en crise

L'une des caractéristiques de ce qu'a été le modèle français d'assimilation était la construction par l'école d'une mémoire nationale commune à travers l'identification à des figures et des récits. Cette construction de l'attachement au passé national fonctionnait sur un mode filial. En entrant à l'école, on faisait l'acquisition d'une filiation nationale. Ce modèle transformait des enfants d'immigrés en français en une génération. Mais cela avait un prix : l'impossibilité de se représenter comment et pourquoi, si on était français à l'école, on avait des parents qui ne l'étaient pas. Car le mythe national que véhiculait l'école française ne laissait que peu de place à la diversité culturelle, qu'elle soit celle des régions ou celle des immigrés. Pour les enfants d'immigrés, le problème est alors celui de la cohérence entre deux mondes : celui de la nation proposé par l'école, et celui de la famille. Un enfant pouvait passer de l'un à l'autre en passant le seuil de sa maison, mais dans ce hiatus pouvait se produire un déchirement. Si on peut être bilingue sans contradiction, un double récit de filiation peut présenter des incohérences.

Reste que ce modèle de l'assimilation par l'école a perdu de sa crédibilité au tournant des années 1960. Cet enseignement a été critiqué et mis en pièce, mais sans avoir été remplacé par un modèle d'éducation équivalent. Le paradigme du « droit à la différence » émergera en réaction à ce premier modèle, mais dans une certaine incohérence. Dès lors, s'il n'y a plus de travail éducatif sur l'identité et la mémoire nationale, il n'y en a pas non plus sur l'identité ou la mémoire de l'immigration. L'école bute sur deux tendances contraires : une certaine idée du national comme homogène et l'affaiblissement de la construction de l'identité nationale. Lorsque celle-ci est fragile et incertaine, elle a du mal à concevoir qu'une identité puisse être à la fois ancrée dans le national et dans la reconnaissance d'une filiation hétérogène. D'où une politique éducative qui semble indécise et dont les effets sont discutables, marquée par toutes sortes d'expériences promues dans le but de rendre l'école plus accueillante aux enfants d'immigrés (pédagogie interculturelle). La maladresse de certaines de ces innovations tient au fait qu'elles ont donné lieu à une reconnaissance trop massive des

« différences ». Et la reconnaissance de la diversité s'est muée en assignation identitaire. L'école semble donc hésiter entre le déni des filiations immigrées et leur mise en exergue indiscreète. Elle ne sait plus intégrer, mais elle ne sait pas non plus reconnaître la diversité culturelle. Elle produit des jeunes déboussolés et révoltés, ni tout à fait intégrés, ni tout à fait étrangers, qui lui oppose la souffrance occasionnée par les troubles de l'identité et le malaise dans la filiation. Il manque à l'école la construction « d'un récit commun élargi » et un travail sur l'histoire de l'immigration. Un tel remodellement de la construction de l'identité nationale et de la filiation immigrée pourrait contribuer, sinon à résoudre, au moins à atténuer les dysfonctionnements de l'école actuelle. (72, LORCERIE F.)

b/ histoire de l'éducation interculturelle

Nous l'avons vu, l'école française a longtemps été assimilationniste. C'est l'uniformité, ou du moins l'uniformisation, qui est alors visée : chaque enfant est donc invité à laisser sur le seuil ses caractéristiques culturelles spécifiques, en échange de l'accès à l'universel et à la citoyenneté. Mais cette idéologie a un revers : gommer les différences qui existent de fait signifie ne pas pouvoir donner l'enseignement dont les enfants de migrants ont besoin, c'est exiger de ces enfants un effort souvent impossible et provoquer l'échec et l'exclusion d'une partie d'entre eux. C'est parce qu'on s'est aperçu de cet échec, qu'à partir des années 1970, la problématique des cultures d'origine à l'école laïque a été prise en compte. La création des « Classes d'intégration » (CLIN) et des « Cours de rattrapage intégrés » (CRI), ou des « Classes d'adaptation » (CLAD) au collège, avaient pour but affiché de permettre la maîtrise de la langue française aux enfants d'immigrés, l'échec scolaire étant alors attribué à leurs difficultés linguistiques. La création des « enseignements de langues et cultures d'origine » (ECLO) renvoie à une tout autre logique et répond au lien qui a été fait entre échec scolaire et fragilité psychologique chez les enfants d'immigrés, que l'on attribue alors au fossé entre leur culture d'origine et la culture du pays d'accueil. Ainsi, l'équipe du CERI affirme que « selon une analyse communément admise, cet échec serait souvent d'ordre psychologique, et ses origines profondes se situeraient dans un affaiblissement du sentiment du « Moi », une absence de confiance en soi, et une représentation dévalorisante de sa propre identité »(33,

CERI). Ces enseignements, dispensés par des maîtres issus des pays d'émigration, ont donc pour objectifs de permettre aux enfants de garder le contact avec leur milieu familial et social (en France et au pays), de mieux se situer par rapport à leurs origines proches ou lointaines en acquérant une connaissance du pays d'origine plus objective, et d'acquérir un meilleur équilibre psycho-affectif. (1, ABDALLAH-PRETCEILLE M.)

Des chercheurs en sciences de l'éducation ont rapidement dénoncé les limites et l'inefficacité de ces cours. D'abord, ils marginaliseraient les enfants auxquels ils s'adressent, et d'autre part ils sont confiés à des maîtres sans formation pédagogique et dont les méthodes sont souvent en contradiction avec celles auxquelles l'enfant est par ailleurs confronté. Lorsque les acteurs du monde de l'éducation se sont aperçu que les ELCO n'atteignaient par leur but, dans la mesure où ils renforçaient les sentiments de mise à l'écart et de non intégration des enfants d'immigrés, ils ont souhaité élargir les pratiques interculturelles à tous les élèves. Cette volonté répondait à un besoin hypothétique de valorisation des cultures dont les enfants d'immigrés étaient porteurs. Cela correspond également à la démonstration par les chercheurs que les enfants d'immigrés n'étaient pas plus en échec scolaire que leurs camarades français de même classe sociale, ce qui a conduit à chercher une explication socio-culturelle aux problèmes rencontrés par les enfants des classes sociales défavorisées, quelle que soit leur origine culturelle. La pédagogie compensatoire mise en place pour les enfants d'immigrés n'avait donc plus lieu de leur être réservé. (19, BERQUE J.)

L'éducation interculturelle à proprement parler a donc été mise en place dans les années 1990. Elle s'adresse à tous les élèves et correspond au nouvel objectif d'ouverture à la diversité. Il s'agit alors de mieux connaître les autres pour mieux vivre ensemble au sein de l'école. Pour CAMILLERI C., loin d'être un ensemble d'activités ou d'enseignements réservés aux enfants d'immigrés, l'éducation interculturelle vise un projet dialectique : assurer le respect des différences mais dans le cadre d'un système d'attitude autorisant leur dépassement. Il s'agit pour lui d'amener les jeunes à assimiler ce qu'est une culture au sens anthropologique, à comprendre le point de vue de l'autre même si on ne le partage pas, à légitimer l'identité culturelle tout en empêchant sa sacralisation, et à protéger les échanges. La reconnaissance des spécificités culturelles doit donc faciliter l'intégration des enfants dans l'école, et donc dans la société, que ces enfants soient ou non issus de l'immigration. Tel est le paradigme en vigueur actuellement. (28, CAMILLERI C.)

2/ L'école et l'ethnisation des rapports sociaux

Les théories sociales de l'ethnicité visent, d'une part à expliquer l'investissement des catégories ethniques par les individus en les mettant en rapport avec des processus sociaux, et d'autre part à cerner les effets sociaux de ces investissements. Appliquée à l'école, cette approche dessine un programme de recherches pluridisciplinaires qui permet de savoir si et en quoi le statut ethnique des individus (élèves, parents et enseignants) affecte la façon dont ils sont traités, et si les pratiques scolaires influent sur la revendication ou l'attribution d'un statut ethnique aux individus.

DEBARBIEUX E. a mis en évidence la virulence des conflits à résonance ethnique qui traversent certaines communautés scolaires. Ces conflits s'expriment dans une double imputation d'altérité entre agents scolaires et élèves « minoritaires », dans un « double procès d'ethnisation » qui prend alors l'allure d'un cercle vicieux. Du côté des élèves, leur vindicte s'alimente du sentiment d'injustice de leur sort. Ce sentiment est-il provoqué par l'expérience scolaire, ou est-ce l'expérience sociale hors l'école qui l'induit ? L'auteur, contrairement à d'autres, met l'accent sur les conditions proprement scolaires de la production par les élèves « minoritaires » d'une déviance utilisant les ressources ethniques. Il met notamment en cause les relations entre élèves et enseignants et la structure pédagogique des établissements. (39, DEBARBIEUX E.)

PAYET J.P affirme que, si l'école n'est pas aujourd'hui le seul lieu où se mettent en place les inégalités, elle contribue à leur production et à la reproduction des discriminations. A travers la ségrégation scolaire et la fabrication des classes de niveau, l'ethnisation des pratiques d'orientation et de prise en charge des difficultés scolaires et disciplinaires des élèves, et à travers l'ethnisation des relations entre l'école et les familles et des rapports sociaux au sein de l'école. (88, PAYET J.P)

FRANCHI V. fait l'hypothèse que l'ethnisation produit une violence des relations intrapsychiques et interpersonnelles en ce qu'elle favorise le clivage des relations entre objets internes et objets externes et l'évacuation ou le bannissement de l'altérité qui est en soi. Une relation se dessine entre ségrégation effective des réalités personnelles, sociales, communautaires et matérielles des élèves, et les stratégies adaptatives

mobilisées par les professionnels pour faire face à ce qui est perçu comme une menace à leur identité professionnelle. Il s'agit de stratégies permettant de se protéger de la dévalorisation par le recours à l'ethnicisation et aux discours sur l'altérité des élèves, qui fournit le moyen de mettre à distance la « part enfant » de l'élève. Ce qui peut avoir en retour un effet sur la disponibilité du professionnel à accueillir ce que l'élève lui renvoie de son expérience et de ses difficultés scolaires. En ce sens où l'ethnicisation brise les possibilités d'identification entre les enseignants et les élèves. Un cercle vicieux se met en place, où élèves et professionnels renforcent mutuellement leur sentiment d'échec. (47, FRANCHI V.)

3/ L'école et les parents immigrés

Quelque soit le projet migratoire, l'école est généralement l'objet d'un investissement important, voire d'un surinvestissement, de la part des familles immigrées. L'école symbolise les chances de promotion sociale et d'insertion des enfants. Cet investissement s'avère d'autant plus fort que les parents sont analphabètes. Mais du même coup, se vivant comme totalement désarmés par rapport à la scolarité de leur enfant, auxquels ils estiment ne pouvoir apporter aucune aide, ils attendent tout des enseignants. Une position d'expectative ou de passivité qui a pu apparaître comme une démission, quand elle n'est que la manifestation d'un respect révérencieux vis à vis d'une institution scolaire quelque peu mythifiée. Une attitude que l'école peut conforter par sa tendance à se comporter en monde clos. De multiples obstacles sont réunis de façon durable pour empêcher que se noue entre l'école et les familles le dialogue nécessaire pour parvenir à une compréhension et à une coopération permettant de remplir les objectifs poursuivis par l'école. Ou comment éviter que les enfants d'immigrés ne se sentent tiraillés entre ces deux mondes, la famille et l'école, qui peuvent entrer en contradiction. La solution se situe dans l'invention d'une pédagogie qui associe la culture de la famille transplantée et celle du pays d'implantation, ce qui n'est pas dissociable du renouvellement des relations entre les familles immigrées et l'institution scolaire. En effet, les familles immigrées sont porteuses de cultures généralement traditionnelles, souvent en provenance de régions rurales, et comportant des valeurs qui sont loin d'être toujours superposables à celles de la culture occidentale. En particulier parce qu'elles privilégient le groupe plutôt que l'individu. Bien plus que le souci de promotion individuelle des membres de la famille, c'est celui d'assurer et de sauvegarder la solidarité interne du groupe d'appartenance par la soumission à l'autorité des anciens qui est déterminant. Une culture d'origine porteuse d'une charge affective importante et qui représente l'une des composantes fondamentales de l'identité de l'enfant d'immigrés. La confrontation avec la culture du pays d'accueil au sein de l'école est au fondement d'un biculturalisme dont la réalité est incontournable et qui s'édifie fréquemment sur un mode conflictuel. Par l'intermédiaire de la confrontation entre les valeurs familiales portées par l'enfant et celles véhiculées par les activités scolaires, on peut aboutir parfois jusqu'à la mise en place d'un double système d'allégeance. L'enfant se trouve alors écartelé entre des fidélités contradictoires.

Comment éviter que le sentiment qu'éprouvent les parents immigrés de voir leurs convictions morales niées ou combattues par l'école ne débouchent à une injonction paradoxale faite à l'enfant ? Cette problématique doit être prise en compte en tant que constitutive de l'identité de l'enfant d'immigrés, et à travers elle, de l'acquisition de ses capacités cognitives. (110, YAHYAOUI)

ROCHEX J.Y a analysé comment la structure du rapport des enfants aux parents conditionne le rapport à l'école et au savoir. Il met en évidence la triple autorisation par laquelle parents et enfants s'autorisent mutuellement à devenir différents. L'école peut faciliter cette difficile équation en montrant que devenir français n'implique pas de renoncer ou de renier ce qui vient des parents, tout comme elle peut la rendre impossible, soit parce qu'elle durcit le devenir autre, rendant problématique la fidélité, soit parce qu'elle assigne à résidence identitaire, rendant problématique l'intégration. (92, ROCHEX J.Y)

L'école française a toujours pratiqué une politique d'assimilation forcée, dont la finalité est d'amener les enfants d'immigrés à être « comme les français », et ce faisant elle les contraint à se conformer à un modèle culturel univoque, et donc à refouler les valeurs transmises par le milieu familial. D'autre part, les parents immigrés, confrontés à la culture dominante, développent eux aussi fréquemment un sentiment de honte, ce dont ils sont porteurs devenant alors inavouable, ou en tout cas à ne pas transmettre (à moins que tout au contraire, la culture d'origine ne soit surinvestie et mythifiée, sans rapport avec la réalité sociale, en tant qu'elle constitue le dernier garant de l'identité et une défense contre la dépersonnalisation). Ce double refoulement, chez les parents et chez les enfants, de la culture d'origine, répond au désir d'assurer au mieux l'insertion dans le milieu d'accueil, mais il pose problème en ce qu'il introduit une rupture dans la filiation et constitue une castration symbolique, ce qui peut avoir des conséquences psychopathologiques, en dehors du fait qu'il peut représenter l'un des fondements des difficultés scolaires de l'enfant d'immigrés. (21, BERTHELIER R.)

4/ Le parcours scolaire des enfants d'immigrés

a/ Les performances scolaires des enfants d'immigrés en question

Les performances scolaires des enfants d'immigrés ont longtemps été un sujet de débat, et ce n'est finalement que relativement récemment que les statistiques du ministère de l'éducation nationale ont pu être exploitées. En effet, pendant longtemps, pour des raisons méthodologiques et idéologiques, l'étude des performances scolaires selon le prisme de l'origine ethnique n'a pu être possible. Ce n'est qu'en 1991, sur les instances du Haut conseil à l'intégration (HCI), que la statistique nationale a décidé d'exploiter les informations concernant la naissance à l'étranger. Ce qui a permis au ministère de l'éducation nationale d'étudier les données d'un échantillon d'élèves entrés en 6^{ème} en 1989. C'est à partir de ces informations que VALLET L.A et CAILLE J.P ont pu réaliser une étude analysant en détail les performances et les carrières scolaires des élèves issus de l'immigration. Les résultats montrent qu'à condition socio-économique comparable et surtout à situation familiale identique, les performances scolaires des enfants d'immigrés sont comparables ou légèrement inférieures à celles des enfants « autochtones », et plutôt supérieures au collège. On peut toutefois questionner la pertinence du critère de jugement principal choisi par les auteurs comme indicateur de la réussite scolaire au collège : avoir obtenu une orientation en seconde générale au bout de 4 ans. Cette étude révèle plus probablement que les élèves et les familles immigrées, tendus vers un projet de mobilité sociale, sont des acteurs plutôt performants du système scolaire, capable de se mobiliser plus que d'autres pour défendre ce qu'ils perçoivent comme leur intérêt, même à l'encontre du jugement des enseignants.

D'autre part, pour comprendre ces résultats qui contredisent les représentations communes attribuant un handicap spécifique aux enfants d'immigrés, il convient de distinguer ce qui relève de l'explication, dans laquelle le poids de l'origine sociale et des configurations familiales apparaissent déterminants, de l'observation brute, où les carrières des élèves issus de l'immigration sont nettement moins favorables.

Ainsi cette étude démontre qu'il n'existe pas de préjudice attribuable intrinsèquement à l'origine immigrée, mais que l'essentiel des écarts de performance et de carrière scolaire est dû à la position sociale subalterne des parents et à la taille importante des familles.

Par conséquent, la méthode statistique qui consiste à traiter les effets de l'origine « toutes choses égales par ailleurs » ne peut servir qu'à invalider les thèses racistes.

Car les résultats bruts fournis par l'étude ne laissent pas de place au doute. Près de la moitié des élèves étrangers a redoublé au moins une fois à l'école élémentaire, quand ce n'est le cas que d'un quart des français. Moins de 3% des jeunes français, mais une proportion deux fois plus importante de leurs camarades étrangers, ont rejoint au sortir de l'école primaire les Section d'éducation spécialisées (SES). Parmi ceux qui entre en classe de 6^{ème}, la différence est nette dans les résultats aux épreuves d'évaluation nationales. Et on observe enfin que seulement un tiers des collégiens étrangers contre près de la moitié des élèves français, ont reçu 4 ans après leur entrée au collège une proposition d'orientation en second cycle long, c'est à dire dans la voie qui conduit le plus directement au bac. Si l'ampleur est variable selon le critère retenu pour définir la population étrangère ou issue de l'immigration, de tels écarts situent ces élèves parmi ceux qui connaissent le plus grand risque d'échec scolaire, d'orientation dans une filière peu prestigieuse ou de sortie précoce du système éducatif. (100, VALLET L.A et CAILLE)

Ces résultats doivent être mis en rapport avec les données issues de l'étude de LAINE F. et OKBA M. Les résultats de cette étude conduite sur la base de l'enquête « génération 1998 » du CEREQ montrent un effet de l'origine ethnique sur les diplômes obtenus, effet qui ne serait pas uniquement explicable par la composition familiale ou par la position sociale des parents. Trois groupes d'enfants de seconde génération issus de trois pays d'émigration sont étudiés : les Turquie, Portugal et Maroc.

Les enfants issus de l'immigration turque sortent plus fréquemment du système scolaire sans diplôme que la moyenne française. La seconde génération portugaise privilégie les études courtes et les sorties précoces sont comparables à la moyenne en France. Quant à la seconde génération marocaine, les taux d'accès aux filières générales sont supérieurs à la moyenne, ce résultat étant cependant très fortement influencé par les trajectoires suivies par les enfants issus de couple mixte. D'autre part, chez les enfants d'origine marocaine et portugaise les garçons sont plus facilement orientés vers des études courtes ou sont plus exposés aux sorties prématurées, tandis que les filles font des études plus longues, ce qui peut s'expliquer par la possibilité d'une prise d'autonomie vis à vis de leurs familles. (64, LAINE F. et OKBA M.)

Les effets du contexte liés aux caractéristiques des établissements fréquentés commencent à être pris en compte dans l'étude des performances scolaires des enfants d'immigrés. On considère qu'une scolarisation dans des classes de faible niveau ou dans des établissements cumulant des facteurs défavorables, à tendance à accentuer les risques d'échec scolaire. Le lien entre ségrégation urbaine et ségrégation scolaire est maintenant clairement établi : les logiques qui déterminent la composition sociale et ethnique des « quartiers en difficultés » se répercutent sur les établissements. L'idée selon laquelle de fortes proportions d'élèves d'origine immigrée contribuent à faire baisser le niveau général des performances scolaires est couramment répandue. Ce lien qui est fait, qu'il soit justifié ou non, a des effets considérables, par la mise en place de stratégies d'évitement chez les parents des classes moyennes. En réponse, les établissements organisent eux-mêmes la ségrégation en interne pour limiter la fuite des bons éléments, ce qui se traduit par la composition de « bonnes » et de « mauvaises » classes. Les orientations plus fréquentes en classe spécifiques et la fréquentation des filières moins valorisées ne se traduisent pas seulement par des taux de réussite au bac inférieur à la moyenne, mais aussi par l'acquisition de diplômes dévalués. (45, FASSIN)

b/ l'échec scolaire des enfants d'immigrés

Pour YAHYAOUÏ A., malgré les statistiques qui tentent de prouver qu'il n'y a pas plus d'enfants d'immigrés en échec scolaire que d'enfants « français », il n'en demeure pas moins que les enfants de migrants semblent les plus touchés par cette réalité. Hormis les hypothèses explicatives en rapport avec les conditions socio-économiques de la famille immigrée, on peut trouver d'autres explications à l'intérieur du réseau d'interactions intrafamiliales et intergénérationnelles, entre l'enfant et le groupe des pairs.

En effet, on aura du mal à imaginer les choses autrement quand on mesure le poids de l'échec qui pèse sur cet enfant, depuis la fratrie jusqu'au groupe des pairs, en passant par les parents. On pourrait même penser qu'il y a transmission de l'échec par affiliation aux siens, par l'inscription dans un ordre établi. L'ensemble de la famille ou du groupe de pairs fonctionne dans une sorte de cercle vicieux inflationniste dont il est difficile de sortir. La marginalité serait presque du côté de ceux qui réussissent.

Une autre raison de cet échec pourrait être lié au rapport conflictuel entre langue maternelle et langue du pays d'accueil. Le refoulement de langue maternelle au profit de celle du pays d'accueil, conçu comme la condition de l'adaptation par les parents immigrés comme par les institutions, draine une culpabilité toujours agissante. L'apprentissage confronte l'enfant d'immigrés à la déloyauté vis à vis de sa famille.

Une autre explication tient au fait qu'il semble difficile pour les enfants d'immigrés de se situer dans les générations. La parentification des enfants en contexte migratoire, responsable d'une inversion des générations, fait qu'il est difficile pour eux d'accepter la position hiérarchique de l'enseignant. Cela nécessiterait une restructuration de l'ordre généalogique, et l'inscription de ces enfants dans cet ordre à leur juste place.

Dans le même ordre d'idée, il s'agit d'explorer les modèles éducatifs dans le pays d'origine. Dans le pays d'origine, il y a une continuité entre le dedans (la famille) et le dehors (le cadre socio-culturel), de telle manière que les parents ne sont pas les seuls responsables de l'éducation des enfants. Il y a un transfert de pouvoir et d'autorité au niveau de chaque espace social fréquenté par l'enfant. L'éducation des enfants est prise en charge par la communauté. Dans le pays d'accueil, il y a une rupture de ce cadre, ce qui est à l'origine de conflits entre les représentations et les modèles éducatifs. En effet entre le modèle de la famille et celui de l'école, il y a souvent négation réciproque, ce qui peut être parfois à l'origine d'une instrumentalisation par l'enfant. La « Loi » devient alors toute relative, du fait des contradictions des adultes, ce qui peut alimenter la toute puissance narcissique de l'enfant. Par ailleurs, ces conflits qui se répercutent sur l'enfant, l'insécurisent et le mettent dans une situation de double-liens.

Mais pour Yahyaoui, toutes ces hypothèses découlent du fait que l'enfant d'immigrés est confronté à deux questions fondamentales : « l'autorisation » et la « reconnaissance ». En effet, il semble que l'enfant d'immigrés ne soit pas « autorisé » par ses parents à apprendre, à s'adapter, à être un membre à part entière de la société d'accueil. Cette autorisation est d'autant plus difficile à accorder qu'elle s'articule avec le « mythe du retour », qui relie tout sujet immigré à sa famille, à sa langue, à son pays d'origine. La donner serait une transgression de ce mythe, qui exposerait la famille à l'éclatement, à la rupture avec le groupe d'origine. Apprendre c'est se séparer, s'intégrer c'est abandonner. D'où toutes ces défenses qui véhiculent quelque part l'interdiction implicite d'apprendre. C'est parce que cette autorisation n'est pas clairement énoncée que l'ambiguïté plane à ce sujet, que le cadre familial offre peu de place à l'école en son sein.

Il y a une non reconnaissance effective de l'enfant en tant qu'élève à la maison. A ce niveau réside un point fort du paradoxe entre le désir de s'en sortir et le désir de rester soi-même et de rester ensemble.

Mais la question de l'autorisation et de la reconnaissance n'est pas uniquement l'apanage du cadre familial. L'école y participe avec une part non négligeable. En effet, l'enseignant est un enfant de sa culture, soumis à toutes les pressions internes et externes des représentations collectives, y compris celles relatives à la différence. Le refuge derrière une sorte de culture-écran, de différence intraitable de l'enfant d'immigrés, révèle les difficultés qu'il y a à travailler avec la différence pour les enseignants. L'enfant d'immigrés ne peut faire l'effort d'apprendre que si les structures du pays d'accueil lui accordent une place, que si l'imaginaire des adultes l'autorise à apprendre et le reconnaît dans cet apprentissage. A défaut d'être reconnu bon ou meilleur en matière scolaire, il finit par figurer en tête de liste de ceux qui échouent. Une forme de reconnaissance et une figure d'identification qui n'a rien de structurant. Une constatation qui incite à la prudence en matière de prévention psychopathologique, car des difficultés passagères peuvent devenir durables et imprimer le psychisme de l'enfant. (110, YAHYAOUÏ A.)

c/ Une tentative d'explication : le semi-linguisme des enfants d'immigrés

Si, chez l'enfant d'immigrés, le déterminisme de l'échec scolaire apparaît indiscutablement comme plurifactoriel, il s'avère que la problématique de la langue doit être prise en compte, notamment dans un système scolaire où la maîtrise du français constitue la condition sine qua none de la réussite. Il persiste pourtant dans l'éducation nationale un courant d'opinion selon lequel il n'existerait pas de problème linguistique chez les enfants d'immigrés. Cette idée se fonde sur la théorie dite du « bain de langue », qui est la base des programmes éducatifs « d'immersion » (programmes dans lesquels la langue de l'enseignement n'est pas la langue maternelle de l'enfant), et selon laquelle immerger tôt l'enfant d'immigrés dans un environnement où la pratique de sa langue seconde est exclusive est le meilleur moyen pour celui-ci de l'acquérir. Ce qui est certainement le cas quant il s'agit de la structure purement formelle du langage, c'est à dire avant tout appréhendé par sa morphologie, ses aspects grammaticaux, syntaxiques

et phonologiques, qui sont effectivement formalisables. Mais cette perspective pose problème dans la mesure où elle exclut le locuteur et le récepteur comme sujets parlant et/ou entendant. Nous sommes parlés par la langue au moins autant que nous la parlons. Parce que nous sommes à la fois le sujet et l'objet de notre propre discours, nulle approche globale n'est possible qui mettrait entre parenthèses le sujet parlant comme porteur d'une histoire et d'une culture singulière. (78, MOHAMMED A.)

LEVI-STRAUSS C. souligne les relations structurales entre langue et culture, qu'il envisage sous trois aspects : le langage comme partie de la culture, le langage comme produit de la culture, et le langage comme condition de la culture.

Il apparaît difficile de réduire le langage à sa forme en ignorant son contenu, celui-ci n'étant pas formalisable dans la mesure où le « dit » se double toujours d'un « non-dit ». En effet tout discours véhicule au moins un double niveau de signification. Une signification « dénomminative », explicite, qui est celle du message patent et qui correspond à la fonction instrumentale de la langue. Et une signification « connotative », latente, qui est celle du méta-message sous-jacent. Et c'est précisément dans cette dimension implicite que la langue reconnaît une fonction affective et/ou culturelle.

Dans cette perspective, la communication suppose non seulement l'utilisation formelle d'un même code, mais aussi qu'il y ait concordance entre message et méta-message d'une part, et qu'émetteur et récepteur utilisent la même grille d'encodage-décodage d'autre part. Ce système symbolique qu'est la culture est transmis d'abord par la relation à la mère, notamment à travers la langue, d'où l'importance de la langue maternelle, médiateur affectif et/ou culturel qui a valeur structurante dans la formation de la personnalité. (68, LEVI-STRAUSS C.)

L'enfant d'immigrés est à la fois porteur d'une langue et d'une culture maternelle, qui sont celles du foyer, et de la langue et de la culture du pays d'accueil, qui sont celles du milieu social, et en particulier de l'école. Or, si on admet qu'il soit possible de faire une distinction entre la langue-instrument et la langue-symbole, on peut concevoir que l'enfant d'immigrés pratique un clivage fonctionnel : la langue seconde, assurant la fonction instrumentale, apparaît comme celle de l'adaptation sociale, tandis que la fonction symbolique demeure attachée à la langue maternelle. S'il s'agit simplement de l'utilisation formelle de ces deux langues, l'enfant d'immigrés est évidemment le plus

souvent bilingue. Mais l'interrelation permanente entre langue et culture amène à distinguer dans une situation de bilinguisme plusieurs cas de figures :

❖ **Le bilinguisme « additif » et/ou « coordonné »**

Soient deux systèmes linguistiques L1, langue maternelle, et L2, langue seconde, renvoyant à deux systèmes culturels C1 et C2. Dans une première éventualité, l'utilisation de L1 comme de L2 ne renvoie qu'à la référence culturelle correspondante, C1 ou C2. Les systèmes symboliques sont alors distincts, sans interférences.

Il s'agit d'un bilinguisme coordonné de type additif, qui est le fait, soit d'enfants ayant eu deux langues maternelles (bilinguisme simultanée), soit d'enfants en situation telle que la langue et la culture seconde n'aient pas remis en cause ni la langue, ni la culture maternelle (bilinguisme consécutif précoce), ce qui se rencontre lorsque ces dernières sont en position dominantes (cas des francophones du Québec par exemple). Dans cette configuration de bilinguisme additif, où les systèmes culturels sont articulés entre eux dans un rapport non conflictuel et non compétitif, le bilinguisme représente un enrichissement : il confère à l'individu la possibilité d'une diversité et d'une richesse d'expression, ainsi que des capacités d'adaptation.

❖ **Le « semi-linguisme »**

Soient L1 et L2, dont l'utilisation renvoie simultanément aux deux références culturelles C1 et C2. Dans ce cas, les interférences entre les systèmes symboliques sont constantes et conflictuelles. Le discours du locuteur est porteur dans le même temps de deux méta-messages hétérogènes sinon discordants. Il s'agit d'un bilinguisme soustractif.

Aucun des deux codes linguistiques n'est vraiment maîtrisé. L'enrichissement du bilinguisme additif devient appauvrissement. Le concept de semi-linguisme renvoie à l'existence d'un rapport de domination entre langue et/ou culture, ce qui est un fait sociologique autant qu'un fait psychique, dans la mesure où il est assimilé par l'individu en tant que constitutif de son identité. Les travaux de l'école psycho-sociologique finlandaise, représentée par TOUKOMAA P., semblent confirmer cette hypothèse. Cet auteur a étudié les causes de l'échec scolaire des enfants d'immigrés finlandais en Suède. Il en tire ces conclusions :

- l'échec scolaire des enfants finlandais en Suède est lié à leur maîtrise insuffisante du suédois.
- la maîtrise insuffisante du suédois, langue dans laquelle ces enfants sont immergés depuis leur naissance, est liée à la maîtrise insuffisante de leur langue maternelle :

l'acquisition de la langue seconde suppose donc la maîtrise préalable de la langue maternelle.

- le problème est donc celui d'une déprivation de la langue (et de la culture) maternelle liée à son exclusion totale de l'appareil pédagogique à un moment du développement de l'enfant où les structures linguistiques et les capacités cognitives ne sont pas encore fixées. (97, TOUKOMAA P.)

Ainsi, la langue maternelle ne peut avoir d'usage instrumental car langue dominée et exclue du milieu social comme de l'appareil éducatif, tandis que la langue seconde ne peut être porteuse du symbolique, quant bien même elle est dominante. Si l'immersion en langue seconde met l'enfant en péril, si les représentations et les significations issues de la culture maternelle de l'enfant sont ignorées voire dévalorisées, il aura des difficultés à prendre la position d'un locuteur en langue seconde. Ce qui peut expliquer le mutisme électif des enfants d'immigrés. L'enfant se structure dans/par/avec sa langue maternelle, support des affects et vecteur des contenus culturels, déterminant les choix objectaux et la mise en place des processus d'identification qui conduisent à la structuration de la personnalité. (110, YAHYAOUÏ A.)

C/ L'adolescence de l'enfant d'immigrés

1/ Spécificités du processus adolescent chez l'enfant d'immigrés

Chez les enfants d'immigrés, le processus adolescent remet en question avec une acuité particulière les images parentales. Notamment à travers les interrogations sur les affects liés à la migration des parents, et les pertes qui y sont associées. Par les modifications qu'elle produit dans les corps, l'adolescence rappelle les fragilités induites par les séparations antérieures, et la disparition des contenants culturels que la migration a imposée. C'est donc à l'adolescence que l'expérience migratoire vécue par les parents, et transmise à l'enfant, réapparaît sous forme d'angoisse et de rupture. Les expériences de non-sens que vivent ces adolescents prennent une valence traumatique quand elles ne s'accompagnent pas d'une remise en histoire. Pour un enfant d'immigrés, le passage de l'enfance à l'adolescence est rendu plus complexe par la non continuité du contenant culturel dont dépendent les liens de filiation et d'affiliation.

Un adolescent négocie son identité entre les polarités du même et de l'autre, il se doit d'identifier les ressemblances et les différences sur lesquelles il pourra se construire en tant qu'individu autonome. Le désengagement opéré par rapport aux parents, et les mouvements de désidéalisations qui en découlent, s'accompagnent d'une remise en cause des valeurs de ceux-ci. Ce faisant, l'adolescent remodèle son « Idéal du moi » et se dote de figures substitutives, qu'il trouve dans la société d'accueil. Dans cette entreprise de redéfinition, le choix du partenaire sexuel est un moment critique, parce que non préparé et non médiatisé par le groupe familial il peut lui-même fonctionner comme un événement traumatique. Car la question des affiliations est nécessairement une question culturelle. Dans les sociétés occidentales, l'alliance est d'abord un choix individuel, tandis que dans les sociétés traditionnelles, le mariage est avant tout un choix familial. Le choix du partenaire implique l'inscription quasi-définitive de l'adolescent dans la société d'accueil et constitue pour cette même raison un moment de grande vulnérabilité pour lui et pour sa famille.

Jusqu'à l'adolescence, un enfant d'immigrés a tendance à fonctionner par clivage, afin de pouvoir relier deux mondes, celui de la famille et celui de la société d'accueil, qu'il vit comme inconciliables. A l'adolescence commence un véritable travail de métissage culturel, qui passe par la reconnaissance et l'intégration des règles propres à chaque

univers culturel et par la création d'un nouveau système métissé. Ces adolescents sont alors soumis à une réalité doublement contraignante : ils leur faut rompre certains liens culturels mais sans ignorer leur appartenance et les liens affectifs profonds qu'elles engagent. Le relais n'est pas simple entre les appuis narcissiques garantis jusque là par la conformité au Surmoi parental, et les nouveaux repères que l'adolescent trouve dans les valeurs de la société d'accueil. Les figures de déplacement et de médiation susceptibles de servir d'appuis de substitution, les possibilités d'identification, ne sont pas toujours utilisables pour l'adolescent de la seconde génération. Le monde français, et plus généralement le monde européen, ne se prête pas volontiers à des identifications qui permettent à ces adolescents des affiliations souples et métissées. Les adolescents issus de l'immigration doivent se construire entre le « je » et le « nous », dans un jeu complexe qui intègre le regard que la société porte sur eux. Les paramètres collectifs, culturels, politiques et sociaux, viennent complexifier les analyses individuelles, et le regard que la société porte sur ces adolescents les façonne, et parfois les emprisonne dans des replis identitaires rigides et appauvrissants. (83, MORO M.R)

2/ La traumatophilie chez les enfants d'immigrés

La clinique nous confronte quotidiennement à ces adolescents enfants d'immigrés qui expriment leur souffrance sous de multiples formes : tentative de suicide, crises d'angoisses, bouffées délirantes, mais aussi passages à l'acte délictueux. GUILLAUMIN J. a mis en évidence ce besoin de traumatisme qu'il identifie chez les adolescents, et à travers lequel il perçoit « des effets de choc ou de violence spontanément utilisés à des fins personnalisante par l'appareil psychique ». Ce besoin de traumatisme existe de façon aigue chez les adolescents issus de l'immigration. Il s'intègre à la psychopathologie de l'exil, un traumatisme vécu par les parents et porté par les enfants. Le besoin de traumatisme est donc une donnée complexe qui prend place dans les conséquences de la logique migratoire des parents. L'enfant d'immigrés se structure sur le clivage et sur une logique traumatique, ce qui a pour conséquence une tentative de répéter les traumatismes sous toutes leurs formes. La rencontre avec le monde extérieur se fait de manière traumatique et violente. (57, GUILLAUMIN J.)

DEVEREUX G. a souligné la fonction de résorption du traumatisme assurée par les « défenses culturelles ». Selon lui, le stress est traumatisant seulement si il est atypique, ou bien si il est typique mais exceptionnellement intense ou prématuré. Un stress est dit atypique si la culture ne dispose d'aucune défense préétablie susceptible d'en atténuer le choc. Dans le cas où le stress est typique mais prématuré, il est traumatisant parce qu'il atteint un individu qui n'a pas encore accès aux défenses culturelles appropriées. C'est pourquoi, chaque culture a à sa disposition des rituels, ou des équivalents de rituels, qui marquent le passage de l'enfance à l'âge adulte. (40, DEVEREUX G.)

A l'opposé de l'initiation, qui a disparu de nos sociétés modernes, se trouve la construction d'un être en situation de métissage. Du fait de la migration et de l'inversion des générations qui en découlent, l'adolescent devient le parent de ses propres parents, ce qui est générateur d'angoisse et d'incertitude. C'est pourquoi l'adolescence est un moment critique pour l'enfant d'immigrés, comme pour tout enfant qui ne peut occuper une place bien définie dans sa propre filiation. A la recherche d'identité qui caractérise tout processus adolescent, s'ajoute dans ce cas les questions inhérentes à la situation migratoire. Par la marque traumatique qu'elle induit, cette situation accroît la dialectique entre les besoins du « moi » et le besoin de lien aux autres, entre filiation et affiliation. (84, MORO M.R)

3/ Une problématique identitaire : « galère » et « microsociétés de survie »

Un certain nombre d'études portant sur les enfants d'immigrés en France partent du principe que la migration représenterait un processus de «modernisation», où les parents seraient les tenants de la tradition, tandis que les enfants seraient tiraillés entre cette tradition et la modernité du pays d'accueil. L'identité ethnique des adolescents issus de la 2^{ème} génération est généralement conçue en terme bipolaire, la double appartenance étant souvent perçue comme une source de problèmes pour les individus concernés.

Selon BARBARA A., ces adolescents traverse une triple crise identitaire : crise de l'adolescence, crise familiale (des conflits intergénérationnels) et crise vis à vis de la société. Pour ces adolescents, il s'agit essentiellement d'une problématique identificatoire, compliquée d'une question narcissique, qui parasitent l'accès à l'ordre du père et perturbent l'intégration du principe de réalité. Ces jeunes reprochent à leurs parents d'être analphabètes et humiliés par le pays d'accueil. Ils développent à cet égard des attitudes perverses de récupération, voire de manipulation, de la loi, ainsi qu'une revendication de réparation, voire de vengeance, par rapport aux préjudices subis par leurs parents. Ils s'insurgent contre le père et contre tout ce qu'il peut représenter, et cherchent dans le mode de vie proposé par le pays d'accueil des réponses à leurs attentes, même si celles-ci sont souvent calquées et artificielles. C'est pourquoi ces jeunes sont animés de projets distincts, de références idéologiques et religieuses qui entrent souvent en discordance avec celles de leurs parents. Leurs modèles d'existence respectifs sont le plus souvent conflictuels. Pour ces jeunes, la quête identitaire se traduit par la difficulté à franchir l'étape de l'adolescence. (12, BARBARA A.)

Pour CAMILLERI C. et VINSONNEAU G., la construction identitaire des adolescents issus de l'immigration est plus difficile à négocier, étant donné la façon dont ils intériorisent des codes culturels parfois antagonistes.

Selon ces auteurs, les modèles liés aux théories de l'identité se montrent plus pertinents que ceux qui se réfèrent aux théories de l'assimilation pour analyser la situation de la seconde génération. Les théories de l'identité postulent que l'individu, en tant qu'être social, ne peut construire son identité sans tenir compte de l'univers social et culturel

qui l'entoure. L'identité n'est pourtant pas un simple produit de la culture. Il y a de la part de l'individu une recherche active de ce qu'il juge cohérent et significatif pour lui dans son quotidien, en même temps que recherche de reconnaissance de la part des différents groupes auxquels il appartient. En ce sens, la culture est appréhendée comme une ressource symbolique fondamentale. Lieu de signification élaborées et partagées par des groupes d'individus portés par des projets communs, elle offre à la personne la possibilité d'adhérer à ces groupes et de partager leurs valeurs en les faisant siennes. Ce sont ces appartenances multiples qui confèrent à l'individu une identité propre.

En retour, la culture fournit à l'individu un ensemble de codes et de règles auxquels il doit se conformer afin de recevoir la reconnaissance du groupe. La culture contribue au développement ontogénétique de l'identité ethnique par l'appréhension progressive de soi et des autres, par l'élaboration de stratégies et de solutions face aux conflits d'identité, ce qui aboutit finalement au changement d'identité culturelle chez l'adolescent de la seconde génération qui revendiquent alors une identité adaptée à l'environnement dans lequel il vit. (27, CAMILLERI C. et VINSONNEAU G.)

Une des manifestations de ces difficultés est illustrée par ce que DUBET appelle la « galère ». Au terme de ses investigations auprès de jeunes de banlieue, il définit cette expérience comme s'articulant autour de trois axes : la désorganisation, l'exclusion et la rage. La désorganisation, c'est la dégradation de l'environnement et les rapports quotidiens empreints d'hostilité. L'exclusion, c'est l'omniprésence d'une certaine forme de dénuement et un sentiment d'indignité sociale. Quant à la « rage », c'est la violence qui explose périodiquement sans jamais se fixer de véritable but et qui engendre le nihilisme. La « galère » débute à ce moment précis où ces adolescents quittent l'école, sans autres perspectives que l'errance et l'ennui. C'est une situation où dominent l'indétermination, la fragilité des réseaux, et l'instabilité. Les adolescents qui la vivent ne sont nul part. Il n'y a plus de crise d'adolescence, elle est permanente. Les défis et la mise en danger deviennent les seules alternatives pour retrouver la sensation d'exister. (41, DUBET F.)

Parallèlement, émergent au tournant des années 1980, ce que LORCERIE F. nomme des « microsociétés de survie ». Avant cette époque existaient déjà des « bandes » de jeunes dans les quartiers populaires, à la fois vecteur d'initiation, d'appartenance et de confrontation à la transgression de la Loi. Mais à l'entrée dans l'âge adulte la plupart des jeunes quittaient le groupe pour fonder leur propre famille et pour travailler. Ce n'était pas encore le lieu d'exclusion et de repli que c'est devenu par la suite. Plusieurs facteurs ont contribué à cette métamorphose : la fin du plein emploi et l'impossibilité d'exercer un rôle social, l'arrivée massive de la drogue dans les quartiers, le développement d'une appartenance à une condition spécifique, celle de « jeunes de cité », en contre-dépendance de l'appartenance à la société. Ces adolescents confrontés à l'exclusion sociale n'ont pas pu faire l'épreuve du « moratoire psychosocial » décrit par Erickson. Ils n'ont pas pu vivre le processus d'individualisation qui leur permettrait de se reconnaître comme sujet social. Cette situation les a conduit à s'inscrire dans des modes de vie caractérisés à la fois par leur caractère chronique, et par la prévalence de l'immédiateté. Ils se constituent alors en microsociétés de repli, contre-dépendantes des valeurs de la société, et tentent ainsi de mettre à distance les images négatives produites par leur échec. Aujourd'hui, les adolescents qui ont grandi dans des familles incluses dans ces microsociétés de survie, sont conduit à se situer face à trois espace-temps qui ont des valeurs, des codes et des règles de vie différents : au sein de la famille, dans le quartier, et dans les institutions, notamment à l'école. Face à cette situation, de nombreux adolescents ont des attitudes adaptatives, et offrent l'image attendue par leur interlocuteur afin d'obtenir les bénéfices escomptés. Ce qui a des conséquences importantes sur la construction de leur identité, et sur la capacité qu'ils ont à s'inscrire dans un rapport d'individuation et d'accès à l'autonomie. Ils sont ainsi maintenus dans un rapport de dépendance par rapport aux adultes et aux représentants des institutions. (72, LORCERIE F.)

DEUXIEME PARTIE : DE LA NATURE DU TROUBLE BORDERLINE

I/ Une pathologie aux contours incertains

A/ Le diagnostic de trouble borderline en question

1/ Les critères diagnostiques selon le DSM-5

La personnalité borderline est définie par le DSM-5 comme un mode général d'instabilité des relations interpersonnelles, de l'image de soi et des affects avec une impulsivité marquée, qui apparaît au début de l'âge adulte et est présent dans des contextes divers, comme en témoignent au moins cinq des manifestations suivantes :

- 1- efforts effrénés pour éviter les abandons réels ou imaginés (NB : ne pas inclure les comportements suicidaires ou les automutilations énumérés dans le critère 5).
- 2- Mode de relations interpersonnelles instables et intenses caractérisées par l'alternance entre des positions extrêmes d'idéalisation excessive et de dévalorisation.
- 3- Perturbation de l'identité : instabilité marquée et persistante de l'image ou de la notion de soi.
- 4- Impulsivité dans au moins deux domaines potentiellement dommageables pour le sujet (per ex : dépenses, sexualité, toxicomanie, conduite automobile dangereuse, crise de boulimie). (NB : ne pas inclure les comportements suicidaires ou les automutilations énumérés dans le critère 5).
- 5- Répétition de comportements, de gestes ou de menaces suicidaires ou d'automutilations.
- 6- Instabilité affective due à une réactivité marquée de l'humeur (par ex : dysphorie épisodique intense, irritabilité ou anxiété durant habituellement quelques heures et rarement plus de quelques jours).
- 7- Sentiment chronique de vide.
- 8- Colères intenses et inappropriées ou difficultés à contrôler sa colère (par ex : fréquentes manifestations de mauvaise humeur, colère constante ou bagarres répétées).
- 9- Survenue transitoire dans des situations de stress d'une idéation persécutoire ou de symptômes dissociatifs sévères.

Nous pouvons discuter ces critères diagnostiques :

- **critère n°1** : la peur de l'abandon est liée aux troubles de l'identité. Le sens de l'identité étant pauvre chez les patients borderline, ils s'identifient totalement aux autres, jusqu'à fusionner avec eux. Quand la relation s'achève, ce n'est pas comme si une partie d'eux-mêmes s'en allait, c'est leur identité toute entière qui disparaît. Ainsi, à la rupture impulsive succède immédiatement un sentiment extrême de regret puis des tentatives désespérées pour obtenir le retour de la personne. Une situation éprouvante pour le patient et ses proches. Le défi de la thérapie est de faire émerger et de faire découvrir à ces patients leur identité propre.

- **critère n°2** : Le processus d'idéalisation et de dévalorisation des autres et le fait de catégoriser les gens de cette façon dichotomique, entre « bons » et « mauvais », empêchent le sujet borderline de s'installer dans une relation affective stable. Cette façon de considérer les choses résulte de l'impossibilité du sujet borderline d'avoir accès à l'ambivalence, et de réaliser la synthèse intégrative d'un objet total, à la fois bon et mauvais objet. Un état de fait qui peut être le résultat de la combinaison d'une prédisposition biologique, des expériences traumatisantes de l'enfance et de l'invalidation permanente des parents.

- **critères n°3** : Le sujet borderline ne sait pas qui il est. Comme un adolescent, il est en recherche d'une identité, une situation qui se prolonge indéfiniment dans le cas du sujet borderline. Tandis que l'adolescent, après avoir essayé des modes d'être différents, s'établit dans une identité stable et distincte à l'âge adulte. Le sujet borderline est ainsi susceptible de faire face à des retournements brutaux et dramatiques de l'image de soi, avec des bouleversements des objectifs, des valeurs et des désirs professionnels. Les idées, les projets concernant la carrière, l'identité sexuelle, les fréquentations peuvent changer soudainement. Les sujets borderlines peuvent parfois avoir le sentiment de ne pas exister du tout, le plus souvent lorsqu'il ressent l'absence d'une relation significative, de soutien et de support.

- **critère n°4** : Les sujets borderlines vivent sous le joug de leurs émotions, elles dirigent leurs pensées, leurs décisions, leurs comportements. L'impulsivité, qui se manifeste dans

le domaine de la sexualité, des troubles du comportement alimentaire, résulte d'une tentative de soulager le poids de leurs sentiments douloureux. Le sentiment de vide joue également un rôle important dans l'impulsivité. Il semble exister un substrat neurobiologique à cette dimension, puisque plusieurs auteurs ont pu mettre en évidence les rapports qu'entretiennent le trouble borderline et le TDAH, caractérisé par une impulsivité généralisée. Ainsi, plusieurs études cliniques et neurocognitives ont contribué à intégrer l'impulsivité et la dysrégulation des comportements et des affects dans un modèle psychopathologique plus général centré sur un déficit des systèmes de contrôle inhibiteurs régulés par les réseaux exécutifs. (51, GORENSTEIN E.E)

- **critère n°5** : Les comportements suicidaires ou parasuicidaires sont souvent précipités par des menaces de séparation ou le rejet. Ils sont souvent à l'origine d'une demande de soins. Ils peuvent également survenir pendant des expériences de dissociation. Dans de nombreux cas, les automutilations sont un moyen pour le sujet borderline d'évacuer une tension interne inélabourée, de se procurer le sentiment d'exister et de sentir quelque chose face au vide ressenti, ou encore d'expié le sentiment d'être mauvais. Les automutilations sont considérées par de nombreux auteurs comme pathognomoniques du trouble borderline. Ces comportements sont évidemment en rapport avec l'impulsivité qui caractérise le sujet borderline.

- **critère n°6** : la réactivité marquée de l'humeur et l'instabilité affective peuvent refléter la sensibilité extrême de l'individu borderline aux facteurs de stress interpersonnels. Certains auteurs font l'hypothèse que cette labilité thymique témoigne du fait que le trouble borderline appartient au spectre des troubles bipolaires. La fréquence des antécédents familiaux de troubles bipolaires chez les borderline, la fréquence des épisodes dépressifs majeurs ou encore la bonne réponse clinique aux traitements thymorégulateurs viennent renforcer cette hypothèse selon laquelle le trouble borderline ne serait qu'une forme atténuée de trouble bipolaire. (3, AKISKAL H.S)

- **critère n°7** : Les sujets borderlines sont souvent troublés par un sentiment chronique de vide, ils s'ennuient facilement et recherchent en permanence une occupation. Ce sentiment de vide peut être comparé à une anesthésie des sens. Afin d'y échapper, le

sujet borderline a donc recours à des comportement suicidaires ou parasuicidaires, des comportements à risque, qui lui procurent le sentiment d'exister.

- **critère n°8** : Les accès de colère du sujet borderline sont souvent provoqués par l'impression que son partenaire, ou la personne qui s'occupe de lui, le néglige, ne donne pas assez, n'est pas assez attentionnée ou risque de le quitter. Cette colère, intense et inappropriée, est difficilement canalisable par le sujet borderline, et elle est souvent suivie par un sentiment de honte et de culpabilité, qui contribuent à l'impression qu'à l'individu d'être mauvais.

- **critère n°9** : Pendant les périodes de stress extrême ou suite à un abandon réel ou imaginé, le sujet borderline peut faire l'expérience de symptômes psychotiques transitoires, tel que des idéation persécutoires ou des symptômes dissociatifs. La dissociation, définie comme une rupture de l'unité psychique, peut se manifester par un sentiment de déréalisation ou de dépersonnalisation, une perte de la notion du temps ou de l'espace. Ces manifestations sont le plus souvent transitoires et ne durent que quelques minutes à quelques heures. (77, MERHAN F.)

2/ Les limites de la nosographie selon le DSM-5

L'approche des classifications internationales en général, et du DSM-5 en particulier, est une approche catégorielle et limite la décision clinique à une alternative qualitative : un sujet est ou n'est pas borderline. Une approche qui est conforme à l'objectif de ces classifications, qui visent à être un outil permettant l'échange et la communication entre professionnels, une aide au diagnostic et à la démarche thérapeutique. Ainsi, le DSM a le mérite de circonscrire le diagnostic du trouble borderline, une catégorie nosographique dont le champ a pu être démesurément large. Pourtant, cette approche, en particulier dans le cas du trouble borderline, comporte plusieurs inconvénients.

D'abord, il existe une grande hétérogénéité des critères proposés pour établir le diagnostic de trouble borderline. Ainsi, on dénombre 125 combinaisons possibles de remplir cinq critères sur les neuf proposés et aboutir au diagnostic de trouble borderline. Les profils des sujets ainsi retenus comme borderline peuvent être alors très différents.

D'autre part, l'approche catégorielle suppose la nécessaire fixation d'un seuil qui permette de définir l'absence ou la présence d'un critère, de même que le seuil de cinq critères sur les neuf a été défini pour établir le diagnostic. Différentes études ont mis en évidence l'absence de signification clinique réelle du seuil retenu.

L'approche catégorielle selon le DSM-5 pose aussi problème, particulièrement dans le cas du trouble borderline, étant donné les multiples comorbidités de celui-ci et sa superposition fréquente à d'autres troubles de la personnalité, à des addictions, ou à des troubles de l'humeur. Ainsi, le trouble borderline est celui pour lequel il existe le plus de troubles comorbides appartenant anciennement à l'axe I du DSM IV : troubles de l'humeur de type bipolaire et épisode dépressif majeur, syndrome de stress post-traumatique, abus de substance, trouble du comportement alimentaire. Les critères diagnostiques de ces troubles et ceux du trouble borderline peuvent se chevaucher, ce qui peut conduire à une certaine confusion. Il en est de même en ce qui concerne la comorbidité du trouble borderline avec les autres troubles de la personnalité, notamment les troubles de la personnalité antisociale, évitante, histrionique, narcissique et schizotypique. Là encore, l'approche catégorielle aboutit à l'accumulation et la confusion des diagnostics.

Ainsi, tout porte à croire qu'une approche dimensionnelle, qu'il a été un temps envisagé d'inclure dans la version 5 du DSM, serait plus adaptée à la définition du trouble borderline. A la différence du système catégorielle, l'approche dimensionnelle envisage les troubles comme un continuum entre le normal et le pathologique. Il est alors question de définir le type et le nombre de dimensions qui paraissent les plus adéquats pour circonscrire le champ de la pathologie borderline. Le groupe de travail du DSM-5 avait ainsi retenu 6 dimensions pour décrire la personnalité, dont 4 permettaient de caractériser la personnalité borderline : l'émotion négative, l'antagonisme, la déshinhibition et la schizotypie. Ce choix n'a finalement pas été fait et la définition du trouble borderline selon le DSM-5 est la même que celle qu'en faisait le DSM-IV. (52, GORZEGNO C.)

B/ Les différentes conceptualisations de la nature du trouble borderline

1/ Une « structure » limite

KERNBERG O. est un des grands théoriciens de la pathologie limite. Il se base sur une analyse descriptive pour identifier les troubles borderline, qu'il envisage comme une « forme relativement stable et plutôt spécifique de structure pathologique du Moi ». Une description qui repose sur 4 éléments : les manifestations non spécifiques de la labilité du Moi, le niveau des processus de pensée, les opérations défensives spécifiques et l'état des relations d'objet internalisées. Pour cet auteur, le petit enfant doit faire face à une double tâche au cours de son évolution : distinguer le Soi et le non-Soi, et surmonter le conflit d'ambivalence, c'est à dire intégrer l'identité du bon et du mauvais objet.

La première tâche sera accomplie grâce au processus de maturation. Si au départ, objet interne et objet externe ne peuvent être perçus comme tels, les capacités sensorielles se développent progressivement et permettent à l'enfant de reconnaître l'origine des divers stimuli. Le bébé met ainsi en place une image de soi avec ses limites et une image des objets qui l'environnent. Cet investissement de soi réclame un « environnement suffisamment bon », où le bébé est investi en permanence par sa mère. Cette cohérence de soi, qui va de pair avec la cohérence de l'objet, constitue l'aboutissement de la première étape du processus de séparation-individuation, dont l'échec signe l'entrée dans la psychose.

La seconde tâche caractérise l'accession à une relation entre un Soi total et un objet total, c'est à dire une relation où tant le Soi que l'objet peut être à la fois bon et mauvais. Selon Kernberg, c'est cette seconde étape dans le processus de séparation-individuation qui serait défaillante chez le sujet limite. La liaison entre le bon et le mauvais objet/soi ne peut se produire à cause de l'intensité excessive de la charge agressive portée par les mauvaises parties du Soi ou de l'objet. Cette agressivité excessive serait selon lui, soit d'origine constitutionnelle, soit secondaire à des expériences de frustration trop importantes. Contre la menace de voir ces mauvaises parties contaminer et détruire la bonne image du Soi ou de l'objet, le petit enfant maintient activement la séparation.

Ce mécanisme de défense qui est le clivage constituera par la suite un mécanisme central du fonctionnement du sujet limite. Kernberg fait de ce maintien pathologique du clivage l'origine des troubles du sujet limite. D'abord, le sujet ne peut élaborer un « concept de

soi » unifié, ce qui peut aboutir à l'état d'identité diffuse décrit par Erickson. Ensuite, le clivage va empêcher la constitution d'un Surmoi mature, en maintenant séparés un Surmoi archaïque sadique et un idéal du Moi grandiose. Enfin, le maintien pathologique du clivage empêchera l'établissement de relations d'objet équilibrées et stables. (62, KERNBERG O.)

2/ un « aménagement » limite

Pour BERGERET J., l'état limite serait à comprendre non pas comme une structure, mais comme une a-structuration, un « aménagement défensif » aux limites de la névrose et de la psychose, destiné à lutter contre une dépression structurale. L'auteur en fait une pathologie contemporaine en ce qu'elle procède de 3 facteurs de risques essentiels particulièrement développés et encouragés par le contexte socio-culturel de l'époque moderne : les difficultés identificatoires secondaires, la pauvreté de l'élaboration imaginaire et les carences de régulation des pulsions. L'originalité de la conception de Bergeret est de donner un modèle étiopathogénique de l'état limite à partir de la notion de traumatisme. Selon lui, le patient état limite a subi un premier traumatisme psychique désorganisateur précoce, correspondant à un « émoi pulsionnel intense » survenant sur un état du Moi encore trop immature pour qu'il puisse être intégré. Ce qui aurait pour conséquence d'empêcher l'évolution libidinal du sujet, qui ne pourra ainsi pas aborder le conflit oedipien. Il entre dans une pseudo-latence précoce, où la triade narcissique vient remplacer la triangulation oedipienne. Cette pseudo-latence constitue un aménagement défensif fragile caractérisé par une relation d'objet anaclitique et le clivage du Moi. Le sujet inscrit dans ce que Bergeret appelle le « tronc commun aménagé » peut déboucher sur différentes évolutions. Si intervient un second traumatisme désorganisateur dit tardif, ou une série de microtraumatismes répétés, l'aménagement précaire cède et le sujet s'engage alors dans la voie névrotique (si le Surmoi est suffisamment solide), la voie psychotique ou la voie psychosomatique (s'il existe une pauvreté des représentations mentales). Mais ce tronc commun aménagé peut aussi demeurer compensé et évoluer vers 2 types d'aménagements plus stables : l'aménagement caractériel et l'aménagement pervers. (18, BERGERET J.)

3/ un « fonctionnement » limite

CANCRINI L. fait l'hypothèse que les schémas comportementaux et les problèmes relationnels restent dans la mémoire du sujet, et que chacun peut y revenir à tout moments et en toutes circonstances. Il ne s'agit alors plus de distinguer les personnes selon les typologies « névrotique », « psychotique » ou « borderline », mais en fonction du seuil d'activation, pour chacune d'elle, des schémas comportementaux qui s'y rapportent. Ainsi, un trouble de la personnalité borderline est envisagé comme la facilité toute particulière avec laquelle une personne régresse à des niveaux de fonctionnement borderline. (31, CANCRINI L.)

Cancrini s'appuie sur les travaux BENJAMIN S.L, dont l'objectif est de vérifier s'il existe une cohérence de type clinique entre les symptômes propres aux différents troubles de la personnalité et l'histoire des relations interpersonnelles. Pour cet auteur, les relations interpersonnelles vécues pendant l'enfance, et particulièrement durant la crise de rapprochement décrite par Mahler, marquent durablement le développement de la personnalité. Durant cette phase, qui fait partie du développement normal, l'enfant est partagé et indécis entre sa tendance à explorer le monde et sa tendance à contrôler la présence de sa mère. Il expérimente l'angoisse d'abandon. Le sujet borderline est ainsi un enfant qui a vécu dans un environnement familial dominé par le désordre et l'instabilité du comportement des adultes. Parmi les expériences vécues, avec des nuances et des tonalités différentes, l'abandon traumatique d'un enfant plein de peur et de colère, dans des situations où les règles de la famille supposaient aussi que l'enfant ne devait pas « trahir » sa famille : s'il voulait trouver sa place dans le monde, il manquait au principe de loyauté solidaire à une famille qui a besoin de lui.

Selon Benjamin, les troubles de la personnalité narcissique, antisocial, histrionique ou dépendant sont aussi caractérisés, comme le borderline, par l'angoisse d'abandon et la tentative de garder ou de restaurer une relation avec l'objet d'attachement, ce qui correspond à l'expérience typique de la crise de rapprochement. Ce qui les différencie, ce sont les schémas de défense mis en place pour lutter contre cette angoisse, qui résultent de contextes interpersonnels différents. D'autre part, Benjamin considère les vécus et les comportements typiques de la personnalité borderline, comme des comportements susceptibles d'être réactivés chez les personnes qui présentent ces autres troubles de la personnalité, au moment où leur propre schéma de défense est désactivé. En effet, la

personne qui présente un trouble borderline expérimente l'angoisse de la perte d'objet de manière directe, tandis que les schémas de défense de type histrionique, antisocial, narcissique ou dépendant protègent les sujets qui présentent ces troubles de cette expérience.

L'hypothèse qui est ainsi proposée est celle d'une hiérarchie des comportements qui se manifestent à l'intérieur d'un « océan borderline ». Soit un ensemble de troubles de la personnalité susceptibles d'une régression du fonctionnement mental à un niveau borderline et qui se rapprochent plus ou moins de l'expérience vécue pour la première fois par l'enfant durant la crise de rapprochement. (16, BENJAMIN S.L)

C/ Les limites du concept de trouble borderline à l'adolescence

A l'adolescence, l'être humain vit une transition entre une structure relationnelle très synchrone de l'environnement (particulièrement de l'environnement familial), et un état caractérisé par une diachronie relationnelle marquant l'individualisation du self adulte. L'adéquation au monde extérieur devient soudain extrêmement compliqué. Les techniques adaptatives de l'enfance perdent de leur efficacité, et le nouvel aménagement réalisé par l'adolescent ne peut-être qu'un aménagement possédant des caractéristiques semblables à celles des états limites. D'autre part, les troubles de l'image de soi de l'adolescent peuvent s'apparenter au phénomène de diffusion de l'identité, là aussi considéré comme propres aux états-limites. On le constate donc, la pertinence du diagnostic d'état limite à l'adolescence est sujette à caution. D'abord, parce que cette période est transitoire par essence et que poser le diagnostic d'un trouble de la personnalité à l'adolescence, quel qu'il soit, est une perspective rejetée par la plupart des auteurs. Ensuite, parce que le trouble borderline, spécifiquement, entretient des rapports étroits d'homologie avec la période adolescente.

L'hypothèse de AMARAL DIAS C.A est que les caractères propres aux états limites à l'adolescence se présentent, d'une part comme une radicalisation des qualités et des aménagements limites du processus adolescent normal, et d'autre part comme une incapacité d'organiser sur un mode positif les processus de séparation-individuation, c'est à dire le vécu de « dépression normale » propre à la période adolescente.

Selon cet auteur, les états limites à l'adolescence se caractérisent par un grave trouble des processus de séparation-individuation. C'est en ce sens que l'étude de la famille de l'adolescent borderline prend toute son importance, puisqu'un milieu « suffisamment bon » à l'adolescence représente sûrement une analogie avec la première phase du processus de séparation-individuation, au cours de la première année de vie. Si dans les familles des adolescents borderline la relation à la mère est troublée de façon évidente, cela peut s'expliquer par la virtuelle absence du père, ce qui paraît être d'une relative constance selon plusieurs auteurs. La présence d'un père « suffisamment bon » à l'adolescence, par son attitude empathique, permettrait à l'adolescent de mieux supporter la reviviscence de la rivalité oedipienne. Il s'agit selon l'auteur, d'une vraie « préoccupation paternelle primaire », essentielle à la création d'un Surmoi bien intégré,

nécessaire pour que les sentiments de sécurité (control de soi et individuation) puissent exister hors du milieu familial.

D'autre part, les états limites à l'adolescence se caractériseraient selon l'auteur, par une incapacité d'élaboration de la dépression, ce dont témoigne la présence fréquente d'un sentiment de désespoir existentiel chez ces adolescents. Les perturbations du moratoire psycho-social, au sein de leur environnement familial, rendent impossible le travail de deuil résultant de la perte des objets infantiles, qui correspond aux capacités de séparation et d'individuation. Cette incapacité d'élaborer une authentique position dépressive, qui est le propre du processus adolescent normal, résulte de l'inconstance et de l'inconsistance des représentations parentales, et notamment de l'absence d'empathie paternelle. (4, AMARAL DIAS C.A)

II/ Une pathologie contemporaine

La post-modernité correspond à un moment historique au cours duquel les structures institutionnelles d'encadrement social et spirituel de l'individu s'effritent, voire disparaissent. On assiste ainsi à l'abandon des « grands récits », c'est à dire des idéologies comportant une dimension explicative du monde, à l'affaiblissement des repères et des structures d'encadrement et de sociabilité traditionnelles, comme la famille, et à l'émergence d'un individu libéré de toute entrave et soucieux avant tout de sa jouissance et de son épanouissement personnel. L'individu post-moderne évolue dans une société de la satisfaction immédiate et de l' « éclatement des limites ».

Il s'agit alors d'étudier les correspondances entre les transformations socio-culturelles et les changements qu'elles induisent dans la psychologie inconsciente collective. Où il semble que l'on assiste à une recomposition de l'identité personnelle, au renouvellement des profils psychologiques et à l'émergence de nouveaux types de pathologies, dont font partie les états limites. (10, AUBERT N.)

A/ Une société du malaise

1/ De l'hétéronomie à l'autonomie

Selon ERHENBERG A., les pathologies narcissiques et les états limites sont à l'époque moderne ce que l'hystérie était à l'époque freudienne. Ces pathologies composent la grande névrose contemporaine et sont le résultat d'un changement social : il ne s'agit aujourd'hui plus de « libérer l'individu des contraintes qui l'empêchent de devenir lui-même, mais de le soustraire aux séductions morbides des idéaux qui le contraignent à devenir lui-même ». De l'empêchement à devenir soi, on est passé à l'obligation de le devenir. La subjectivité réprimée souffrait des névroses de transfert, la subjectivité libérée souffrirait des pathologies de l'idéal. L'idéal du Moi aurait ainsi pris l'ascendant sur le Surmoi. A mesure que la société perd de son autorité sur les individus en relâchant les contraintes d'encadrement des comportements qu'ils subissaient traditionnellement, s'accroît la responsabilité individuelle et s'agrègent les tensions soulevées par les valeurs et les normes de l'autonomie. L'individu « hétéronome » était

protégé et encadré par la société, l'individu « autonome » doit entreprendre de devenir lui-même et se trouve ainsi fortement sollicité au niveau narcissique. L'inflation des pathologies narcissiques et des états limites s'impose donc comme la contrepartie de l'essor de la souveraineté individuelle.

Selon Erhenberg, le système de normes définissant le sujet de la première moitié du XXème siècle connaît un premier infléchissement : devenir « semblable à soi-même » singularise l'esprit général de la « nouvelle normalité ». Au niveau pathologique, la clinique se déplace d'un territoire où le conflit et la culpabilité dominant, vers un espace où l'insuffisance et le vide dessinent les traits de l'homme pathologique. Dans la nouvelle psychopathologie, il s'agit moins d'identification que d'identité. Le deuxième vecteur de l'individualité fin de siècle est celui de l'action individuelle. La question de l'identité et celle de l'action se nouent de la manière suivante : versant normatif, l'initiative individuelle s'ajoute à la libération psychique, et versant pathologique, la difficulté à initier l'action s'ajoute à l'insécurité identitaire.

Le recul de la régulation par la discipline conduit à faire de l'agent individuel le responsable de son action. Cette dynamique accroît l'indétermination, accélère la dissolution de la permanence, multiplie l'offre de repères et les brouille simultanément. L'individu est ouvert à l'indéterminé, il se vide progressivement de toute identité imposée d'un dehors qui le structurait. La dépression est la contrepartie inévitable de l'homme qui est son propre souverain. L'individu n'est plus dans l'horizon d'une nature ou d'une loi supérieure, il est tendu vers l'avenir dont il doit affronter l'épreuve, alourdi par cette responsabilité intérieure. Il est moins dans la contrainte du renoncement (permis-défendu) que dans celle de la limite (possible-impossible), dans une société qui s'est émancipée de l'autorité de la tradition. (42, ERHENBERG A.)

2/ L'affaiblissement des appartenances sociales

Selon ELIAS N., l'histoire va dans le sens d'une intégration toujours plus grande de l'humanité. Le processus d'évolution sociale conduit à passer d'unités sociales petites et peu différenciées vers des unités sociales de taille plus importante, plus différenciées et plus complexes. Et lors de chaque passage à un stade d'intégration supérieur, la position des individus par rapport à l'unité sociale qu'ils constituent ensemble, soit le rapport entre individus et société, se modifie tel qu'il conduit à toujours plus d'individualisation. Et par conséquent, c'est la structure de la personnalité et le rapport des individus entre eux qui se modifient également.

Ainsi, selon Elias, l'équilibre entre identité du « nous » et identité du « je » a subi un changement notable depuis le moyen-âge, dans le sens d'un affaiblissement toujours croissant de l'identité du « nous », jusqu'à aujourd'hui où on voit se multiplier les cas d'individus se percevant comme des « je » sans « nous ». Aux stades antérieurs de l'évolution sociale, l'individu était bien plus fortement lié aux groupes au sein desquels il était né, qu'il s'agisse de la famille, du clan ou de la tribu, ne serait-ce que parce qu'ils faisaient fonction de dernier refuge dans les situations de détresse, et constituaient ce que l'auteur appelle une « unité de survie ». Une fonction qui est aujourd'hui prise en charge par l'état, dans nos sociétés modernes et fortement intégrées. Ainsi, la tonalité de l'attachement aux unités d'intégration plus petites s'est modifiée de façon structurelle, tel que le rapport de l'individu à toutes les formes de groupes sociaux s'en trouve bouleversé. Le fait que beaucoup de relations au « nous », qui revêtaient aux stades antérieurs le caractère d'une contrainte extérieure inamovible, aient perdu de leur permanence, fait ressortir le « je » comme seul élément permanent. Aujourd'hui, beaucoup de relations prennent de plus en plus l'aspect de relations délibérément choisies et révocables, ce qui sollicite davantage les capacités de contrôle individuel du comportement et les capacités de contrainte que l'individu doit exercer sur lui-même. La plus grande fréquence des relations non permanentes entre les individus, constitue une des caractéristiques de nos sociétés modernes qui ont joué un rôle dans la poussée d'individualisation associée à leur développement.

Pourtant, si le processus d'évolution sociale conduit irrémédiablement vers des niveaux d'intégration supérieurs, cela ne va pas sans la résistance des individus à la fusion de leur propre unité sociale dans une unité de taille plus importante. Car même si un

groupe abandonne au fil de l'évolution sociale une bonne part de ses fonctions à un niveau d'intégration supérieure, dont sa fonction d'unité de survie, son assimilation implique la rupture de la continuité de l'évolution linguistique, de la transmission des mythes, de l'histoire et de bien d'autres réalités culturelles en même temps que la rupture de la chaîne générationnelle. La mémoire collective qui survit dans l'image du « nous » du groupe perd son sens dès lors que change l'identité du groupe. Et tant que ce sens du « nous » n'est pas associé à l'unité d'intégration supérieure, l'effacement du groupe de rang inférieur apparaît comme une menace de mort. (43, ELIAS N.)

3/ La crise du processus identificatoire

Pour CASTORIADIS C., toute société crée son propre monde en créant précisément les significations qui lui sont spécifiques. Le rôle de ces « significations imaginaires sociales » est triple : elles structurent les représentations du monde en général, elles désignent ce qui est à faire et à ne pas faire, et elles établissent les types d'affects qui lui sont caractéristiques. L'instauration de ces trois dimensions -représentations, finalités, affects- va de pair avec leur concrétisation par toutes sortes d'institutions médiatrices, et par le premier groupe qui entoure l'individu, la famille.

Parmi les significations instituées par chaque société, la plus importante est sans doute celle qui la concerne elle-même. Toutes les sociétés ont une représentation de soi : le peuple élu des américains, les grecs opposés aux barbares, les sujets du roi d'Angleterre...A cette représentation est indissociablement lié un « se vouloir » comme société. Il y a au niveau social, une identification de chaque individu à un « nous », à une collectivité en droit impérissable. Mais la collectivité n'est impérissable que si les significations qu'elle institue sont investies comme impérissables. Selon Castoriadis, la société moderne, c'est à dire la société qui a rompu avec la religion moyennant l'émergence de deux significations centrales qui lui sont antinomiques et radicalement opposées, le projet capitaliste (la « maîtrise rationnelle sur le tout ») et le projet démocratique (l'autonomie individuelle et la liberté), est privée de ce sens vécu comme impérissable. Puisqu'il n'y a plus une autoreprésentation de la société comme foyer de sens et de valeurs, insérée dans une histoire passée et à venir, dotée elle-même de sens par la société qui constamment la revit et la recrée, ce sont les piliers d'une identification ultime à un « nous » fortement investi qui se disloque. La société moderne qui a mis à distance le religieux est en crise non pas pour cette raison, mais parce qu'elle n'est pas capable d'engendrer une autre façon d'être ensemble. L'hypothèse de l'auteur est que, de l'absence d'une totalité de significations imaginaires sociales capables de donner sens à un « nous », résulte une crise des processus identificatoires. L'individu est ainsi incapable de créer un « soi individuel-social » du fait de l'absence d'un étayage du processus identificatoire. Castoriadis en conclut que ce n'est pas l'individualisme qui caractérise l'époque moderne, mais le conformisme généralisé, qui n'est possible qu'à condition qu'il n'y ait pas de noyau d'identité solide, et qui, comme processus social, fait en sorte qu'un tel noyau d'identité ne puisse plus être constitué. (32, CASTORIADIS C.)

B/ Les reconfigurations de la famille

1/ La désinstitutionalisation de la famille

GAUCHET M. est le théoricien de la mutation anthropologique, dont il situe l'origine dans la désinstitutionalisation de la famille et dont il voit les conséquences dans la mutation des personnalités et la modification des troubles mentaux.

Pour Gauchet, désinstitutionalisation de la famille veut dire que celle-ci est devenue une affaire privée. Car elle relève du regroupement volontaire, et par conséquent précaire, d'individus sur des bases et à des fins strictement affectives. La famille cesse ainsi de constituer une collectivité significative du point de l'établissement et de l'entretien du lien social, elle cesse d'être un rouage de l'ordre social.

Le lien social ne va pas de soi, il exige d'être instauré et restauré en permanence par une reconnaissance symbolisée et institutionnalisée. Le lien social est de caractère symbolique. S'allier par mariage, ce n'était pas seulement s'allier à une personne, c'était s'allier à une autre famille, c'était entrer dans un cycle où il vous était marqué que vous aviez à rendre ce qui vous avez été donné. Le lien continuait de précéder les éléments liés, le groupe de dicter sa loi à ses membres, et les rôles de dominer les personnes, avec ce que cela voulait dire d'inégalité et de dépendance. La désinstitutionalisation de la famille signale le passage à un autre mode de constitution du lien social que symbolique. Ce lien peut être institué d'une autre manière, purement personnelle, psychologique et privée. Tel qu'il apparaît aux individus ainsi délivrés de sa charge, le lien social est une résultante, il n'est plus une responsabilité. Au contraire, dans une culture de la tradition telle que nous la connaissons, le lien social n'est pas posé comme ce qui découle de l'action des individus mais comme un modèle qui les précède radicalement.

Gauchet fait de cette désinstitutionalisation de la famille et de la fin de l'échange symbolique comme ordonnateur du social, qui en est le corollaire, la cause d'une mutation anthropologique. Il propose dans cette perspective de distinguer trois âges dans l'évolution de la personnalité des individus.

Le 1^{er} âge de la personnalité est la personnalité traditionnelle. On avait alors à faire à une personnalité ordonnée par l'incorporation des normes collectives. Une incorporation qui se concrétise par l'initiation, soit le processus social par lequel s'opère

l'assignation symbolique à un statut. Ce qui assure une forte identification de l'individu à l'ensemble social. Il n'y a pas de tension entre le point de vue de l'individu et celui de l'ensemble social, telle que la personnalité traditionnelle est littéralement constituée par la norme collective qu'elle porte en elle. Il en résulte pour l'individu une assurance et une solidité qui le rendent éminemment capable de se déterminer par lui-même à l'intérieur du cadre reçu. Dépendant de la collectivité mais psychologiquement capable d'indépendance.

Le 2^{ème} âge de la personnalité est la personnalité moderne. Elle serait à penser comme un compromis entre la reconnaissance maintenue de la précedence du collectif en fait, et la reconnaissance de la liberté de choix en droit. Il s'agit d'une réappropriation individuelle de la dimension collective, qui serait une réappropriation consciente et volontaire de ce qui était reçu et subi. Et de faire ainsi passer à l'intérieur la norme collective qui se donne de l'extérieur. Une intériorisation, et non plus une incorporation, de la norme qui ouvre du même coup la possibilité d'un conflit entre ce qui est de l'ordre de la règle sociale intériorisée et ce qui est de l'ordre de l'individualité et de son désir.

Le 3^{ème} âge de la personnalité est la personnalité contemporaine, dont la caractéristique fondamentale serait l'effacement de la structuration par l'appartenance. L'individu contemporain serait le premier individu à vivre en ignorant qu'il vit en société, en ce sens qu'il n'est pas organisé au plus profond de son être par la précedence du social et par l'englobement au sein d'une collectivité. Les appartenances ne sont plus subies mais choisies. L'individu contemporain témoigne d'un individualisme de « déliaison » ou de « désengagement », où l'exigence d'authenticité devient antagoniste de l'inscription dans un collectif.

A partir de cette nouvelle configuration de la personnalité, Gauchet identifie l'évolution de la pathologie psychiatrique selon trois directions.

Il distingue d'abord les pathologies de l'identité ou narcissiques. Le processus identificatoire ne serait plus opératoire. Pour qu'il y ait identification, il faut qu'il y ait des situations où il y a sens à s'identifier. Et pour qu'il y ait sens à l'identification, il faut qu'il y ait prévalence de modèles culturels qu'il s'agit d'incorporer, parce qu'à travers eux on entre en communication avec l'« idéal », idéal en matière d'autorité, de beauté,

de probité...ce qui dépend d'une organisation sociale et symbolique. Il y a faiblesse de l'identification parce qu'il n'y a plus de sens à s'identifier.

Une seconde ligne d'évolution des formations psychopathologiques serait du côté du rapport à l'autre. D'abord, l'angoisse d'avoir « perdu les autres », qui se manifeste comme une expérience de solitude anéantissante. Une expérience qui ne menaçait pas la personnalité de l'âge traditionnel, avec la capacité de solitude que lui procurait l'incorporation de l'être en société. Tandis que l'être de l'indépendance radicale de la personnalité contemporaine déteste en réalité la solitude vraie. Son indépendance de fait est inséparable d'une dépendance psychique et d'une intense préoccupation de sociabilité. D'autre part, la « peur des autres ». Besoin de la présence de l'autre, mais dans l'éloignement d'avec l'autre. Cette distance et cet éloignement s'accompagnent d'une peur diffuse de l'autre. Et l'on conçoit que l'autre puisse être perçu comme une menace en l'absence d'un mécanisme symbolique capable d'en régler la bonne distance. L'autre est tantôt trop près, tantôt trop loin.

La troisième ligne d'évolution se situe sur l'axe de l'agir. Le passage à l'acte n'est pas une nouveauté, c'en est la signification qui est nouvelle. L'« agir » est passer de l'acte « expressif » (de soi) à l'acte de « rupture » (d'avec soi). D'après Gauchet, nous n'aurions plus affaire à l'expression incontrôlée d'une intériorité, mais à la manifestation d'une volonté de se dégager de soi. (49, GAUCHET M.)

2/ Une mutation de la dynamique familiale

Selon CORCOS M., nous assistons à une évolution lente et profonde d'un modèle familial où le statut de l'enfant et de l'adolescent est de moins en moins reconnu dans sa spécificité. Selon cet auteur, on assiste à une adultisation précoce qui favorise la parentification des adolescents, qui se sentent très tôt dans la nécessité de colmater les failles narcissiques de leurs parents. Ces nouvelles modalités de relation entre les générations génèrent des contre-attitudes pouvant conduire à un enchevêtrement des générations, jusqu'à défaire le lien de filiation.

Au modèle de la famille classique d'il y a cinquante ans, dont la rigidité et les exigences favorisaient des modes de fonctionnement névrotique, s'est substitué un modèle familial plus libéral, pourvoyeuse de pathologies limites. Alors que dans le modèle précédent, l'enfant avait le « choix » de faire corps avec les exigences qui lui faisaient violence tout en lui permettant d'exister ou de se construire en opposition à son milieu, l'enfant du modèle actuel se trouve plus souvent confronté à un évitement des conflits, à une fausse symétrie dans les relations, à une absence de différenciation et de limites. A la problématique du conflit s'est substituée une problématique du lien. Les fonctions de contenance et de différenciation classiquement dévolues à l'autorité familiale se trouvent dès lors compromises. L'autonomisation prend les allures d'une libéralisation, alors qu'elle génère essentiellement un asservissement : une liberté sans but et une indépendance sans liens constituent un « trop » qui désorganise plus qu'il n'autonomise. C'est tout le processus de séparation-individuation et de subjectivation qui se trouve ainsi amputés. Les conséquences sur le développement de l'enfant iraient dans le sens de difficultés identificatoires. Il n'y aurait pas en conséquence d'inscription véritable dans une généalogie familiale, et la régulation pulsionnelle s'en trouverait fortement compromise. Une situation encore accentuée par le fait que l'évolution sociale permet aux jeunes, pour la première fois de l'histoire, de concevoir un avenir qui ne soit pas la répétition de la vie de leurs parents. Cette ouverture vers un mode de vie en partie inconnu, accompagné d'un affaiblissement des interdits, mais aussi d'un accroissement des exigences de performance et de réussite individuelle, favorise tout naturellement l'expression des inquiétudes narcissiques et des besoins de dépendance. (36, CORCOS)

C/ Le déclin de la figure du père

LEBRUN J.P constate l'affaiblissement de ce qui faisait norme commune dans le fonctionnement de notre vie sociale. A une norme transcendante transmise par la tradition et à laquelle nous pouvions spontanément nous référer, que ce soit pour l'accepter ou pour la contester, s'est substituée une norme qui ne se réfère qu'à elle-même. Faute de disposer de la référence que la religion garantissait de l'extérieur, il s'agit de reconstruire une norme de l'intérieur. Chacun exigeant de se reconstituer une échelle de valeur à partir de ses propres repères. Il s'agit tout autant d'une absence que d'un excès de repères. Ce qui n'est plus à disposition selon Lebrun, c'est la légitimité qui reconnaîtrait la prévalence de tel ou tel point de vue. C'est donc la légitimité du repère qui est mis en cause par la disparition de la place d'extériorité légitimée par la transcendance. Le déplacement d'une logique de norme exogène, caractérisant la société traditionnelle, vers une logique de norme endogène, caractérisant la société moderne, laisse spontanément croire qu'il est possible de nous débarrasser de toute différence de place, et donc de refuser toute prévalence autre que celle qui tient à sa seule décision.

Si l'interdit n'apparaît plus comme porté et authentifié par le social, il s'ensuit qu'au sein de la famille l'intervention symboligène du père est rompue. Selon Lebrun, pour que le père puisse remplir sa tâche il faut que cette fonction du père soit ratifiée par le social. Or, la société moderne, non seulement ne ratifie plus la fonction des interdits habituellement dévolue au père, mais elle le désavoue implicitement, parce que le type de lien social qu'elle promet se situe à rebours du travail de symbolisation. Cette mutation sociale renvoie essentiellement au déclin de la fonction patriarcale qu'elle n'implique le déclin de la fonction paternelle. Par fonction patriarcale est entendue la place du père dans la société comme s'appuyant sur la place reconnue à la transcendance. La fonction paternelle est comprise comme la place qu'un homme occupe pour la mère et pour l'enfant. Il convient donc de discerner la fonction du père dans le social, dite fonction patriarcale, et la fonction paternelle, qui relève de la structure familiale, afin de faire émerger leurs interactions réciproques. Selon la thèse de Lebrun, nous avons donc affaire au déclin du patriarcat, du fait de la spécificité de la modernité à ne plus accepter la référence à une norme exogène transcendante pour unifier le social. Si cela n'implique pas nécessairement le déclin de la fonction du père dans la structure familiale, il n'en reste pas moins que cela prive de sa légitimité

l'exercice réel de cette fonction dans la famille. Tout se passe aujourd'hui comme si, de ne plus avoir l'appui du patriarcat, celui qui occupe la place de père réel n'avait plus de légitimité pour intervenir auprès de son enfant. Le père d'aujourd'hui ne se sent plus reconnu à cette place de poseur de limites, car celle-ci est précisément ce dont le social de la modernité croit s'être émancipé. Cette situation se trouve analogue à celle du père immigré, qui une fois sorti du cadre familial se retrouve dans une culture qu'il ne connaît pas et dont les valeurs ambiantes tendent à le discréditer. Ce qui renvoie à la difficulté des enfants d'immigrés d'avoir à se soutenir d'un père qui dans le social n'est pas reconnu.

Lebrun fait l'hypothèse que cette expérience inédite d'avoir à identifier la tiercéité autrement qu'à travers la figure du père impose une réorganisation de l'appareil psychique et des formes nouvelles de pathologies. La nouvelle clinique est « tributaire de ce que d'aucuns profitent de ce que notre société se débarrasse du père pour se débarrasser du même coup du tiers ». Concrètement, cela veut dire que le père n'intervient plus en « chair et en os » pour limiter la toute puissance infantile afin de permettre à l'enfant d'y renoncer, et simultanément, d'entrer dans l'ordre symbolique. Le sujet ne faisant pas le deuil de sa toute-puissance n'entre pas dans le symbolique et ne peut aller plus loin dans le chemin de la subjectivation, ce qui se traduit par une phase de latence qui se prolongerait indéfiniment. Le sujet se retrouve comme sans assises subjectives : il ne peut se déprendre de l'autre vis à vis de qui il est dans une position de servitude volontaire, en même temps qu'il est contraint à une toute-puissance impossible à satisfaire faute d'avoir trouvé son point d'appui dans la tiercéité. Ce qui se manifeste par des pathologies narcissiques et des états-limites. Ce que Lebrun, en tant que lacanien et donc ne reconnaissant pas le concept d' « état limite », appelle « expériences limites ». Une « expérience » qui était autrefois réservée à des situations marginales mais qui tendrait aujourd'hui à se généraliser, du fait de cette nouvelle disposition du social qui se manifeste à travers la crise de la représentation phallique. (67, LEBRUN J.P)

BOURGEOIS D. fait l'hypothèse que certains troubles identitaires qui se nourrissent de carences narcissique, individuelles ou collectives, influencent en retour la personnalité. Et que les troubles borderline que peuvent présenter certains jeunes issus de l'immigration trouvent leur origine dans une « lecture-confrontation » à la Loi. Les

jeunes issus de l'immigration maghrébine constituant une variante prototypique des « impasses socio-psycho-existencielles » que peut entraîner une accumulation de manques et de carences vis à vis de la Loi, tant sur le plan social que sur le plan de la symbolique identificatoire.

Très tôt, ces jeunes ont fait l'expérience, dans leur histoire familiale ou scolaire, que la Loi est cruelle. Cette Loi se voit être non structurante car vécue comme extérieure au monde du père : c'est la Loi qui fut imposée au père, c'est la Loi brandie dérisoirement parfois par ce père sans qu'il puisse la parler, la justifier et la légitimer par son existence à lui. Comment un père pourrait-il promouvoir une loi qui ne l'a pas respecté lui-même ? Dès lors, tout se passe comme si la nécessaire confrontation péri-oedipienne à la loi du père ne pouvait se concevoir. La loi du père ne peut alors qu'être esquivée, déniée, elle ne pourra se voir intériorisée et donc transmise. Ces jeunes se trouvent souvent si carencés quant aux images et aux fonctions du père, dévalorisées, qu'ils ne sont les fils de personne, ils forment une génération flottante, parfois jusqu'à l'anomie. C'est l'impasse des 2^{ème} générations, qui doivent trouver d'autres aménagements psychiques et sociaux que ceux qui servirent de socles à leurs pères. Ils peuvent tenter de trouver un noyau sanctuaire dans la mentalité de la bande, où le narcissisme collectif tient lieu de narcissisme personnel. Ou avoir recours à la religion comme arme narcissique et blason identitaire. (24, BOURGEOIS D.)

III/ Une pathologie du narcissisme

CORCOS M. souligne la grande proximité de la symptomatologie clinique entre les troubles borderline et les conduites de dépendance, laissant présager de structurations psychiques identiquement marquées par un arrêt du développement des fonctions du Moi : défaut ou dysfonctionnement des mécanismes de défense névrotiques, présence de mécanismes de défense de type clivage, déni ou projection, pauvreté de la mentalisation et crudité des fantasmes, instabilité relationnelle et impulsivité se manifestant par l'abus de substances, bonne adaptation sociale apparente, recherche de relations affectives de type anaclitiques avec fréquent vécu dépressif abandonnique, et quête de valorisation narcissique. Mais les conduites de dépendances, qui renvoient à une pathologie du narcissisme, peuvent sous-tendre différents registres psychopathologiques, et reflètent surtout l'instabilité d'une organisation psychique, une structuration vacuolaire, dont elles constituent un mécanisme de défense. En revanche, l'auto-renforcement de ces conduites et ses conséquences narcissiques peuvent « confirmer » ces lacunes et réorganiser la personnalité vers une structuration limite.

En se plaçant du point de vue du fonctionnement psychique, Corcos décrit la dépendance comme l'utilisation à des fins défensives de la réalité perceptivo-motrice comme contre-investissement d'une réalité psychique défailante. Celle-ci est mise en rapport avec la défailance des assises narcissiques primaires, dont dépend la qualité des auto-érotismes du nourrisson. L'auto-érotisme se nourrit des échanges de l'enfant avec sa mère, c'est à dire de toutes les expériences où dans son interaction avec la mère il retire un plaisir propre qui peut faire l'objet d'une intériorisation. Le mouvement de suçotement de l'enfant qui attend sa nourriture, et qui compense cette attente par un plaisir de suçoter par lequel il réveille les traces mnésiques de satisfaction, en est le modèle. L'auto-érotisme consiste ainsi en un réinvestissement des traces mnésiques de la satisfaction antérieure, réinvestissement devenu indépendant de l'expression du besoin initial et assurant une sécurité interne. Peu à peu, les possibilités d'intériorisation de la relation avec la mère se développent et vont permettre à l'enfant l'attente : il devient indépendant de l'objet externe comme source de stimulation nécessaire par la constitution des prémises d'une représentation mentale interne. Cette progressive émergence des capacités auto-érotiques de l'enfant, va permettre d'assurer les bases d'un sentiment de continuité, ainsi qu'un effet de pare-excitation. On peut voir dans cet

auto-érotisme de base une sorte de cadre interne sur lequel vont apparaître et se détacher progressivement les figures des représentations mentales des différentes personnes investies. A l'opposé de cette évolution harmonieuse, tout ce qui fait prématurément sentir à l'enfant le poids de l'objet et son impuissance à son égard, que ce soit par défaut ou par excès de présence, est susceptible de jeter les bases d'un antagonisme entre le sujet et ses objets d'investissement, entre autonomie et dépendance.

A une construction défailante des assises narcissiques primaires succèdent à l'adolescence les mouvements d'identification qui devraient assurer le narcissisme secondaire. Lors de cette deuxième phase du processus de séparation-individuation, dont la première est constituée par les processus d'intériorisation précoce que nous avons décrit, la dynamique du fonctionnement familial que l'on décrit dans les familles de sujets dépendants rend le modèle identificatoire défailant : enchevêtrement familial, effacement des limites entre individus et entre les générations, inversion des générations avec parentification des adolescents. L'enfant, puis l'adolescent, ne peut se nourrir de sa propre histoire familiale, c'est à dire s'identifier. Il se trouve alors confronté à un sentiment de dépendance qui entre en conflit avec le désir de se différencier de ses objets. C'est la problématique de l'« écart narcissico-objectal », décrite par JEAMMET pour caractériser l'enjeu du processus adolescent. Cette problématique réside dans ce paradoxe qu'il y a de devoir s'unir à l'autre et s'en distinguer simultanément pour réaliser la construction de son identité. L'échec de son élaboration chez le sujet borderline constitue une des caractéristiques de ce trouble, qui rend si problématique la relation à l'autre : le cheminement aléatoire entre deux risques, celui d'être abandonné par absence de l'autre, et celui d'être annulé par sa présence. (36, CORCOS M.)

IV/ Une pathologie des limites

A/ le Moi-peau et les enveloppes psychiques

Dans le cadre de ses études sur les états limite, ANZIEU D. a élaboré le concept de moi-peau, élargi par la suite à la notion d'enveloppe psychique, comme outil métapsychologique utile pour en modéliser et pour en comprendre le fonctionnement.

Anzieu a développé le concept de Moi-peau, à partir de considérations sur les interactions précoces, comme la métaphore d'une peau psychique dont la fonction et l'organisation seraient partiellement semblables à celles de la peau biologique. Le Moi-peau désigne une « configuration dont le Moi de l'enfant se sert au cours des phases précoces de son développement, pour se représenter lui-même comme Moi contenant les contenus psychiques à partir de son expérience de la surface du corps ». Ainsi, à l'occasion des expériences de contact avec le corps de sa mère, le bébé acquiert la perception de la peau comme surface, ce qui engendre d'une part la notion d'une limite entre l'intérieur et l'extérieur, et d'autre part un sentiment d'intégrité de l'enveloppe corporelle. A partir de ces expériences corporelles, l'appareil psychique du tout petit acquiert un Moi, tandis que s'amorce cette structure topographique à double enveloppes : l'une externe qui reçoit l'excitation, et l'autre interne qui sert de support aux significations. L'enveloppe externe constitue un système de pare-excitation : elle laisse passer une partie de l'excitation externe tout en contenant la montée pulsionnelle interne, jusqu'au point où la décharge devient nécessaire, et permet ainsi la distinction entre stimuli endogènes et exogènes. L'enveloppe interne constitue la superficie de l'appareil psychique, une surface d'inscription réalisant le support des projections d'images sensorielles. Le développement de l'appareil psychique et du Moi passe par la différenciation progressive de ces deux enveloppes et par l'instauration d'un écart suffisant entre elle, qu'Anzieu imagine être le correspondant topographique de l'aire transitionnelle de Winnicott.

A partir de cette structure, Anzieu établit toute une nosographie : pathologies de la différenciation des deux enveloppes, de leur écart, de leur articulation. Ainsi, la topographie psychique des états limite serait d'abord représentée par une altération de la différenciation des deux enveloppes du Moi-peau, qui ne seraient pas superposées et emboîtées, mais juxtaposées et mises bout à bout, en continuité l'une de l'autre.

L'enveloppe est ainsi d'un seul tenant, uniface, fermée sur elle-même, retournée à la manière de l'anneau de Moebius, qui présente tantôt la face de pare-excitation et tantôt la surface d'inscription. D'où la difficulté chez les états limite de distinguer ce qui vient du dedans et ce qui vient du dehors. Cette configuration résulterait selon Anzieu, de relations avec la mère marquées par la discordance, c'est à dire par l'alternance brutale d'excès d'excitation et d'absence de stimulation.

Une seconde caractéristique topographique que l'on peut attribuer aux états limite réside par conséquent dans l'absence d'écart entre les deux enveloppes. Selon l'analogie faite par Anzieu avec l'aire transitionnelle de Winnicott, il en résulte une vie psychique dominée par la pensée opératoire et par l'absence de mentalisation. Des caractéristiques que l'on retrouve chez les cas psychosomatiques. A l'origine de cette configuration, selon l'auteur, une relation avec la mère sous le signe de l'indifférence, que ce soit dû à une dépression ou à toute autres raisons. Ce que Green a appelé la « mère morte ».

Une dernière caractéristique de la structure topographique correspondant au fonctionnement des états limite porte sur la relation contenant-contenu, ce qui renvoie aux travaux de Bion sur les contenants psychiques : l'enveloppe de pare-excitation est surdéveloppée, tandis que l'enveloppe d'inscription est sous-développée. La fonction « contenant », qui relève de la surface de pare-excitation (où l'objet, la mère en général, s'offre en réceptacle passif au dépôt des sensations image-affects du bébé), est assurée, tandis que la fonction « conteneur » (où l'objet exerçant la fonction α selon Bion renvoie au bébé ces sensations image-affects transformés, élaborés et représentables par lui), est défaillante. A la carence de cette fonction de conteneur du Moi-peau répondent deux formes d'angoisses. L'angoisse d'une excitation pulsionnelle diffuse, non identifiable, traduisant une topographie psychique constituée d'un noyau sans écorce, l'individu tentant de trouver une enveloppe substitutive dans la douleur physique. Et l'angoisse que la continuité de l'enveloppe soit interrompue par des trous, entraînant une hémorragie narcissique caractéristique du Moi-peau passoire des états limite. Anzieu identifie à l'origine de cette configuration la mère morte, qui s'est cantonnée dans un rôle de communication informative plus qu'affective. (9, ANZIEU D.)

Anzieu élargira le concept de Moi-peau à la notion plus générale d'enveloppe psychique, qui permet de penser une plus grande diversité de formations intra et interpsychiques : enveloppes sensorielles (sonores, olfactive), mais aussi enveloppes groupales, institutionnelles.

Les enveloppes sensorielles ont pour structure originaire l'enveloppe tactile, qui possède un primat structurel : elle permet la réflexivité. L'enfant qui touche du doigt une partie de son corps expérimente deux sensations complémentaires, celle d'être une peau qui touche en même temps qu'une peau qui est touchée. C'est sur ce modèle de la réflexivité tactile que se construisent les autres réflexivités sensorielles. Puis, étayée par cette réflexivité sensorielle, se développe la réflexivité de la pensée. Ces enveloppes sensorielles vont ainsi s'emboîter dans l'enveloppe tactile, selon une configuration analogue à celle décrite pour le Moi-peau.

Anzieu développera le concept d'enveloppe psychique pour penser également les limites intersubjectives. Il en est ainsi de l'enveloppe psychique groupale : le groupe se construit une peau psychique par un double étayage sur les Moi-peau individuels et sur le corps social. L'auteur distingue les peaux psychiques groupales réelle, imaginaire et symbolique. La peau réelle délimite un territoire de groupe (espace occupé, temporalité). La peau imaginaire relève des fantasmes du groupe, des illusions groupales. Et la peau symbolique est constituée par les signes d'appartenance au groupe, les rituels. (7, ANZIEU D.)

B/ La relation contenant/contenu et l'appareil à penser les pensées

BION W.R est amené à définir ce qu'il a appelé une relation « contenant/contenu » à partir de la relation psychique du bébé à sa mère. La mère, grâce à ce que Bion appelle la « capacité de rêverie », fonctionne comme un contenant des éléments d'origine sensorielle, baptisés éléments β , qu'a projeté en elle son bébé par identification projective. Les éléments β , qui sont des éléments non pensables par le bébé, sont métabolisés par le psychisme de la mère à travers la fonction α et transformés en éléments α , de sorte qu'ils deviennent pensables et qu'ils prennent sens. Ces éléments α sont ensuite réintrojetés par l'enfant. Ainsi, si un nourrisson pleure parce qu'il ressent l'angoisse archaïque de mourir mais qu'il trouve une mère affectueuse et compréhensive, il se calme parce qu'il a réussi, par identification projective, à placer dans sa mère son effroi. Cette angoisse est comme désintoxiquée et retourne à l'enfant sous la forme d'une crainte légère et supportable. Ces éléments α réintrojetés par l'enfant vont se lier entre eux pour constituer ce que Bion appelle une « peau mentale », soit une « barrière de contact » semi-perméable qui, d'une part divise les phénomènes mentaux entre phénomènes conscients et inconscients, et qui d'autre part constitue la base des relations entre réalité externe et réalité interne. La formation de ce contenant, qui prend le relais du premier contenant du nourrisson qu'est la mère, est un préalable pour que l'enfant puisse développer ce que l'auteur appelle un « appareil à penser les pensées ».

Selon la théorie de la pensée proposée par Bion, les pensées sont considérées comme préexistantes à la capacité de pensée. Pendant les étapes initiales de leur développement, ces pensées ne sont rien de plus que des impressions sensorielles et des expériences émotionnelles primitives, des éléments β . L'activité de penser est à l'origine un processus destiné à décharger le psychisme de l'excès de stimuli qui l'accable. Bion distingue ainsi deux processus différents dans le fait de penser : il y a un « penser », dans son acception commune, qui engendre les pensées, et un « penser » qui consiste donc à employer les pensées épistémologiques préexistantes, ce qui nécessite un « appareil à penser les pensées ». La formation de cet appareil chez l'enfant dépend de la capacité de rêverie de sa mère, qui nous l'avons vu est déterminante dans la constitution de la barrière de contact. Mais, la capacité du nourrisson à supporter la frustration l'est tout autant. S'il possède une tolérance innée à la frustration, il pourra développer lui-même

sa fonction α et modifier cette frustration en élément α , ce qui constitue le début de la pensée proprement dite. En revanche, si le nourrisson présente une intolérance innée à la frustration, il aura tendance à s'y soustraire par expulsion d'éléments β et hypertrophie progressive de l'identification projective. Le bébé développera alors un type de personnalité où l'« appareil à penser les pensées » ne se formera pas et sera remplacé par un appareil mental fonctionnant comme un muscle qui décharge continuellement des éléments β au moyen du mécanisme d'identification projective.

Avec ce modèle, Bion nous propose une façon de penser le processus normal ou pathologique de l'esprit humain : les sujets dont la faculté de penser présente des troubles graves sont considérés comme possédant une fonction α insuffisamment développée, tandis que prédominent les éléments β , sous-jacent à la tendance à l'agir et à employer la pensée concrète par incapacité de créer des symboles et des abstractions.
(53, GRINBERG L.)

C/ phénomènes transitionnels, espace potentiel et aire intermédiaire

WINNICOTT D.W fait le postulat que la définition de la nature humaine à partir de la dichotomie réalité intérieure/réalité extérieure n'est pas satisfaisante. Il distingue un troisième espace, une aire intermédiaire à laquelle contribuent simultanément la réalité extérieure et la réalité psychique interne, qui implique l'établissement d'un Soi formant une unité, et donc d'une membrane qui limite un dedans et un dehors. C'est à partir de cette hypothèse que Winnicott établira les notions d'objet ou de phénomène transitionnel et d'espace potentiel.

Les objets et les phénomènes transitionnels, en tant que première possession non-Moi sans pour autant constituer un objet en tant que tel, se situent entre la créativité primaire, l'illusion du petit enfant que l'objet est sa création, et la perception objective basée sur l'épreuve de réalité. Et d'apporter à l'être humain « quelque chose qui sera toujours important pour lui, à savoir une aire neutre d'expérience qui ne sera pas contestée, tel qu'il y a un accord entre nous et le bébé comme quoi nous ne poserons jamais la question : cette chose, l'as-tu conçue ou t'a-t-elle été présentée du dehors ? ». Winnicott suppose ainsi que l'acceptation de la réalité est une tâche précoce et sans fin, et que l'existence de cette aire intermédiaire d'expérience soulage la tension suscitée par la mise en relation de la réalité intérieure et de la réalité extérieure. L'objet ou le phénomène transitionnel, qui peut être un coin de couverture, une peluche ou une mélodie, est une défense contre l'angoisse, en particulier contre l'angoisse de type dépressive. Ces objets et phénomènes apparaissent dans la petite enfance, à partir du quatrième mois, et sont voués à un désinvestissement progressif. Ils perdent peu à peu de leur signification et deviennent ainsi diffus, se répandant dans la zone intermédiaire qui se situe entre la réalité psychique interne et le monde extérieur.

Cette aire intermédiaire constituera selon Winnicott l'« espace potentiel » entre le bébé et la mère, position à laquelle est assigné le jeu. Dans cette aire, l'enfant rassemble des objets ou des phénomènes appartenant à la réalité extérieure et les utilise au service de ce qu'il a pu prélever de la réalité interne, il les investit en leur conférant la signification et le sentiment du rêve. Cette aire où l'enfant joue n'est pas la réalité psychique interne, elle est en dehors du sujet, mais elle n'appartient pas non plus au monde extérieur. Winnicott considère qu'il existe un développement direct qui va des phénomènes transitionnels au jeu, du jeu au jeu partagé, et de là aux expériences culturelles. Ainsi, la

culture relève de la même façon de cette aire intermédiaire entre l'individu et son environnement, comme elle relève de la même façon du symbolisme. L'usage de cet espace est la condition sans laquelle il n'y a pas de lien avec l'héritage culturel.

Cette aire intermédiaire entre le bébé et sa mère, entre le sujet et la société, est un facteur largement variable d'un individu à l'autre et dépend de l'expérience qu'il peut faire de la vie créatrice, en rapport avec le sentiment de confiance qu'il a pu avoir envers son environnement. C'est la confiance du bébé dans la fiabilité de la mère qui rend possible la séparation entre le Moi et le non-Moi. Dans le cas d'une perte d'objet ou s'il existe une faille dans la confiance, la capacité de l'individu à utiliser les symboles et tout ce qui constituera la vie culturelle sera limité du fait des limitations de l'aire intermédiaire, tel qu'il ne pourra évoluer hors de l'alternative introversion-extraversion. On peut également rencontrer une pauvreté du jeu et de l'expérience culturelle qui tient à l'échec des personnes qui constituent le monde de l'enfant, parce qu'elles n'arrivent pas à introduire des éléments culturels lors des phases appropriées de la construction de la personnalité, ce qui peut relever de l'absence de familiarité avec l'héritage culturel.

(106, WINNICOTT D.W)

V/ Une pathologie du lien

A/ introduction à la théorie de l'attachement

La théorie de l'attachement est une théorie évolutionniste qui est développée par BOLWBY après la seconde guerre mondiale à partir de ses observations sur les conséquences de la carence de soins maternels chez le bébé institutionnalisé. Le comportement d'attachement est envisagé comme un besoin primaire, inné, instinctif, biologiquement déterminé, qui repose sur le besoin de sécurité et de protection. La théorie de l'attachement apporte une compréhension du développement cognitif et émotionnel du jeune enfant à partir des relations interpersonnelles qu'il entretient avec ses parents.

L'attachement opère par l'intermédiaire du système comportemental d'attachement. La finalité de ce système est d'amener l'individu en proximité plus étroite avec sa figure d'attachement, avec l'attente instinctive que celle-ci amende les facteurs de stress et donc désactive le besoin d'un comportement d'attachement. Les réponses apportées par les figures d'attachement aux sollicitations de l'enfant vont influencer progressivement la sélection de certains comportements, et constituer ce que Bolwby a appelé des « modèles internes opérants » (MIO). Ces MIO sont des prédictions que l'enfant développe sur lui-même, sur les autres, et sur les réactions de ses proches à ses besoins d'attachement. Le bébé réalise ainsi un véritable travail d'abstraction et de mise en représentation mentale des liens qui le relie à sa figure d'attachement. Bien que ces modèles soient mis à jour au fil des nouvelles expériences que l'enfant fait, l'intégration d'une nouvelle expérience est modulée par le modèle préexistant d'une part, et d'autre part les aspects inconscients de ces modèles sont particulièrement résistants au changement. Les MIO opèrent chez l'individu en l'influençant dans sa manière de percevoir le monde et de se conduire dans ses relations interpersonnelles. On conçoit donc comment les interactions précoces de l'enfant avec sa figure d'attachement peuvent être déterminantes dans la constitution de la personnalité. Bolwby distingue deux parties à ces MIO : un modèle environnemental, basé sur l'expérience accumulée, et un modèle organique basé sur la connaissance de soi, de ses compétences et de ses potentialités. Ainsi, un enfant dont les besoins d'attachement n'ont pas été satisfaits

développera un modèle des autres comme étant peu fiables et une image de soi dévaluée.

Il existe des interactions entre le système comportemental d'attachement et les autres systèmes comportementaux. Ainsi en est-il du système exploratoire. AINSWORTH M. a mis en évidence l'équilibre dynamique que constitue le système attachement/exploration. La capacité du nourrisson à explorer son environnement suppose la possibilité d'utiliser la figure d'attachement comme une « base de sécurité », définie comme une base « au départ de laquelle un enfant peut faire des sorties dans le monde extérieur, et vers où il peut retourner en étant assuré qu'il sera bien accueilli quand il reviendra, nourri physiquement et émotionnellement, consolé s'il est en détresse, rassuré s'il est effrayé ». L'exploration et l'autonomie sont donc encouragées en réagissant au comportement d'attachement plutôt qu'en y résistant. La figure d'attachement assurant une fonction homéostatique permettant à l'enfant de réguler ses émotions, de faire face aux situations de stress, de menace et de perte, que peut induire l'exploration du monde extérieur. Et de lui procurer un sentiment de sécurité qui sera à la base de l'établissement des assises narcissiques et qui permettra l'autonomisation et l'individuation. (89, PRIOR V.)

B/ Les relations entre attachement et trouble borderline

A partir d'une procédure expérimentale, la « situation étrange », Ainsworth a pu établir une classification des différents styles d'attachement. Cette procédure explore les modalités de l'interaction mère-enfant à partir d'une série de séparations et de retrouvailles entre l'enfant et sa figure d'attachement. Quatre styles d'attachement ont ainsi été distingués : l'attachement sécure, l'attachement insécure-évitant (enfant peu affecté par la séparation comme par les retrouvailles), insécure-résistant (enfant présentant une détresse importante lors de la séparation et difficilement réconforté lors des retrouvailles) et insécure-désorganisé (pas de stratégie cohérente, enfant sidéré). Les travaux concernant les liens entre attachement et psychopathologie ont mis en évidence des corrélations plus ou moins directes. La plupart du temps, l'attachement ne constitue qu'un facteur de risque parmi d'autres. Et même si de nombreux troubles sont associés à des types d'attachement insécures, il est rare qu'un attachement insécure suffise à lui seul à engendrer un trouble ultérieur.

1/ Attachement insécure-désorganisé et trouble borderline

En ce qui concerne les liens entre attachement et trouble borderline en particulier, les travaux ont suivi plusieurs voies, et leurs résultats sont variables. Néanmoins, la plupart des études montrent une surreprésentation de l'attachement insécure-désorganisé chez les patients borderlines.

Pour MAIN M. un attachement désorganisé chez l'enfant résulterait du paradigme du « parent effrayant/effrayé ». Cet auteur suggère que ces parents, sous l'effet durable d'un traumatisme non résolu, présentent dans les interactions avec leur enfant des effondrements imprévisibles ou des changements soudains dans leurs réponses entraînant des ruptures. Le parent est alors à la fois source d'alarme et de réconfort pour l'enfant, qui est pris dans un conflit motivationnel entre son système d'attachement et celui de l'alarme-vigilance. Il en résulte un dilemme insoluble pour cet enfant qui se trouve dans un état de « peur sans solution ». Il ne peut donc développer une stratégie

organisée pour utiliser sa figure d'attachement quand il est en état de détresse. (74, MAIN M.)

Pour SOLOMON J. un attachement désorganisé chez l'enfant serait dû à l'impossibilité pour sa figure d'attachement de le protéger et de satisfaire ses besoins d'attachement, car paralysée par sa propre panique ou son impuissance liée à son état interne ou à des circonstances extérieures. (95, SOLOMON J.)

LIOTTI G. explique les liens entre attachement désorganisé et troubles borderlines en se référant aux « modèles ségrévés multiples » établit par Bolwby. Selon ce modèle, des interactions négatives avec sa figure d'attachement obligent l'enfant à développer des représentations internes multiples de soi et de sa figure d'attachement. Ces MIO contradictoires ne peuvent pas être intégrés : un est dominant tandis que les autres restent ségrévés. Mais en cas de stress trop intense, ces MIO ségrévés ne peuvent plus rester inactifs, ce qui entraîne le développement d'un processus dissociatif. Cette perspective permet également de comprendre le clivage et l'instabilité affective et identitaire des patients borderlines. (71, LIOTTI G.)

2/ Déficit de mentalisation et trouble borderline

La mentalisation est définie comme la capacité à comprendre son propre comportement et celui de l'autre en terme d'états mentaux sous-jacents. La mentalisation intègre cognition et émotion : mentaliser, c'est « penser les émotions et ressentir les pensées ». Le processus cognitif correspond à la notion d'insight en psychanalyse et la dimension émotionnelle correspond à la régulation des émotions. L'enfant doit faire l'apprentissage de cette capacité à travers la fonction d'« affect mirroring » que remplissent ses parents. Le mirroring est défini comme la capacité de la mère à produire une version exagérée des expressions émotionnelles de son enfant, reflets de son état mental. C'est par ce processus que l'enfant commence à reconnaître ses propres états internes et développe sa propre fonction réflexive. Lorsque le mirroring est trop proche de l'affect de l'enfant, par exemple si la mère répond à la peur de l'enfant par sa propre peur, sa représentation n'est pas symbolique : cela augmente la peur de l'enfant au lieu de la contenir et perturbe les frontières existant entre l'expérience de l'un et celle de l'autre. Lorsque la représentation du parent n'est pas contingente, c'est à dire lorsqu'elle ne reflète pas l'état mental de l'enfant, celui-ci en a une perception déformée. Ce qui va contribuer à créer un sentiment de vide et au développement d'un faux-self. Ainsi, l'absence de capacités parentales à contenir l'expérience de l'enfant est susceptible de se traduire pour celui-ci par un échec à développer une capacité rudimentaire à entrer pleinement dans sa propre expérience subjective et dans celles des autres.

D'autre part, différentes études en neuro-imagerie ont pu mettre en évidence une corrélation entre le développement des capacités de mentalisation et la qualité de l'attachement, tel que l'activation du système comportemental d'attachement désactiverait les capacités de mentalisation. Une relation insécure entre l'enfant et sa figure d'attachement aura pour conséquence une activation plus fréquente du système d'attachement et entrainerait donc plus fréquemment une désactivation des structures neuronales qui sous-tendent le processus de mentalisation. Ainsi, la sécurité de l'attachement de l'enfant prédit l'acquisition des capacités de mentalisation. Et FONAGY de suggérer que l'inaptitude partielle à avoir une capacité réflexive de ses propres états mentaux et de ceux des autres caractérise des modes de penser qui persistent jusqu'à l'âge adulte et qui jouent un rôle important dans le développement du trouble borderline. (55, GUEDENEY N. et A.)

3/ Vers une troisième topique

GOLSE B. propose d'introduire le concept de troisième topique afin de dépasser l'antagonisme entre la métapsychologie freudienne, qui relève de l'intrapsychique, et la théorie de l'attachement, qui explore les relations interpersonnelles. Il existe en effet un moyen de penser le lien entre l'intrapsychique et l'interpersonnel qui consiste à souligner que pour le petit enfant il n'existe pas de représentation de soi qui ne soit pas une représentation de soi en interaction avec l'autre. Dès lors, l'instauration de l'appareil psychique se joue précisément à l'interface de l'interpersonnel et de l'intrapsychique, par un double mouvement d'intériorisation et de spécularisation qui sous-tend le passage du registre interpersonnel au registre intrapsychique. Il est ainsi possible selon Golse de penser une métapsychologie du lien, qui amènera peut-être sur une troisième topique intersubjective, afin de prendre en compte, à côté des dysfonctionnements du bébé et des adultes qui en prennent soin, la pathologie du lien qui les unit. (50, GOLSE)

VI/ Une pathologie au traitement complexe

A/ Le cadre thérapeutique

Les guidelines de l' « American psychiatric association » (APA) ont établi plusieurs axes importants de prise en charge des patients borderlines, qui ont trait au cadre thérapeutique.

Il est d'abord important d'établir un « contrat de soins » clair et explicite dès le début du traitement. Bien que ce procédé soit généralement applicable à la prise en charge de tous les patients, un tel accord préalable est particulièrement important chez les patients borderlines. Le but est de considérer le patient comme un « partenaire » dans l'alliance thérapeutique. Le contrat est parexcitant et protecteur pour le thérapeute : il évite le « trop près » et le « trop loin ». Il ne doit être ni trop lâche, synonyme d'abandon, ni trop rigide, synonyme d'emprise et d'arbitraire, et doit pouvoir survivre à quelques transgressions. Pour ce faire, la discussion des modalités du contrat dans une négociation est fondamentale.

La prise en charge des patients borderlines requiert une équipe de soin multidisciplinaire. Devraient travailler en collaboration pour un même patient le psychothérapeute, le psychiatre et l'équipe soignante institutionnelle, de l'assistante sociale aux infirmières, en passant par les médecins somaticiens (spécialistes ou généralistes). Il est essentiel que cette coordination des soins repose sur une communication régulière entre les cliniciens, ainsi que sur la définition claire des rôles de chacun. Les membres de l'équipe doivent notamment désigner parmi eux un « référent », qui assume la responsabilité première de la sécurité et des soins du patient : il met en place le contrat de soin, supervise l'investissement de la famille, prend des décisions concernant les modalités thérapeutiques. Une telle prise en charge a plusieurs avantages. Elle permet d'abord aux patients de contenir leur acting out (via la fuite ou l'agression) et les aide à intégrer leurs clivages internes. Au niveau des soignants, cette collaboration permettra d'éviter les tensions, les passages à l'acte.

D'autre part, le travail du cadre institutionnel est indispensable aux soins des patients borderlines accueillis en institution. Car c'est justement le cadre qui est mis à mal par ces patients. Le risque est de voir les équipes s'épuiser et développer des contre-

attitudes thérapeutiques. Des espaces communs d'élaboration sont indispensables à la mise en sens, et représentent un outil thérapeutique indispensable, faisant partie intégrante de la prise en charge globale. L'élaboration collective du contre-transfert au cours de réunions instaurées à un rythme régulier permettra la constitution d'une fonction alpha institutionnelle, qui transformera les éléments bêta projetés pour les rendre assimilables sous la forme d'éléments alpha, tel que l'a théorisé Bion.

La prise en charge de patients borderline peut relever du « défi ». L'alliance thérapeutique est difficile à instaurer et à maintenir chez ce type de patient. Ces patients ont souvent tendance à interrompre les soins prématurément et génèrent de fortes réactions contre-transférentielles chez ceux qui cherchent à les aider. Leur impulsivité et leurs passages à l'acte suicidaires et parasuicidaires représentent des difficultés supplémentaires, en interférant avec l'établissement d'une alliance thérapeutique de qualité. Les cliniciens de la santé mentale sont souvent dépassés, épuisés, se sentant découragés, impuissants, voire incompetents. (5, APA)

B/ La psychothérapie

La prise en charge repose avant tout sur les psychothérapies, auxquelles les guidelines accordent une place primordiale, en soulignant la nécessité de considérer le patient comme un « co-thérapeute », acteur de ses propres soins.

1/ Thérapies d'inspiration psychanalytique

Les deux thérapies d'inspiration analytique, la «thérapie centrée sur le transfert» (TCT) et la «thérapie basée sur la mentalisation» (TBM), améliorent le processus de mentalisation et permettent au patient d'accroître ses capacités d'auto-observation pour réévaluer ses idées erronées. Elles apportent un cadre conceptuel qui permet aux patients borderline d'organiser leur chaos interne et d'y mettre du sens. Cependant, leur approche du travail sur le transfert est différent.

a/ La thérapie centrée sur le transfert

La thérapie centrée sur le transfert (TCT) se focalise spécifiquement sur l'interprétation du transfert. Son but est de modifier les représentations de soi et des autres telles qu'elles sont rejouées dans le transfert. Elle permet d'accroître le fonctionnement réflexif. Dans cette thérapie, la colère non élaborée est perçue comme étant un élément central de la psychopathologie des patients borderlines. Ainsi, l'interprétation du transfert est conçue pour aider le patient à élaborer sa colère ainsi que les objets et les représentations de soi qui lui sont associés.

Le fondement de la TCT repose sur la théorie de la relation d'objet élaborée par Kernberg. Les patients borderlines, bien que capables de différencier le Soi du non-soi, ne peuvent pas former une image mentale intégrative de leur self, à la fois dans ses bons et ses mauvais aspects. Kernberg pose le «clivage» comme le mécanisme de défense primaire principal. Ce mécanisme interfère avec la capacité du patient borderline à parvenir à des représentations mentales réalistes de soi et des autres : il est incapable de réaliser la synthèse des images positives et négatives et les émotions associées pour se

construire une vision ambivalente de lui-même et des autres. La thérapie centrée sur le transfert a pour but de défaire ce clivage des affects afin que le patient ait une vision intégrative de lui-même et des autres. D'autre part la thérapie centrée sur le transfert doit permettre au patient de substituer au « passage à l'acte » l'expression des sentiments qui le conduisent à avoir ces actions inappropriées. (48, GABBARD G.O et HOROWITZ M.J).

b/ La thérapie basée sur la mentalisation

BATEMAN et FONAGY ont développé une psychothérapie d'orientation psychanalytique centrée sur l'attachement et la mentalisation, la « thérapie basée sur la mentalisation » (TBM). D'après ces auteurs, une capacité de mentalisation déficitaire ou réduite serait un élément central du trouble borderline. Cette difficulté à mentaliser serait, selon eux, liée à des difficultés d'attachement précoce. L'identification et la rééducation de ce déficit constituent la cible de la TBM. Le but de cette thérapie est de stabiliser l'image de soi à travers le développement de modèles internes opérant (MIO) stables, de former un sens de soi cohérent et de développer la capacité à former des relations sécurisées. Le patient découvre ainsi sa façon de penser et de ressentir, comment cela dicte ses réponses et comment les erreurs d'interprétation sur soi et les autres peuvent engendrer des comportements problématiques. Pour ce faire, cette approche cherche à accroître la curiosité et les compétences du patient à identifier et à exprimer correctement ses propres émotions et ses propres pensées ainsi que celles des autres dans des contextes interpersonnels. Cette thérapie accorde moins d'importance à l'interprétation du transfert car les auteurs estiment que celle-ci, notamment dans le cas de la colère, peut déstabiliser les patients borderlines. Cette thérapie cible plutôt le fonctionnement mental du patient, l'aidant à développer une meilleure compréhension de sa propre agentivité et une meilleure capacité d'introspection. (77, MERHAN F.)

2/ Thérapies d'orientation cognitivo-comportementale

Initialement, les techniques de thérapie comportementale permettaient de « désapprendre » un comportement inadapté et de le remplacer par un comportement plus adapté. Puis est née la psychologie cognitive, qui étudie le traitement de l'information à partir de schémas mentaux. Ce n'est que depuis les années 1990 que se développe une troisième vague de thérapies, dites émotionnelles, qui sont notamment appliquées au traitement du trouble borderline et qui correspondent principalement à la « thérapie dialectique comportementale » de Linehan (TDC) et à la « thérapie des schémas » de Young.

a/ La thérapie centrée sur les schémas

Young a présenté son approche, « la thérapie centrée sur les schémas » dans son livre « Cognitive therapy for personality disorders : a schema-focused approach », paru en 1990. Young a conceptualisé la pathologie borderline en envisageant le patient souffrant d'un trouble de la personnalité borderline comme un enfant effrayé, négligé, parfois abusé et livré à lui-même dans un monde malveillant et dangereux. Cet enfant cherche aide et sécurité, tout en ayant très peur d'être abusé et abandonné. Ce fonctionnement psychologique provoque chez les patients une forme de régression, au moment des émotions intenses. Young a conceptualisé ces états de régression sous forme de « modes de schémas ». Son approche psychothérapeutique a une forme intégrative. Comme la thérapie cognitivo-comportementale, elle est structurée et systématisée mais aussi active et directive : elle passe par la prise de conscience (« insight ») du changement cognitif, émotionnel, interpersonnel et comportemental. L'accent est mis sur la relation thérapeutique. Cette approche vise un travail important sur les affects par des techniques de vécu émotionnel (expérientiel).

Les besoins du patient sont authentiques et le thérapeute ne doit jamais remettre en cause leur légitimité. Le processus thérapeutique ressemble au développement de l'enfant où le thérapeute joue le rôle de parent de substitution à travers un « re-maternage » (« re-parenting »). Cette approche a été établie pour traiter les aspects chroniques des troubles de la personnalité et non pas les symptômes psychiatriques

aigus. Le changement est possible grâce à plusieurs techniques expérientielles, comportementales et cognitives, qui se focalisent sur la relation thérapeutique, sur la vie quotidienne et les expériences passées (dont les expériences traumatiques). La guérison est possible lorsque les schémas dysfonctionnels ne contrôlent plus la vie du patient, même s'ils ne disparaissent pas complètement. Progressivement, les patients réagissent à la réactivation de leurs schémas de façon plus adaptée et plus saine. (77, MERHAN F.)

b/ La thérapie comportementale dialectique

Dans son livre intitulé « Traitement cognitivo-comportemental du trouble de la personnalité état limite », LINEHAN présente une nouvelle approche thérapeutique du trouble borderline : la « thérapie comportementale dialectique » (TCD), qui est plus un modèle pratique d'intervention spécifique qu'une théorie scientifique. C'est l'approche la plus largement utilisée aux Etats-Unis. Elle est celle qui a été la plus étudiée et pour laquelle il existe le plus de preuves empiriques d'efficacité, en particulier en terme de diminution des comportements suicidaires et parasuicidaires.

Le programme thérapeutique de Linehan combine cinq grands modes de traitement : une thérapie individuelle, une thérapie de groupe hebdomadaire qui vise à l'entraînement aux habiletés (avec des travaux individuels entre les séances), des consultations téléphoniques, des supervisions hebdomadaires pour les thérapeutes et des traitements auxiliaires (pharmacothérapie, hospitalisation...). Quand un patient démarre un programme de TCD, il va se voir proposer un contrat d'un an renouvelable. La thérapie dure au minimum deux ans. Les thérapeutes forment une équipe et partagent entre eux les informations. Ils bénéficient d'une supervision adaptée pour pouvoir évacuer le stress généré par le travail avec les patients souffrant d'un trouble de la personnalité borderline. La TCD vise à augmenter les capacités des patients à demander de l'aide de façon adéquate et à généraliser les habiletés apprises dans le groupe. L'objectif de la TCD repose sur l'acceptation de soi, la participation sociale et la construction d'une vie. (69, LINEHAN M.M)

C/ La chimiothérapie

Il n'existe bien entendu pas de traitement pharmacologique spécifique du trouble borderline. Il semblerait que les traitements psychotropes ne soient que des outils thérapeutiques secondaires (« traitements d'appoint »), à instituer en complément dans le cadre d'une prise en charge essentiellement psychothérapeutique. Cependant, des travaux de recherche se sont développés sur le plan des traitements pharmacologiques pouvant agir directement sur l'activation et l'intensité des affects. Les résultats des essais contrôlés contre placebo chez les patients présentant un trouble de la personnalité borderline suggèrent que la pharmacothérapie peut avoir pour cible certains symptômes, tels que les symptômes cognitifs, la dysrégulation émotionnelle et les comportements impulsifs-agressifs. Les antidépresseurs sérotoninergiques peuvent atténuer la colère, les comportements impulsifs-agressifs et la dysrégulation affective. Les antipsychotiques atypiques peuvent aider à contrôler l'agressivité ou les symptômes psychotiques transitoires. Les thymorégulateurs peuvent être actifs sur les fluctuations thymiques ou l'impulsivité. Enfin, les anxiolytiques ou les neuroleptiques sédatifs peuvent aider à juguler les moments d'angoisses. Les traitements pharmacologiques peuvent être nécessaire pour faciliter le travail psychothérapeutique en réduisant la «charge affective» (telle que la colère, l'hypervigilance anxieuse ou la dysphorie) qui peut empêcher le patient de réfléchir sur son propre monde interne et sur les expériences émotionnelles des autres.

Les neuroleptiques peuvent être efficaces sur les symptômes psychotiques, tels que la suspicion, les idéations paranoïdes, les idées de références ou encore les hallucinations transitoires (liées au stress). Ils peuvent aussi être efficaces dans les états d'angoisses importantes, pour lesquels les anxiolytiques ne sont parfois pas suffisamment efficaces ou à risque d'accoutumance

L'importance de la dysrégulation émotionnelle, incluant les changements rapides d'humeur, les effondrements dépressifs, l'anxiété, la dysphorie, une colère intense et un sentiment chronique de vide et d'ennui, suggère le rôle important des antidépresseurs. Alors que les premières études montraient des effets modérés des antidépresseurs tricycliques ou des inhibiteurs de la monoamine oxydase (IMAO), des études plus récentes ont montré une efficacité des inhibiteurs sélectifs de la recapture de la

sérotonine (ISRS) sur les fluctuations rapides de l'humeur, la colère et l'anxiété. Ces études suggèrent que les ISRS pourraient réduire l'hyperréactivité de l'axe Hypothalamus-hypophyse-surrénales (HHS) en réduisant la sécrétion de l'hormone CRF. Le fait de diminuer l'hyperréactivité de l'axe HHS avec un ISRS pourrait faciliter les processus de pensée et de réflexion.

Une place particulière doit être faite aux anxiolytiques puisqu'ils sont souvent indispensables chez les patients borderlines. L'écueil majeur demeure le risque de mésusage. Les anxiolytiques sont consommés soit en excès lors de tentatives de suicide, soit de manière abusive en automédication, et conduisent parfois à une réelle dépendance chez des patients à risque addictif. Devant les manifestations d'angoisses massives que peuvent présenter ces patients, il est parfois préférable d'utiliser un neuroleptique à visée sédatrice (tel que la cyamémazine), de manière ponctuelle et à faible dose. Le risque de dépendance est alors moindre. (77, MERHAN F.)

TROISIÈME PARTIE : UNE PERSPECTIVE PSYCHOPATHOLOGIQUE A PROPOS DE LA CULTURE

I/ Le concept de culture

A/ Aperçu historique du concept de culture

1/ La culture au sens classique

Etymologiquement, le mot « culture » renvoie au latin « cultura », qui désigne le soin porté à la terre et au bétail. Au début du XVIème siècle, ce mot ne désigne plus l'état de l'objet cultivé mais la pratique en elle-même, et un glissement sémantique se réalise progressivement jusqu'à ce que se forme le sens figuré de la culture, qui caractérise alors le travail de développement des diverses facultés humaines.

Ainsi, dans la perspective humaniste et universaliste des philosophes des lumières, la « culture » vient-elle se surajoutée à la « nature », à partir de quoi se distingue l'homme de l'animal. Jusqu'au XIXème siècle prévaudra cette acception tenant la « culture » pour le fait de « se cultiver », c'est à dire faire émerger et développer chez l'homme ses aptitudes et valeurs intellectuelles, artistiques, morales. Cette conception de la culture amène à classer ses bénéficiaires le long d'une échelle de gratification sociale, censée permettre à une minorité de s'approcher de l'antique trilogie : le Vrai, le Beau et le Bien. Elle est ainsi qualifiée de « culture promotionnelle ». (103, VINSONNEAU)

2/ La culture anthropologique

La culture anthropologique s'est développée au XIX^{ème} siècle au sein d'une nouvelle discipline, l'« anthropologie », qui se propose d'étudier « l'histoire des progrès des peuples vers la civilisation ». L'approche anthropologique se tourne vers la concrétisation de l'humain par l'ensemble de la collectivité humaine.

TYLOR fut le premier, en 1871, à proposer une définition opératoire de la culture. En se situant dans une perspective évolutionniste, il insiste sur le caractère collectif de la culture, qui serait acquise et présente dans toutes les sociétés humaines, y compris dans les sociétés dites « primitives ». Selon la pensée évolutionniste, le développement de l'humanité s'est effectué dans une direction unique, et la culture est envisagée comme une formation universelle en marche vers le toujours mieux. On se réfère à la notion d'une humanité intégrée au sein de laquelle concourraient, à des degrés divers mais pour la même civilisation, les ethnies de l'espèce humaine. Si certains peuples sont considérés comme « inférieurs », ils sont toutefois sur la même échelle que les autres, et le principe de progrès universel implique que tous les peuples peuvent atteindre un stade avancé. La théorie évolutionniste repose sur un « jugement de valeur » et a pu justifier le projet colonialiste, mais elle pose néanmoins le postulat de l'unité de l'homme.

Par la suite, BOAS introduisit une dimension relativiste dans le concept de culture. Il fut le premier à se préoccuper de rechercher en chaque culture l'unité et la spécificité. Il s'attache ainsi à repérer les faits culturels, à les décrire et à les comprendre en référence à un principe de cohérence original. Finalement, il défend le principe éthique de l'égalité de chaque culture, chacune d'entre elles exprimant une modalité singulière d'être humain.

DURKHEIM E., au début du XX^{ème} siècle, exposera une conception de la culture incluant à la fois l'idée de la pluralité de ses expressions et celle de l'unité de l'homme. Pour lui, il existe dans toutes les sociétés une « conscience collective » faite de représentations collectives, d'idéaux, de valeurs et de sentiments communs à tous les individus de cette société. Cette conscience collective précède l'individu, s'impose à lui, lui est extérieure et transcendante : il y a discontinuité entre la conscience collective et la conscience individuelle. C'est la conscience collective qui réalise l'unité et la cohésion d'une société. (103, VINSONNEAU G.)

3/ L'approche contemporaine

A partir du moment où la notion de culture s'est imposée comme étant ce qui caractérise en propre la production d'un groupe humain délimité, les études traitant de cette question se sont développées de manière hétérogène. Aux Etats-Unis, le contexte a favorisé la multiplication des études empiriques centrées sur les phénomènes de culture et un approfondissement théorique. Souvent stigmatisé et réduit à l'uniformité d'un terme réducteur, le « culturalisme » désigne l'ensemble de ces travaux nord-américains. On peut en réalité dégager trois grands courants de recherche. Le premier s'inscrit dans le prolongement de l'enseignement de Boas, et envisage la culture dans une perspective historique. Le second cherche à explorer les liens entre culture et personnalité. Et le troisième identifie la culture à un système de communication.

La recherche sur la dimension historique des phénomènes culturels a conduit certains auteurs à s'attacher à reconnaître les modes de distribution dans l'espace des divers produits de culture identifiables. En s'inspirant du courant « diffusionniste » des ethnologues allemands du début du XX^{ème} siècle, ces auteurs se sont appliqués à définir des « aires culturelles » en inventoriant des séries de « traits culturels ». Les théories diffusionnistes se basent sur le fait indéniable que les idées et traits culturels voyagent et se distribuent dans le monde entier par l'intermédiaire des migrations et des routes commerciales. En d'autres termes, une « invention » est un phénomène unique qui se « diffuse » vers d'autres sociétés. Ainsi le repérage des différents traits culturels doit permettre d'établir une cartographie éclairant la distribution des aires culturelles, leurs centres et leurs périphéries, à partir desquelles se réalisent cette diffusion résultant des contacts interculturels.

L'école « culture et personnalité », issue du courant dit « anthropologie psychologie », prétend éclairer les liens entre l'individu et sa culture. Dans cette perspective, la culture n'est plus envisagée comme une totalité en soi qui transcenderait les individus. S'ils comprennent toujours la culture comme une unité, ce qui intéresse les auteurs de ce courant c'est d'élucider la manière dont les individus l'intériorisent et la réalisent à travers les conduites qu'ils manifestent. Ce courant de pensée fut inauguré par les travaux de MEAD M. qui cherche à relier certaines caractéristiques psychologiques des individus aux conditions particulières de la culture dans laquelle ils évoluent. BENEDICT R. tentera ensuite d'expliquer la formation de l'individu comme un phénomène

caractéristique de chaque culture à travers le concept de « modèle culturel ». Selon une référence théorique behavioriste, chaque individu s'aligne sur les modèles culturels en vigueur pour s'adapter à la vie du groupe auquel il appartient, par renforcement des réponses socialement désirables et par sanction des réponses socialement indésirables.

SAPIR J. fut un des premiers à avoir considéré la culture comme un système de communication, et il s'efforça d'élaborer une théorie des rapports entre culture et langage. Pour lui, la culture est un ensemble de significations que se communiquent les individus d'un groupe donné. L'hypothèse dite « SAPIR-WHORF » (le langage comme classificateur et organisateur de l'expérience sensible) a orienté toute une série de recherches sur l'influence qu'exerce la langue sur le système de représentation d'un peuple. Il s'agira d'abord du courant « interactionniste » aux Etats-Unis, qui se développe autour de BATESON et de l'école de PALO ALTO. Les interactionnistes envisagent la communication selon un modèle orchestral, autrement dit comme résultant d'un ensemble d'individus réunis pour jouer ensemble, et se trouvant en situation d'interaction durable. La partition, c'est à dire la culture, n'existe que par le jeu interactif des individus. Tout l'effort des anthropologues de la communication consiste à analyser les processus d'interaction qui produisent des systèmes culturels d'échange.

En Europe, il s'agira du courant « structuraliste » dont la figure de proue est LEVI-STRAUSS C. L'anthropologie structuraliste envisage la culture comme un langage. Comme le langage, la vie sociale est conçue comme un système de signes, et la société comme un ensemble de systèmes de communication. Ainsi sont envisagés les systèmes de parenté, la mythologie, l'organisation sociale...(103, VINSONNEAU G.)

B/ Les différentes approches des relations entre culture et psychisme

BERRY J.W et al ont distingué trois grandes perspectives dans l'étude des rapports entre culture et psychologie : l'absolutisme, le relativisme et l'universalisme. On peut illustrer les différences entre ces trois approches à travers l'exemple de la maladie mentale et de son rapport avec la culture. On peut penser que les maladies mentales sont essentiellement des invariants : elles existent et prennent la même forme quelque soit la culture considérée. C'est la position absolutiste. On peut penser au contraire que les maladies mentales sont des phénomènes relatifs à la culture au sein de laquelle elles se manifestent. C'est le point de vue relativiste, qui a mené au développement de l'ethnopsychiatrie. Enfin, on peut considérer que les maladies mentales sont universelles, mais qu'elles sont soumises à des influences culturelles qui en modifient les manifestations extérieures. C'est la position universaliste qui combine jusqu'à un certain point les deux perspectives précédentes.

Le relativisme suppose que tout est relatif au contexte culturel, et qu'il est essentiel d'éviter de juger les autres cultures en fonction de sa propre grille de lecture. De ce point de vue, on ne s'intéresse pas tellement aux similitudes qui existent entre les cultures et on explique les différences en soulignant qu'elles sont dues au contexte culturel. Cette position, dans sa version la plus radicale, implique le rejet de la méthode comparative : il faut éviter de comparer les cultures puisqu'elles sont fondamentalement différentes. Puisqu'il n'y a pas de position à partir de laquelle la comparaison des cultures pourrait être valable, il faut donc travailler à comprendre une culture pour ce qui la caractérise en propre. Il est clair que du point de vue du relativisme, la culture a une importance considérable et la psychologie en est totalement tributaire. Il s'agit là de développer ce qu'on appelle une « psychologie culturelle », au sens où chaque culture aurait une psychologie qui lui est propre.

D'un point de vue absolutiste, les phénomènes psychiques sont essentiellement les mêmes à travers les différentes cultures. Dans cette perspective, on suppose donc que l'intelligence, l'honnêteté, ou la dépression, ont le même caractère partout, et l'on ignore la possibilité que les connaissances du chercheur puissent être fonction de certaines conceptions propres à sa culture. Cette position peut être considérée comme l'orientation traditionnellement prédominante de la psychologie scientifique, pour qui la culture à un rôle très limité.

Enfin, selon la perspective universaliste les processus psychiques fondamentaux sont probablement partagés par tous les êtres humains, mais leurs manifestations sont susceptibles d'être influencées par la culture. Les besoins de base, tels que s'alimenter ou dormir, sont universels, mais la façon d'exprimer ces besoins peut-être totalement différente d'une culture à une autre. L'universalisme suggère que le même raisonnement s'applique dans le domaine psychologique : la diversité des pratiques culturelles pourrait très souvent cacher une similitude sous-jacente au niveau des processus psychiques. La position universaliste combine certains aspects de la position relativiste et de la position absolutiste, mais elle s'en distingue aussi de façon importante. Ainsi, contrairement à la perspective absolutiste, l'universalisme suggère qu'on ne peut prétendre à la découverte de processus universels à partir de recherches menées dans une seule culture. Et contrairement à la perspective relativiste, elle identifie le défi majeur de la psychologie sociale comme étant celui de conduire des recherches à travers différentes cultures afin de distinguer les processus invariants de ceux qui sont spécifiques à une culture. (20, BERRY J.W et al)

C/La culture, une vision du monde

1/ Un médiateur symbolique du réel

a/ Une signification du réel

Avec les premiers anthropologues, les cultures sont désignées par une accumulation de déterminations concrètes donnant lieu à une longue suite de définitions énumératives. Ce sont les « culturalistes » américains qui déplacèrent l'attention de ces contenus accumulatifs vers le principe de leur organisation. Ainsi, les contenus ne sont pas culturels en eux-mêmes mais parce qu'ils sont informés par des modèles situés dans l'esprit de l'homme, qui s'organisent entre eux dans un modèle d'ensemble doté d'une cohérence. Toutefois, le langage « objectiviste » ne permet pas de comprendre comment le modèle induit les comportements : nous ne savons pas ce qu'il se passe entre le stimulus et la réponse.

La réponse à cette interrogation a montré comment le sujet s'empare du stimulus et l'intègre dans un réseau de références qui en constituent son sens. La culture se réfère donc à cet intermédiaire qu'est la signification, opération impliquée dans tous les maniements mentaux du réel. Ce que CAMILLERI C. affirme sans ambiguïté : « La culture est l'ensemble, plus ou moins liées, de significations acquises les plus persistantes et les plus partagées que les membres d'un groupe, de par leur affiliation à ce groupe, sont amenés à distribuer de façon prévalente sur les stimuli provenant de leur environnement et d'eux-mêmes, induisant vis à vis de ces stimuli des attitudes, représentations et comportements communs majoritairement valorisés, dont ils tendent à assurer la reproduction par des voies non génétiques ». La culture est ainsi définie comme une production symbolique visant à transformer le monde en significations et à se l'approprier. (29, CAMILLERI C.)

Selon CLANET C. le sens peut en effet être considéré comme le « médiateur » des activités humaines. Mais si la culture est un ensemble de systèmes de signification propre à un groupe, à l'origine de règles et de normes que le groupe conserve et s'efforce de transmettre, tout individu est amené à l'assimiler et à le recréer pour lui. Il s'agit alors de se référer aux significations que prennent pour ces individus leurs actes et leurs

productions. Ce sont les interrelations entre les individus de la communauté, ou plutôt entre les significations élaborées par les individus, et les significations que véhicule et sauvegarde la communauté, qui constituent la culture dans son aspect officiel institué.

Dans une autre perspective, la culture est une mise en symbole du réel incarné dans le rapport social : elle renvoie aux formes symboliques et aux réseaux de symboles qui médiatisent les relations intersubjectives. Le rapport social est le signifié en tant qu'acte, la culture en est le signifiant. Car le sens n'existe pas indépendamment d'une forme, d'une structure (un geste, un regard..) qui va servir de médiateur entre les éléments du contexte entrant en relation. On peut donc appréhender la culture à partir des médiations par lesquelles elle se manifeste (médiations du faire, du dire, de l'écrire...). La culture peut être ainsi vue comme l'ensemble des formes imaginaires/symboliques qui médiatisent les relations d'un sujet aux autres et à lui-même, et plus largement au groupe et au contexte. Ainsi s'esquisse une conception « psycho-socio-dynamique » de la culture, définie en termes de sens et de significations médiatisant les relations intersubjectives et actualisée par celles-ci. (34, CLANET C.)

b/ Une perception du réel

Si la culture confère une signification au monde environnant, elle en influence également la perception. Au cours du XIX^{ème} siècle, les études portant sur la perception visuelle considéraient ce phénomène comme une opération passive, par laquelle des éléments du monde seraient transmis au cerveau par la médiation « d'images mentales » en tout point conformes au modèle physique à percevoir. La plupart des auteurs estimaient alors qu'un tel processus pouvait être le même pour tous les humains. A ce courant « universaliste » s'opposait une école « spéculative » qui estimait au contraire que la manière de voir le monde varie d'un groupe humain à l'autre, non parce que les équipements sensoriels différaient, mais parce que ces groupes sont respectivement dotés de systèmes de « représentation collective » indissociables des processus perceptifs qu'elles mettent en œuvre. La perception implique une activité mentale telle que l'objet perçu est une construction.

L'activité perceptive est d'une importance fondamentale car elle sous-tend tous les modes d'adaptation à l'environnement. La perception comprend l'ensemble des

processus par lesquels est sélectionnée l'information, provenant du monde extérieur ou de soi-même, et par lesquels se réalise l'ajustement des comportements. Dans le processus perceptif normal les facteurs sociaux et culturels ont donc longtemps échappés aux chercheurs, de même qu'ils échappent au sujet qui perçoit. Ces facteurs sont en effet incorporés au stimulus, et le sujet immergé dans sa propre culture n'a pas conscience des influences culturelles qui s'exercent sur sa propre perception. Ce sont les ethnologues qui ont contribué à mettre en évidence de telles influences différentielles sur les groupes humains. Ainsi, ils ont constaté que lorsqu'ils sont mis en présence de stimuli physiquement identiques, des individus issus de cultures différentes réagissent diversement à ces stimuli. La culture médiatise toujours ce qui est à percevoir en désignant ce qui est agréable ou ne l'est pas, ce qui est beau et bon ou ne l'est pas.

D'autre part, les stimuli qui déclenchent les capacités respectives de leurs membres varient aussi à travers les groupes culturels. Les modèles culturels contribuent en effet à dessiner dans l'environnement des systèmes de situations typiques. Quelle que soit la façon dont les acteurs sociaux s'abordent au sein d'une même société, les variations individuelles s'inscrivent dans un schéma préétabli. L'ensemble cohérent de ces « codes », qui dispensent de l'improvisation adaptative, rend possible la « circulation sociale » aisée des sujets relevant d'une même culture à travers le même système de situations typiques. Vis à vis de celles-ci se développe donc un jeu d'attitudes, de motivations propres à concentrer l'attention sur elles, à les privilégier tout en se détournant des autres situations. Ainsi, pour chaque culture, tels groupes de performances effectives et différenciatrices se détachent du champ des possibilités virtuelles des individus. Les apprentissages permettent aux acteurs sociaux d'acquérir la capacité de discriminer les stimuli qui méritent d'être appréhendés.

On voit comment la perception opère, en sélectionnant un ensemble de formes de modèles, de matrices de conduites spécifiques admis dans une société et destinées à exercer des fonctions précises. Dans une société donnée, la perception permet donc de saisir la réalité telle qu'elle doit être saisie. (103, VINSONNEAU G.)

2/ un système de représentations collectives

A la fin du XIX siècle, Durkheim traite des phénomènes de « représentation collective ». D'après cet auteur, l'association des individus au sein du corps social constituerait le substrat social d'une autre synthèse, celle par laquelle s'édifient les « représentations collectives », qui seraient dotées d'autonomie et d'une vie propre, la « vie représentative ». D'un autre point de vue, les différents courants cognitivistes envisagent l'individu comme un organisme traitant des informations environnantes, notamment sociales. La perspective adoptée est essentiellement intra-individuelle, le psychisme se confondant avec une formation autonome qui reçoit des stimuli d'origine sociale et qui les traite selon des règles de fonctionnement très générales.

Au carrefour de la sociologie, qui gomme le caractère individuel de la représentation, et du cognitivisme, en quête des règles d'un traitement de l'information isolé de tout contexte social, le courant d'étude initié par MOSCOVICI pose les représentations sociales comme des constructions mentales déformées à la fois par leur structure psychique et par leur structure sociale. Ainsi, l'individu n'est pas un récepteur passif de stimuli : il est le sujet de la reconstruction du réel. Il ne véhicule donc pas des copies conformes de ce réel, mais par un incessant travail de transformation il parvient à s'approprier les éléments extérieurs jusqu'à ce qu'ils lui deviennent familiers. Une représentation est ainsi définie comme « l'organisation durable de perceptions et de connaissances relatives à un certain aspect du monde de l'individu ». Une représentation n'est pas sociale parce qu'elle porte sur des éléments sociaux mais parce qu'elle est partagée dans un groupe donné, qu'elle est l'une de ses caractéristiques. En tant que reconstruction de la réalité par le sujet, et en tant qu'attribut caractéristique de son groupe d'appartenance, la représentation s'érige en élaboration théorique qui vise à intégrer le phénomène représentationnel à deux niveaux différents. Elle médiatise d'abord les relations entre l'individu et son environnement. Elle s'érige ensuite en structure cognitive formelle, rassemblant des énoncés figuratifs et évaluatifs à propos d'un objet selon un mode commun aux différents membres d'un groupe, de sorte qu'ils partagent à la fois une même interprétation du réel et un même mode de réaction à la situation traversée.

Ainsi, les représentations individuelles apparaissent comme des reproductions de normes sociales générales, qui selon un versant afférent les déterminent en amont.

Mais l'effort normatif qui sous-tend les représentations ne s'arrête pas là. Lorsque la compétence des individus est sollicitée en vue de désigner un objet à propos duquel chacun véhicule une représentation, ce sont les aspirations personnelles vis à vis de cet objet qui sont interpellées, selon un véritable phénomène projectif. En rétroagissant sur les représentations individuelles, les objets des acteurs sociaux marquent le versant efférent de ces représentations. A la fois subordonné aux déterminants sociaux et institutionnels (versant afférent) et aux exigences des aspirations personnelles (versant efférent), le phénomène des représentations sociales et individuelles réalise bien l'articulation du psychologique et du social. Autrement dit, il faut voir dans la dynamique des représentations individuelles et collectives se réaliser le lien entre le sujet et sa culture (103, VINSONNEAU G.)

FISCHER G.N distingue différentes caractéristiques concernant la structure et le contenu des représentations sociales :

- en tant que processus, la représentation est la transformation sociale d'une réalité en objet de connaissance. De ce point de vue, elle ne restitue pas dans leur intégralité les données matérielles, mais les sélectionne en fonction de la position qu'occupent les individus dans une situation sociale donnée.
- il s'agit d'un processus de remodelage de la réalité qui a pour but de produire des informations significatives. La représentation apparaît ainsi comme une élaboration socio-dynamique de la réalité, et se présente comme la reprise et l'intériorisation des modèles culturels et des idéologies dominantes dans une société.
- La transformation opérée par les représentations se traduit par un travail de naturalisation de la réalité sociale. La représentation s'impose comme un « donné perceptif », elle fonctionne comme une réduction élaborée de la réalité.
- La représentation se construit à l'intérieur d'un processus relationnel. C'est une élaboration mentale qui se joue en fonction de la situation d'une personne par rapport à celle d'une autre personne.
- Le contenu de la représentation est marqué par son caractère significatif et défini par un rapport figuré/sens qui exprime une correspondance entre ces deux pôles. Dans une représentation, le caractère significatif n'est donc jamais indépendant de son caractère figuratif. (46, FISCHER G.)

D/ la culture, le « contenant » d'un groupe

1/ Un appareil psychique groupal

KAES R. élaborà à la fin des années 1960 le concept d' « appareil psychique groupal » afin d'intégrer le rapport du sujet au groupe, l'agencement de sa psyché dans ses liens avec le groupe, et la consistance de la réalité psychique de ce groupe. Ce modèle repose sur une série de postulats :

- Il n'y a pas seulement collection d'individus mais groupe lorsque s'est opérée entre les individus une construction psychique commune et partagée, avec ses phénomènes spécifiques. L'appareil psychique groupal est le moyen de cette construction et le résultat d'un certain arrangement combinatoire des psychés individuelles.
- L'appareil psychique groupal accomplit un travail spécifique : il lie, assemble et conflictualise des parts de la psyché individuelle mobilisées pour construire le groupe.
- L'appareil psychique groupal n'est pas l'extrapolation de l'appareil psychique individuel. Il est une structure indépendante des psychés, qu'il assemble selon des lois qui lui sont propres. Il possède sa propre organisation et son propre fonctionnement.
- L'appareil psychique individuel se forme dans cet appareillage, il en procède et s'y transforme, s'en différencie, et dans certaines conditions y acquiert son autonomie.
- C'est un tel appareillage qui constitue la réalité psychique de et dans le groupe. Celle-ci s'organise selon des modalités où le « commun » et le « partagé » prévalent sur le « privé » et le « différent ».

L'appareil psychique groupal a pour corollaire que certains éléments de l'appareil psychique individuel possèdent des propriétés groupales, ou sont formés de sous-structures groupales. Ce que Kaes nomme des « groupes internes ». Selon lui, il existe entre ces formations groupales du psychisme individuel et l'appareil psychique groupal une relation oscillant entre l'isomorphie et l'homéomorphie.

Le pôle isomorphique correspond à la situation où l'organisateur du groupe est identique chez tous les membres de ce groupe. Il y a identité de perception entre l'appareil psychique groupal et les appareils psychiques individuels. Ce qui suppose la perte des limites individuelles. Il n'existe alors pour les membres du groupe qu'un seul espace psychique homogène, et non des espaces psychiques distincts. Une situation

évoquant les liens caractéristiques des structures familiales régies par la psychose. La tendance isomorphique est à considérer comme une manifestation défensive contre l'angoisse de non-assignation. Le pôle homéomorphique se caractérise au contraire par la différenciation entre les espaces psychiques individuels et celui du groupe, mais aussi entre les sujets membres du groupe. Toutefois, une certaine similitude est nécessaire. L'appareil psychique groupal s'établit sur un rapport de tension entre la similitude et la différence des espaces psychiques individuels.

Une seconde condition nécessaire à la formation de l'appareil psychique groupal est constituée par les organisateurs socio-culturels. Ce sont des schémas de signification construits socialement par le travail de la culture, et dont les mythes sont les représentants les plus aboutis. Leur fonction est d'encoder de façon normative la réalité groupale à travers l'élaboration de représentations fonctionnant comme des modèles de groupalité (les 12 apôtres, les chevaliers de la table ronde...).

L'appareil psychique groupal assure différentes fonctions. Il fonctionne d'abord comme un médiateur entre le psychique et le social. L'appareil psychique groupal reçoit, par identification projective, les parties bonnes des objets internes des membres du groupe, mais aussi une partie des tendances destructrices. Il assure ainsi une fonction analogue à la capacité α de la mère selon Bion. La réintrojection partielle des bons objets déposés dans l'appareil psychique groupal et la projection des objets persécuteurs à l'extérieur, permet de métaboliser les éléments β des membres du groupe et de leur trouver une issue symbolisante, dans la création d'une utopie par exemple.

Mais l'appareil psychique groupal ne se limite pas à sa fonction de transformation et de transmission des formations intrapsychiques provenant de ses membres. Ses déterminations multiples (physique, psychique, sociale, culturelle) le conduisent à transformer ce qu'il reçoit des autres groupes, de la société et de la culture, dont il reçoit des modèles de sociabilité. Il doit les « naturaliser » dans sa propre organisation. Le concept théorique d'appareil psychique groupal doit intégrer ce double système d'échange, interne et externe.

L'attachement des membres d'un groupe à l'appareil psychique groupal est en lien direct avec la capacité qu'il a de satisfaire les exigences psychiques propres à chacun d'entre eux. Cet attachement est fonction du coût psychique de l'abandon d'une partie de soi au profit de l'appareil psychique groupal. Pour maintenir cet attachement, l'appareil psychique groupal met en œuvre des formations spécifiques : la création d'une « enveloppe de peau groupale », soit des constructions mythiques et idéologiques constituant autant de repères identificatoires et de principes normatifs.

Mais le lien groupal dépend aussi de la capacité de l'appareil psychique groupal à doter chacun de ses membres d'une identité partageable avec un nombre limité d'individus et différenciatrice par rapport à ceux-ci et à d'autres groupes. L'appareil psychique groupal fonctionne comme un opérateur dans la constitution des identifications et dans le repérage de l'identité. Il informe et remanie les identifications et les identités qui se sont formées dans le premier appareil psychique groupal, le groupe familial. (60, KAES R.)

2/ Une enveloppe psychique groupale

ANZIEU D. étendra son concept de peau psychique au groupe. Pour lui, un groupe est une enveloppe qui fait tenir ensemble des individus. Tant que cette enveloppe n'est pas constituée, il n'y a qu'un agrégat d'individus mais pas de groupe.

Réduite à sa trame, l'enveloppe groupale est un système de règlements implicites ou explicites, de coutumes établies et de faits ayant valeur de jurisprudence sur les assignations de place à l'intérieur du groupe. Ce réseau permet au groupe de se constituer un espace interne (qui procure un sentiment de liberté et qui garantit le maintien des échanges intra-groupes) et une temporalité propre (comprenant un passé d'où il tire son origine et un avenir où il projette d'accomplir ses buts).

Au delà de sa trame, l'enveloppe groupale est vivante si elle assure sa fonction de filtre entre la réalité extérieure au groupe et réalité intérieure de ses membres. L'enveloppe groupale est ainsi une membrane à double face. L'une d'elle est tournée vers la réalité extérieure, physique et sociale, et notamment vers d'autres groupes. Par cette face, l'enveloppe édifie une barrière protectrice contre l'extérieur : elle fonctionne ainsi comme filtre des énergies à accueillir et des informations à recevoir. L'autre face est tournée vers la réalité intérieure des membres du groupe. L'enveloppe groupale se constitue dans le mouvement même des projections que les membres font sur elle de leurs fantasmes, de leurs images, de leurs topiques subjectives (c'est à dire la façon dont s'articule dans les appareils psychiques individuels, le fonctionnement des sous-systèmes de celui-ci : le ça, le moi, le surmoi, l'idéal du moi). Par sa face interne, l'enveloppe permet l'établissement d'un état psychique trans-individuel qu'Anzieu propose d'appeler un Soi de groupe.

Le groupe a un Soi propre, il est le contenant à l'intérieur duquel une circulation fantasmatique et identificatoire va s'activer entre les individus. Anzieu affirmera ensuite que pour se constituer, l'enveloppe psychique doit faire appel à une instance qui soit commune aux appareils individuels et qui déterminera le fonctionnement psychique conscient et inconscient du groupe. Il rejoint en ce sens Freud, qui émit le premier l'idée qu'une de ces instances, l'idéal du Moi, pourrait assurer l'unité et la cohésion d'une collectivité. (8, ANZIEU D.)

3/ Une mentalité groupale

BION W.R fait l'hypothèse de l'existence d'une « mentalité groupale », qui découle du fait que dans de nombreuses circonstances le groupe fonctionne comme une unité. Ce terme désigne donc l'activité mentale collective qui se forme lorsque des individus se réunissent pour former un groupe. La mentalité groupale est constituée par l'opinion, la volonté ou le désir unanime d'un groupe. Elle peut être en conflit avec les désirs ou les opinions des individus. L'organisation du groupe peut ainsi être envisagée comme la résultante de l'interaction entre la mentalité groupale et les désirs de l'individu. Bion appelle cette organisation « culture du groupe ». La mentalité groupale selon Bion est envisagée comme le « contenant », récepteur de toutes les contributions apportées par les membres du groupe, et « l'hypothèse de base » en est le contenu, qui se réfère à l'existence d'une opinion commune, unanime et anonyme du groupe, et qui va guider le fonctionnement de ce groupe. (53, GRINBERG L.)

E/ La culture, un processus dynamique et évolutif

Les auteurs n'ont pas tous considéré les cultures comme des entités pouvant faire l'objet de description et/ou inventaire, qui figent le réel en un quasi état de nature. Dès le début du XIXème siècle, certains anthropologues commencèrent à envisager la culture comme un processus évolutif. Ce processus de changement culturel peut-être d'origine interne ou issu des contacts avec d'autres cultures. Parmi les facteurs de changement d'origine interne, on peut citer l'innovation, la découverte, l'invention, la sélection. Parmi les facteurs de changement externe on distingue les emprunts, la diffusion, la réinterprétation et l'acculturation, qui en constitue le processus ultime. L'acculturation désigne « l'ensemble des phénomènes qui résultent d'un contact continu et direct entre des groupes d'individus de cultures différentes, et qui entraînent des changements dans les modèles culturels initiaux de l'un ou des deux groupes ».

HERSKOVITS aura été l'initiateur des recherches sur les phénomènes d'acculturation à travers ses études sur la culture des noirs descendants d'esclaves africains aux états unis. Il mettra en évidence la transformation de la culture initiale par « sélection » d'éléments culturels empruntés selon la « tendance » profonde de la culture preneuse, tel que l'acculturation n'entraîne donc pas forcément la disparition de la culture originale, dont la logique interne peut demeurer prédominante. C'est parce que les groupes ne restent jamais passifs quand ils sont confrontés à des changements culturels exogènes, que l'acculturation n'aboutit pas à l'uniformisation culturelle. (58, GUIMOND)

Pour BASTIDE R., toute culture est un processus permanent de construction, déconstruction et reconstruction. La phase de déconstruction, ou de « déculturation », n'est pas forcément un phénomène négatif aboutissant à la décomposition de la culture, car elle peut aussi agir comme facteur de reconstruction culturelle. Il en prend pour exemple le cas limite de la culture afro-américaine : malgré des siècles d'esclavage, c'est à dire de déstructuration sociale et culturelle quasi absolue, les noirs américains ont créé des cultures originales et dynamiques.

Mais, il est également vrai que les facteurs de déculturation peuvent être à ce point dominants qu'ils empêchent toute restructuration culturelle. Des restes fragmentaires de la culture d'origine peuvent coexister aux cotés d'apports tout aussi fragmentaires de

la culture dominante, mais il n'y a pas de liaisons structurelles entre eux et les significations profondes de ces éléments sont définitivement perdues. Ce tout hétéroclite ne fait pas système. Cette déstructuration sans restructuration possible entraîne une désorientation des individus, au sens propre de perte de sens, ce qui se traduit par des pathologies mentales ou des conduites délinquantes.

Dans d'autres cas, on assiste à une véritable « mutation » culturelle, autrement dit la discontinuité l'emporte sur la continuité. Bastide parle alors d'« acculturation formelle » parce qu'elle touche les formes même du psychisme, c'est à dire les structures de l'inconscient « informées » par la culture, à quoi s'oppose l'« acculturation matérielle », qui ne touche que les contenus de la conscience et qui s'inscrit dans les faits perceptibles (changement d'un rituel, propagation d'un mythe). Cette distinction permet de mieux appréhender les phénomènes dits de « contre-acculturation » : mouvements messianiques, fondamentalistes, et d'une façon générale toute tentative de « retour aux sources ». La contre-acculturation est une réaction désespérée à l'acculturation formelle, qui se produit quand la déculturation est suffisamment profonde pour interdire toute récréation pure et simple de la culture originelle. Pourtant, sans s'en rendre compte, les mouvements de contre-acculturation empruntent les modèles d'organisation, et même les systèmes inconscients de représentation, à la culture dominante qu'ils prétendent combattre. Ainsi, loin d'être un retour aux origines, la contre-acculturation n'est en fait qu'un type parmi d'autres de restructuration culturelle. (14, BASTIDE R.)

LAPLANTINE F. introduira la notion de « métissage » comme une forme particulière de mélange culturel, entre uniformisation croissante et exacerbation des particularismes. Les éléments qui composent une culture ne sont jamais totalement intégrés les uns aux autres, et toutes les cultures sont, à des degrés divers, des cultures « mixtes », faites de continuité et de discontinuité. Le métissage, contrairement au syncrétisme, est une composition dont les composantes gardent leur intégrité : loin de l'idée de symbiose et de totalité unifiée, il tire sa force de son instabilité même. (65, LAPLANTINE F.)

II/ De la culture à l'individu

A/ la culture « modèle » la personnalité

1/ La personnalité de base

La culture s'exprime à travers les comportements et les attitudes des individus et le concept de personnalité représente, au moins partiellement, l'assimilation et l'intégration des matériaux issus de la culture ambiante. Les deux termes, « culture » et « personnalité », sont donc indissociables, même si la nature de leur interdépendance reste discutée.

C'est le concept de « modèle culturel » qui fut à la base de l'étude des liens entre culture et personnalité. Un modèle culturel désigne un « ensemble articulé d'éléments cohérents, complémentaires et interdépendants, qui marquent de leurs empreintes toutes les institutions de la vie sociale et les comportements ». Chaque modèle culturel est caractérisé par un certain nombre de « systèmes valeur-attitude », qui en constituent le cœur. Une « valeur-attitude » est une réponse généralisée à un schéma situationnel typique : lorsqu'ils se trouvent dans une même situation, les individus d'une société donnée conforment leur conduite au modèle culturel en vigueur. Généralement, le modèle culturel n'est pas une contrainte absolue mais il indique seulement la ligne de conduite à suivre globalement.

C'est KARDINER qui donna à la formation de la personnalité l'interprétation la plus visible en invoquant la notion de schéma psychologique et en l'envisageant sous le jour d'un « noyau complexe profond » qui fut appelé la « personnalité de base ». La personnalité de base opère à la fois sur les plans sociologiques et psychologiques. Il faut donc l'envisager du point de vue de la société et du point de vue de l'individu, car elle n'appartient ni tout à fait à l'un, ni tout à fait à l'autre, mais se situe à mi-chemin entre le social et le psychologique. La personnalité de base représente « l'assise psychologique commune à tous les membres d'un groupe, sur laquelle se greffent les traits individuels, et qu'on peut décrire en faisant abstraction de ces traits ». La personnalité de base est donc la configuration psychologique particulière aux membres d'une société donnée, qui se manifeste par un certain style de vie sur lequel les individus brodent leurs variantes singulières. L'ensemble des traits qui composent cette configuration mérite d'être

appelés « personnalité de base » non parce qu'ils constituent exactement une personnalité, mais parce qu'ils constituent la base de la personnalité de tous les membres du groupe, la « matrice » à partir de laquelle les traits de caractère se développent. La personnalité de base exprime la normativité du groupe. Les traits de caractère qui forment la personnalité de base sont ceux qui sont reconnus par l'ensemble des membres du groupe. En ce sens, elle est une norme car elle représente ce que l'ensemble des membres d'un groupe considère comme normal.

Par ailleurs, selon l'auteur il existe un rapport étroit entre la stabilité culturelle de la société et la qualité de l'intégration des individus qui la composent. Un individu dont l'existence s'écoule dans une société relativement stable voit sa personnalité devenir de plus en plus solidement intégrée à mesure qu'il vieillit. Cette conception du rapport entre identité et culture est critiquable dans la mesure où elle néglige la malléabilité de l'être humain et ses capacités d'adaptation et de restructuration psychologique. (103, VINSONNEAU G.)

2/ Les concepts de statut et de rôle social

Afin d'éclairer les processus de formation de la personnalité de base, LINTON R. proposera de distinguer la culture « explicite » de la culture « implicite ». L'aspect explicite de la culture est constituée des phénomènes matériels (produit de l'industrie) et des phénomènes cinétiques (le comportement). L'aspect implicite de la culture renvoie aux phénomènes psychologiques, dont l'existence et la nature ne peuvent qu'être inférées de l'aspect explicite auxquels ils donnent lieu. Ainsi, c'est l'aspect explicite de la culture qui en constitue le principal agent de transmission, les états psychologiques n'étant pas en eux-mêmes transmissibles. C'est le contact avec la culture explicite et l'expérience qui en résulte, qui recréent chez chaque individu les états psychologiques communs, lesquels constituent à leur tour la culture implicite.

De même, Linton distinguera la culture « réelle » de la culture « idéale » afin d'expliquer l'écart qui peut exister entre un système de « valeur-attitude » et le comportement concret des individus. La culture réelle d'une société consiste dans le comportement effectif de ses membres. Les modèles idéaux sont définis comme des « abstractions élaborées par les membres de la société eux-mêmes et représentent leur opinion commune sur la façon de se comporter dans certaines situations ». Le degré de correspondance entre la culture idéale et sa concrétisation varie selon les cas, mais quelque soit l'écart entre le discours des acteurs et la réalité effective, les modèles idéaux exercent une action normative en décourageant ceux qui s'écartent trop des standards prescrits.

Enfin, Linton introduira les notions de « statut » et de « rôle » pour rendre compte de la diversité des expériences psycho-sociales des individus dans une société complexe, à laquelle participe un grand nombre de subcultures. Il distingue en effet les influences générales communes qu'exerce une culture donnée sur les individus, et les influences spécifiques dues à leurs conditions particulières de vie. La place qu'un individu occupe dans un système particulier et à un moment donné constitue son « statut » par rapport à ce système. Les « rôles » désignant l'ensemble des modèles culturels associés à ce statut particulier : il comprend les attitudes, les valeurs et le comportement que la société attend de toute personne occupant ce statut. En tant qu'il en représente le comportement manifeste, le rôle est l'aspect dynamique du statut.

Par delà son statut objectif, l'acteur social se donne une conception particulière de ce qui est sa position par rapport à autrui, en se comparant non pas à la population de son groupe social en général, mais à des membres de groupes restreints auxquels il peut ou non appartenir, appelés « groupes de référence ». Ces groupes de référence fournissent au sujet les instruments à l'aide desquels il élabore son statut subjectif, lequel détermine à son tour le développement et les transformations des attitudes de l'individu au sein des groupes sociaux. Ainsi, aux systèmes de statut objectif et subjectif se rattachent des systèmes de rôle dont l'ensemble participe à l'élaboration d'un tissu social complexe. On peut considérer que les rôles constituent le lien unissant la culture et la personnalité : c'est en grande partie en déterminant le rôle assigné à l'acteur social que la culture marque les conduites des membres de toute communauté. (70, LINTON R.)

B/ Les processus d'intériorisation de la culture

1/ Le processus de socialisation

Le processus de transmission culturelle est appelé « socialisation », soit « le processus par lequel l'individu apprend et intériorise, tout au long de sa vie, les éléments socio-culturels de son milieu, les intègre à sa personnalité sous l'influence d'expériences et d'agents sociaux significatifs, et par là s'adapte à son environnement social ». La transmission des significations sociales se fait notamment par la médiation du groupe familial, et permet à l'individu de communiquer avec autrui et de s'inscrire dans le tissu social. La socialisation opère comme une dynamique évolutive de construction du lien social. Elle constitue le processus d'apprentissage et d'intégration sociale à travers la relation. La socialisation débute au sein de la famille dès la petite enfance, et se poursuit dans le cadre des institutions et des groupes que le sujet traverse tout au long de sa vie.

Sous l'influence de la psychanalyse, des observations comparées du traitement des individus au cours de leur première enfance ont été menées en vue de mettre en évidence les facteurs susceptibles d'influencer la formation de la personnalité dans différentes cultures. Certains facteurs ont ainsi été considérés comme autant de variables indépendantes possibles. C'est le cas par exemple du degré de sollicitude dont l'enfant est l'objet et du type de traitement émotionnel qu'on lui prodigue (distance des adultes vis à vis de l'enfant, rythme des contacts affectifs). C'est aussi le cas de la distribution temporelle de la satisfaction des besoins (rythme dans l'alimentation et les soins, les changements de position, la libération ou l'entrave des mouvements), les modalités de la succession contrainte-liberté (pratique d'emballage), ou les modalités de sevrage. À travers le traitement spécifique dont l'enfant est l'objet dans toutes ces circonstances, les règles culturelles fondamentales s'infiltrèrent en lui. Les personnes qui s'occupent de l'enfant dès sa naissance sont le produit d'une certaine culture, et leurs convictions concernant les enfants et la façon de s'en occuper jouent un rôle quotidien dans le processus de socialisation.

L'éducation constitue un second facteur dans la transmission de la culture. Elle est en général à l'origine des principaux modes de différenciation des comportements, des relations sociales, des réactions à un certain nombre de situations définies qui sont transmises directement. Il s'agit d'apprentissages réalisés à partir de démonstrations et

de répétitions. Mais l'éducation va plus loin en permettant notamment l'intériorisation de certaines façons de penser, d'envisager le monde. Elle joue un rôle essentiel dans le développement des fonctions intellectuelles, esthétiques, morales, spirituelles. Mais à ce niveau, les méthodes d'éducation n'interviennent qu'indirectement (58, GUIMOND S.)

L'imitation est un autre vecteur de transmission de la culture. De nombreuses études réalisées dans le cadre de la théorie de l'apprentissage social ont mis en évidence l'influence des modèles dans le processus d'apprentissage. L'imitation relève d'un processus d'identification. Les parents représentent évidemment des modèles pour leurs enfants. Mais l'imitation peut également relever d'une transmission horizontale, c'est à dire entre pairs. A partir de ses recherches dans le domaine de la génétique comportementale, HARRIS J.R proposa la théorie de la « socialisation collective ». Selon cette théorie, la formation des caractéristiques psychologiques qui persistent jusqu'à l'âge adulte dépend de façon prédominante des expériences de l'enfant en dehors de la maison, et en particulier de l'influence des pairs. A la conception traditionnelle selon laquelle la culture est transmise à l'enfant d'individu à individu, ce modèle oppose l'idée selon laquelle la transmission se ferait de groupe à groupe. Et ce ne sont pas seulement les enfants qui s'influencent entre eux, mais les parents s'influencent entre eux également. En particulier quant à la manière d'élever les enfants. Ce qui peut expliquer les différences liées à la classe sociale : il est probable que les enfants d'une classe sociale donnée, vivant dans le même quartier et inscrits à la même école, seront socialisés par des parents qui partagent des pratiques et des valeurs de socialisation communes. (59, HARRIS J.R)

Ainsi, les particularités culturelles infléchissent de façon déterminée les attitudes, les aspirations, les motivations, les représentations et les comportements des sujets. Elles développent certaines de leurs possibilités tandis qu'elles en réduisent d'autres. Mais à cette perception qui tend à envisager la socialisation comme un « modelage » de l'enfant, se substitue un autre courant qui appréhende la socialisation comme un processus qui se réalise à travers des échanges relationnels actifs, dans une perspective interactionniste. L'illusion du modelage vient de ce que le très jeune enfant, qui dispose de peu de moyens pour résister aux propositions qui lui sont faites, semble se comporter comme un objet récepteur. Mais l'enfant est producteur d'une grande quantité d'activités, et les personnes de son entourage tentent de fixer son attention sur les

activités à valoriser. C'est donc l'agent socialisateur qui propose des éléments à l'individu en cours de socialisation, lequel finit par en disposer. Une proposition qui est d'autant plus vraie lorsque l'on passe des sociétés traditionnelles aux sociétés industrielles, que caractérise la complexité : d'une socialisation « d'influence » on passe à une socialisation « propositionnelle », en raison de la prolifération des modèles culturels à disposition. Si les groupes traditionnels proposent des codes relationnels qui concernent à la fois la totalité des situations de l'existence et le détail de chacune, les groupes industrialisés abandonnent de nombreuses situations à l'initiative de l'individu. Ainsi, la socialisation ne peut pas être qu'un processus d'intériorisation de la culture conduisant l'individu à reproduire l'héritage transmis, mais résulte aussi de l'activité interne d'un sujet qui agit et réagit en fonction de ses expériences et identifications propres.(103, VINSONNEAU G.)

MEAD G.H propose une illustration pertinente de cet effort d'articulation de l'individu et du collectif pour rendre compte des conduites humaines à travers sa conception de la formation de l'identité. La formation de l'identité de la personne est étroitement liée au processus de socialisation qui la nourrit. Ce processus est traversé par une tension fondamentale entre la tendance à l'adaptation et la tendance à l'affirmation. L'organisation du « Soi » est structurée autour de deux instances. D'un côté, il y a le « Moi », qui désigne le pôle social et culturel intériorisé, et qui tend à la conformation et à l'adaptation. De l'autre, il y a le « Je », qui réagit aux pressions de la société et qui pousse à l'élargissement des capacités d'expression de l'individualité. C'est de l'équilibre et de l'union de ces deux pôles du « Soi », le « Moi » ayant intériorisé l'esprit du groupe et le « Je » permettant au sujet de s'affirmer positivement dans le groupe, que dépend la consolidation de l'identité sociale, et donc l'achèvement du processus de socialisation. En ce sens, socialisation et individuation vont ensemble. (76, MEAD G.H)

2/ la socialisation en situation transculturelle

BERGER P. et LUCKMANN T. distinguent la socialisation primaire de la socialisation secondaire. Si la socialisation primaire consiste en l'appréhension du monde social en tant que réalité signifiante, la socialisation secondaire permet à l'individu déjà socialisé d'aborder de nouvelles réalités liées à son investissement dans de nouveaux secteurs de la vie sociale. La socialisation secondaire est basée sur l'intériorisation de « sous-mondes » institutionnels ou basés sur des institutions. Ces auteurs considèrent que la socialisation est « ratée » quand il y a absence de continuité et de cohérence dans la construction du monde intériorisé par le sujet. Dans ce cadre, ils identifient 3 situations. La première est celle d'une identification subjective ne correspondant pas aux normes objectives (ex : homme efféminé).

Une seconde situation est celle d'une socialisation primaire véhiculant des visions du monde différentes (ex : enfant élevé par ses parents et par une nourrice étrangère). Devenu grand, le sujet se trouve confronté à un véritable choix identitaire, en fonction des réalités assimilées. En effet, si des mondes contradictoires apparaissent au cours de la socialisation primaire, l'individu a la possibilité de s'identifier à l'un de ceux-ci au détriment de l'autre. Un processus, qui parce qu'il intervient au cours de la socialisation primaire, sera affectivement chargé à un haut degré.

La troisième situation relève des contradictions entre socialisation primaire et socialisation secondaire. Au cours de cette dernière, des réalités alternatives surgissent en tant qu'options subjectives. L'issue d'une telle situation réside dans deux possibilités. La première solution constitue une désidentification subjective par rapport à la place occupée dans l'ordre social. L'identité devient alors imaginaire. La seconde solution consiste en l'intériorisation de la nouvelle réalité mais sans véritable identification, donnant lieu à des manipulations délibérées et intentionnelles.

La gestion de la pluralité des définitions de la réalité devient une situation généralisée dans les sociétés modernes. En effet, en milieu traditionnel les codes relationnels sont fortement cohérents et tendent à s'articuler en un seul code général, qui ne se heurte à aucune concurrence idéologique à l'intérieur du groupe. Ainsi, les structures inculquées dans l'enfance lors de la socialisation primaire sont destinées à coïncider ultérieurement avec des structures fortement homologues. A l'inverse, dans les sociétés modernes la multiplicité des « réalités » en présence fait apparaître le caractère relatif de son propre

monde, qui est appréhendé comme « un » monde plutôt que comme « le » monde. Ainsi, les séquences de socialisation relèvent de codes indépendants les uns des autres, éventuellement disparates, voire même contradictoires. La structure acquise lors de la socialisation primaire doit alors nécessairement éclater pour que s'intériorisent de nouvelles structures aux différences saillantes. Dans ce cas, la socialisation primaire perd de son importance au profit de la socialisation secondaire, qui peut-être corrélative de « désocialisation ». (17, BERGER P. et LUCKMANN T.)

La socialisation en situation transculturelle implique l'influence de deux ou plusieurs systèmes culturels sur la construction de l'identité. Mais, si une telle situation tend à se généraliser dans les sociétés modernes ultra-différenciées, la spécificité du contexte migratoire, les rapports de pouvoir et de domination, les différences culturelles très accentuées et les représentations collectives les concernant, sont autant de variables qui orientent et structurent les conduites identitaires des enfants issus de l'immigration. Trois points fondamentaux sont à prendre en compte dans cette configuration.

Le premier est celui de l'ancrage véritable de ces jeunes dans une matrice de socialisation structurellement biculturelle. La culture occupe une place centrale dans la mesure où elle intervient dans un domaine fondamental, celui des unités de sens et de signification qui construisent la médiation obligatoire dans l'accès au réel.

Le second point est celui de l'inscription de la socialisation interculturelle, et la rencontre socialisateurs-socialisés, dans une histoire sociale porteuse de contradictions et de conflits multiples qui travaillent le sujet.

Enfin, le troisième élément réside dans la place incontournable du sujet dans l'effectuation d'un certain nombre de choix, et son engagement dans l'élaboration de stratégies identitaires. La situation d'interculturalité expose le sujet à la diversité des références et le met en demeure d'effectuer un travail de personnalisation. A l'adolescence, la prise de conscience du caractère hétérogène des modèles d'être portés par les institutions, familiales et scolaires notamment, dynamisent la quête du sujet et l'incitent au positionnement. Sur le plan culturel, du point de vue des croyances et des valeurs notamment, la confrontation peut prendre des allures de conflit insoluble, car renvoyant aux dimensions du sacré et de l'absolu. On peut dire que l'identité de l'adolescent se construit à partir des déséquilibres ressentis dans la confrontation avec le monde social et ses contradictions. De l'insatisfaction naissent des stratégies qui sont

triplement déterminées. D'abord, par le sens que le sujet donne à son environnement et aux évènements. Ensuite, par le choix effectué entre des valeurs potentiellement antagonistes. Enfin, par le projet qui émane de la lecture de la réalité et des visées de dépassement du conflit. Sens, valeurs et projets, sont les éléments fondamentaux qui constituent la raison d'être du sujet, et l'instituent comme acteur de sa propre socialisation.

Cette prise en charge de l'acculturation présente des spécificités chez les jeunes issus de l'immigration maghrébine. L'ancrage dans un univers familial assez éloigné des systèmes de référence de la société française accentue leurs capacités de distanciation et d'évaluation. Le besoin d'« effectuation identitaire » sera précoce et prégnant. Cette enculturation familiale est elle-même rendue compliquée du fait du déracinement parental et du travail adaptatif que cela requiert. La position sociale subalterne des parents, en tant qu'immigrés, peut affecter l'image que s'en font leurs enfants et aboutir à l'instauration de relations ambivalentes d'attraction-répulsion, d'amour-haine. L'inscription forte des jeunes dans la société française et l'intervention précoce de ses institutions de socialisation (école, télévision...) spécifient la problématique de la formation identitaire en terme d'interculturalité. Ces jeunes étant en contact constant avec les deux modèles de référence, la structuration de leur personnalité et de leur identité se structurent en référence aux deux. Les cultures en présence changent généralement et se maintiennent à la fois. Il y a de manière paradoxale, transformation des systèmes en présence du fait de leur interaction et maintien de ces systèmes qui traduisent des identités culturelles distinctes. Un troisième élément spécifie la situation des jeunes issus de l'immigration maghrébine : la position du groupe d'appartenance et le poids des images et des stéréotypes qui les affectent. Le degré de rejet, réel ou supposé, renvoyé par la société, joue un rôle essentiel dans la construction identitaire de ces jeunes. (90, QRIBI A.)

III/ L'identité

A/ Introduction à la problématique de l'identité

C'est ERIKSON E. qui a introduit le concept d'identité en 1950, avec son ouvrage « enfance et société ». Depuis, le succès de ce concept ne s'est pas démenti et l'interprétation qui en est fournie pour expliquer ce phénomène repose sur l'idée que cet attrait vient de la déstabilisation actuelle des individus et des cultures. Ce qui est certain, c'est que le sens de ce concept n'est pas fixé, chaque discipline du champ des sciences humaines y allant de sa contribution et de sa propre définition.

1/ L'approche sociologique

Dans une perspective sociologique, l'identité est une adaptation à la société à travers laquelle l'individu apprend à reconnaître sa place et à comprendre les règles du jeu social. Différents travaux portant sur la classe ouvrière ou sur les groupes minoritaires ont montré comment ces groupes sociaux intériorisent une certaine interprétation de la place qu'ils occupent dans les rapports de production et dans les relations, de telle façon qu'ils ne perçoivent pas l'influence des déterminismes sociaux sur leurs destinées individuelles. Dans cette perspective, l'identité est imposée et équivaut à une sorte d'aliénation de soi. Elle aboutit à un non-savoir sur soi-même puisqu'elle est imposée du dehors : l'identité ne me dit pas qui je suis, ni le sens de ce que je fais, mais qui je dois être et les conduites que l'on attend de moi. L'identité est ainsi une absence d'identité, puisqu'elle se réduit à une fausse conscience de sa condition sociale. Il existerait dans toute sociétés des identités-types, qui sont en quelque sorte des modèles pour la conduite sociale (85, MUCCHIELLI A.)

2/ L'approche psychanalytique

Le concept d'identité élaboré par ERIKSON E. s'inspire des apports de la psychanalyse. Il se réfère en effet aux travaux freudiens portant sur les troubles de l'identification pour ses propres recherches, qui concernent d'abord les troubles éprouvés par les vétérans de la seconde guerre mondiale et qui s'étendent par la suite à la problématique des adolescents et des minorités étrangères. L'identité lui apparaît alors comme la résultante des différentes et successives identifications du sujet. Mais elle ne peut être considérée comme la simple addition des identifications passées : « elle surgit de la répudiation sélective et de l'assimilation mutuelle des identifications de l'enfance, ainsi que de leur absorption dans une nouvelle configuration, qui à son tour dépend du processus grâce auquel une société identifie le jeune individu en le reconnaissant comme quelqu'un qui avait à devenir ce qu'il est, et qu'étant ce qu'il est, est considéré comme accepté ». L'identité, assimilée au Surmoi, est ainsi conçue comme relevant de l'intériorisation des normes sociales à travers le processus de socialisation. La construction de l'identité se réalise par une combinaison d'efforts de l'individu et de la société pour intégrer celui-ci le mieux possible aux rôles qui lui sont assignés. L'identité est donc considérée ici comme le fruit de la socialisation : sa fonction est d'insérer la personnalité dans son contexte social. La notion de « diffusion de l'identité » traduit à cet égard l'échec de la socialisation : il y a diffusion de l'identité lorsqu'il y a dysfonctionnement des processus d'intégration. (44, ERICKSON E.)

3/ L'approche psychosociale

L'approche psycho-sociale définit l'identité à partir d'une problématique de l'interaction, intégrant d'une part les aspects individuels et les composantes psychologiques reliées à la personnalité (le Soi), et d'autre part les variables sociologiques, reliées notamment aux notions de rôle social et d'appartenance.

MEAD G.H est un des premiers auteurs à envisager la conscience de soi, le Self, comme une entité en étroit rapport avec les processus sociaux où le sujet se trouve engagé. Selon cet auteur, l'individu s'éprouve lui-même comme tel non pas directement mais en adoptant le point de vue des autres membres du groupe social auquel il appartient. Il ne se perçoit comme soi qu'en se considérant comme objet, qu'en adoptant envers lui les attitudes des autres à l'intérieur d'un contexte social. (76, MEAD G.H)

ZAVALLONI M. définit l'identité comme l'« environnement intérieur opératoire » d'une personne, qui est constitué par des images, des concepts et des jugements concernant le rapport soi/autrui et le monde social. L'identité est une construction sociale de la réalité, dans laquelle le rapport à autrui est d'abord la conscience de ce rapport en relation avec la conscience d'appartenance. L'identité apparaît ainsi comme un objet privilégié pour comprendre la construction de la réalité sociale, dans la mesure où le rapport au monde s'établit à travers les diverses appartenances sociales et culturelles. Cette théorie fait de l'identité un point de jonction entre l'individuel et le collectif, qui s'organise comme une construction subjective de la réalité, montrant par là que celle-ci est le monde en tant qu'expérience subjective. (114, ZAVALLONI M.)

D'après FISCHER G.H, l'identité se présente comme une idée de synthèse qui montre l'articulation du psychologique et du social chez un individu : il s'agit d'une notion qui exprime la résultante des interactions complexes entre l'individu et la société. Elle s'échafaude comme une construction représentative de soi dans son rapport à l'autre et à la société. L'identité indique comment les phénomènes sociaux s'incorporent à la personnalité pour constituer le noyau dur de ce que l'individu pense, de la manière dont il se représente les autres et dont il évalue sa propre position. L'identité est donc le produit des processus interactifs en œuvre entre l'individu et le champ social, et non pas seulement un élément des caractéristiques individuelles. L'identité est une dimension de la relation sociale qui s'actualise dans une représentation de soi. (46, FISCHER G.H)

4/ Une tentative d'intégration

Bien que les différentes approches aient apporté leur contribution à la tentative de définition du concept d'identité, l'état actuel des connaissances met en évidence plusieurs points de consensus.

Le premier point de consensus réside dans la perspective dynamique selon laquelle est abordée l'identité. La conception d'une identité qui serait élaborée au cours des premières années de la vie pour parvenir à un point de fixation où elle serait parachevée et stable, toute variation étant alors considérée comme pathologique, est définitivement abandonnée. L'identité est au contraire considérée comme le produit d'un processus qui intègre les différentes expériences de l'individu tout au long de sa vie.

Le deuxième point de consensus est l'importance accordée à l'interaction dans la genèse et la dynamique de l'identité. Interaction entre le sujet et le monde qui l'environne, c'est à dire les autres individus, groupes ou structures sociales. Dès le début de la vie, le regard de l'autre renvoie à chacun une image, que le sujet peut accepter ou rejeter, mais par rapport à laquelle il ne peut éviter de se déterminer.

Le troisième point d'accord concerne l'aspect multidimensionnel et structuré de l'identité. Les situations d'interaction dans lesquelles sont impliqués les individus sont diverses et multiples, et infèrent des réponses identitaires également diverses. Ces différents éléments ne s'assemblent pas dans une simple juxtaposition d'identités, mais sont intégrés dans un tout structuré, plus ou moins cohérent et fonctionnel.

Un quatrième point de consensus est l'acceptation de l'apparent paradoxe de l'unité diachronique d'un processus évolutif. En effet, malgré le caractère mouvant et changeant de l'identité le sujet garde une conscience de son unité et de sa continuité, de même qu'il est reconnu par les autres comme étant lui-même.

Un cinquième point de consensus est l'approche de l'identité en terme de stratégies identitaires. Les individus ont une certaine capacité d'action sur le choix de leur propre groupe d'appartenance et de référence, c'est à dire sur une part de la définition de soi. (85, MUCCHIELLI A.)

B/ Les composantes de l'identité

1/ le noyau identitaire culturel

L'identité culturelle renvoie à la question de l'identité sociale, dont elle est l'une des composantes, qui se caractérise par l'ensemble des appartenances d'un individu dans le système social.

Certaines théories de l'identité culturelle, qualifiées de « primordialistes », considèrent que l'identité culturelle est primordiale parce que l'appartenance au groupe ethnique est la première et la plus fondamentale de toutes les appartenances sociales, car il s'agit de liens fondés sur une généalogie commune. Définie ainsi, l'identité culturelle apparaît comme une propriété inhérente au groupe, parce que transmise dans et par le groupe. L'identité culturelle est définie à partir d'un certain nombre de critères « objectifs », comme l'origine commune, la langue, la religion. L'identification va de soi et tout est joué dès le départ. Les théories primordialistes partagent une même conception « objectiviste » de l'identité culturelle.

D'autres défendent une conception « subjectiviste » du phénomène identitaire. Selon eux, l'identité culturelle ne peut être réduite à sa dimension attributive. Ce n'est pas une identité reçue une fois pour toute. Pour les subjectivistes, l'identité culturelle n'est rien d'autre qu'un sentiment d'appartenance, ou une identification à une collectivité plus ou moins imaginaire. Ce qui compte, ce sont donc les représentations que les individus se font de la réalité sociale et de ses divisions. Mais ce point de vue poussé à l'extrême aboutit à réduire l'identité à une question de choix individuel arbitraire, chacun étant libre de ses identifications. (37, CUCHE D.)

BARTH F. dépasse la confrontation objectivisme/subjectivisme en proposant une conception relationnelle de l'identité culturelle : elle est un construit qui s'élabore dans une relation qui oppose un groupe aux autres groupes avec lesquels il est en contact. L'identité culturelle est un mode de catégorisation utilisé par les groupes pour organiser leurs échanges. Ainsi, pour définir l'identité d'un groupe ethnique, ce qui importe ce n'est pas d'inventorier l'ensemble de ses traits culturels distinctifs, mais de repérer parmi ces traits ceux qui sont utilisés par ses membres pour affirmer et maintenir une distinction culturelle. En conséquence, les membres d'un groupe culturel ne sont pas

absolument déterminés par leur appartenance ethno-culturelle, puisqu'ils attribuent eux-mêmes une signification à celle-ci en fonction de la situation relationnelle dans laquelle ils se trouvent. Ainsi, l'identité culturelle est toujours un compromis entre une « auto-identité » définie par soi-même, et une « hétéro-identité » définie par les autres. Suivant la situation relationnelle, en particulier selon le rapport de force entre les groupes en contact, l'auto-identité aura plus ou moins de légitimité que l'hétéro-identité. En situation de domination caractérisée, l'hétéro-identité se traduit par une stigmatisation des groupes minoritaires et constitue une « identité négative », à l'origine de phénomènes de mépris de soi liés à l'intériorisation d'une image construite par les autres. Tous les groupes n'ont donc pas le même « pouvoir d'identification », et l'identité constitue un enjeu de lutte sociale. Tout l'effort des minoritaires ne consiste pas tant à se réapproprier une identité qu'à se réapproprier les moyens de se définir eux-mêmes et de transformer l'hétéro-identité négative en auto-identité positive. Le risque est cependant de tomber d'une identité discréditée dans une identité qui serait à son tour exclusive. Cet enfermement dans une identité ethno-culturelle qui efface toutes les autres composantes de l'identité sociale d'un individu ne peut être que mutilante pour lui dans la mesure où elle aboutit à la dénégation de son individualité. (13, BARTH F.)

2/ Le noyau identitaire groupal

Selon GURVITCH un groupe est une « unité collective réelle mais partielle, directement observable et fondée sur des attitudes collectives, continues et actives, ayant une œuvre commune à accomplir, unité d'attitudes, d'œuvres et de conduites, qui constituent un cadre social structurable tendant vers une cohésion relative des manifestations de la sociabilité ». Un groupe est caractérisé par une « mentalité », soit un ensemble d'acquis communs aux membres du groupe, qui peut s'apparenter à un système culturel. Ces acquis, comme dans le cas de la culture intériorisée, servent de références permanentes et inconscientes pour la perception des choses et interviennent dans l'orientation des conduites. Une mentalité porte en elle une vision du monde et génère des attitudes concernant des éléments de l'environnement. Ces éléments par rapport auxquels le groupe a pris position sont des éléments nodaux, point d'ancrage de son identité. La mentalité constitue un système de référence et d'interprétation de l'univers du groupe qui apparaît comme le noyau de l'identité groupale.

Selon DURKHEIM, il existe en nous un être collectif et un être privé. Notre être collectif correspond aux « systèmes d'idées, de sentiments et d'habitudes, qui expriment en nous non pas notre personnalité, mais le groupe ou les groupes dont nous faisons partie ». Selon cet auteur, l'identité groupale, qui est d'abord participation affective à une entité collective, est un pilier constant de toutes les identités. Elle fonde le sentiment d'identité à travers les sentiments d'appartenance, de valeur et de confiance.

L'identité individuelle procède ontogénétiquement et historiquement de l'identité groupale. Dans les sociétés primitives, l'individualité du Moi proprement dite n'existait pas : le Moi était uniquement moi-social. L'homme se définissait et n'existait que par son appartenance groupale, son personnage ou son rôle social. C'est vers la fin du moyen-âge qu'apparaît la capacité des individus à prendre du recul par rapport à l'emprise de la vie sociale, mais c'est au XVII^{ème} siècle, avec la séparation de la vie privée et de la vie professionnelle, que devient effective la séparation de l'individuel par rapport au collectif. (85, MUCCHIELLI A.)

3/ le noyau identitaire individuel

L'identité n'existe que par le sentiment d'identité, qui peut lui-même se décomposer en une série de sentiments reposant sur la permanence de processus d'évaluation et d'intégration-identification :

- **Le sentiment de son être matériel** : pour l'individu, le sentiment d'identité nécessite la conscience d'un ensemble de sensations corporelles propres. C'est l'ensemble de nos sensations qui nous rappelle constamment que « nous sommes nous ».
- **Le sentiment d'unité et de cohérence** : au delà de la multiplicité de nos états, nous avons l'impression d'une certaine unité. Ce sentiment d'unité repose sur la somme de toutes les expériences affectives, relationnelles, intellectuelles.
- **Le sentiment de continuité temporelle** : il est le fait que le sujet se perçoit le même dans le temps et se représente les étapes de sa vie comme un continuum. Le sentiment d'identité demeure tant que le sujet parvient à donner aux changements et aux altérations le sens de la continuité. Lorsque les différences sont perçues comme des ruptures cela aboutit à une « crise d'identité ».
- **Le sentiment de différence** : il est essentiel à la prise de conscience de son identité et se traduit par une représentation plus ou moins claire d'autrui, faite d'un ensemble de traits qui sont rejetés.
- **Le sentiment de valeur** : l'estime de soi est un sentiment fondamental concernant la force vécue de l'identité. Elle est la résultante d'un ensemble d'évaluation de notre identité : évaluation de notre influence sociale, de nos actions, de nos succès. L'estime de soi résulte de la comparaison entre l'image de soi et l'image idéale de soi.
- **Le sentiment d'autonomie** : l'identité se construit selon la dialectique identification-fusion/mise à distance-rejet. La problématique de la construction de l'identité réside dans la recherche de la bonne distance affective, suffisamment près des autres pour s'en nourrir et suffisamment loin pour préserver son autonomie.
- **Le sentiment de confiance** : la somme de confiance acquise lors des premières expériences affectives est à la base de l'aptitude à participer à la vie collective.
- **Le sentiment d'existence et l'effort central** : pour se sentir être, l'individu doit avoir un objectif défini, un thème d'effort central. Les identités fortes puisent leur force dans l'adhésion à un axe de valeur orientant la finalité de leur existence. (85, MUCCHIELLI A.)

C/ La formation de l'identité : un processus actif et dynamique

Pour MUCCHIELLI A. une part dominante des études sur l'identité relève la « statique » des sciences humaines. La « statique » est une approche où l'on considère que la formation de l'identité se déploie essentiellement durant l'enfance, pour rapidement aboutir à une configuration définitive. Selon cette vision, les acteurs sociaux sont fondamentalement influencés dans les premières années de leur vie par leur environnement. C'est au niveau de la dimension de cet environnement et de la nature des événements qui façonneront l'identité du sujet que les auteurs divergent : il s'agit du conditionnement chez les comportementalistes, de la situation oedipienne chez les psychanalystes, de la construction de la confiance en soi à travers les relations précoces de l'enfant avec son environnement chez les tenants de la théorie de l'attachement, ou encore des « défenses transpersonnelles » à travers lesquelles un individu assigne à l'identité un autre afin de protéger la sienne chez les antipsychiatres.

Ces apports doivent être complétés par le fait que l'identité dépend aussi de phénomènes « dynamiques ». Les acteurs sociaux eux-mêmes sont des sujets agissant qui participent à la construction de leur identité, et ce tout au long de leur vie. Chaque identité trouve un fondement dans l'ensemble des autres identités s'exprimant à travers un système de relations. (85, MUCCHIELLI A.)

Les mécanismes de la formation de l'identité vont jouer de façon déterminante durant l'enfance, mais ils ne s'y limitent pas. Parmi les plus importants, nous retiendrons : l'identification, l'influence des référents sociaux, les processus d'évaluation personnelle et d'improvisation.

L'identification a été définie comme un processus inconscient de structuration de la personnalité par lequel autrui sert de modèle à un individu, qui le fait sien en l'incorporant à sa propre conduite. La psychanalyse a montré la valeur essentielle du premier modèle dans la formation de la personnalité. Ainsi, les parents représentent-ils une norme et un idéal pour l'enfant. L'identification est ainsi un processus interactif entre un « Idéal du Moi » qui peut se définir comme ce que l'individu voudrait être, et un « Surmoi » qui implique l'introjection des normes parentales. Ce processus est en œuvre tout au long de la vie du sujet, telle que l'identité constitue une structure intériorisée et dynamique. D'un point de vue psychosociologique, l'identification relève des mêmes

processus mais dans leurs rapports avec l'environnement social. Elle peut s'opérer à travers la figure du héros, mais se réalise de façon plus générale à travers les valeurs et les normes d'un groupe, qui organisent l'imaginaire collectif.

Comme corollaire du processus d'identification, la notion de « référent identitaire » a été utilisée pour qualifier les individus qui marquent de façon particulière l'image que nous nous faisons de nous-même. Lorsque les référents identitaires concernent un groupe, on parle de « groupe de référence ». Un groupe de référence se rapporte non seulement aux groupes sociaux, mais aussi l'ensemble des référents psychosociaux : les rôles, les normes, les mentalités, les systèmes de valeur et les symboles en œuvre dans la dynamique sociale. L'analyse de l'influence des référents identitaires dans la construction de l'identité montre qu'il s'agit d'un processus décisionnel complexe qui consiste à puiser dans les caractéristiques d'un individu de « référence » des éléments à travers lesquels le sujet en construction essaie non seulement de lui ressembler, mais également de recueillir une approbation de sa part. De façon plus générale, l'identité se construit à travers l'influence normative des groupes sociaux auxquels on appartient ou auxquels on s'identifie. Le groupe de référence prend une valeur normative par le désir du sujet d'en faire partie et par le contrôle social qu'il exerce sur lui. Le groupe dispense ainsi une structure de pensée qui permet d'orienter le comportement de l'individu. Ceux-ci définissent alors leur identité en rapport avec les points de repère fournis par le groupe auquel ils adhèrent. Ainsi, l'identité ne se construit pas en fonction de la culture globale mais en fonction des groupes de référence.

Si les valeurs et les normes sociales sont en œuvre, elles sont parties intégrantes d'un système d'interactions complexe, où la façon qu'a le sujet de se définir vis à vis d'elles est également un facteur essentiel. Nous ne sommes pas entièrement libre de choisir notre identité et celle-ci résulte d'une double négociation. D'abord, une négociation avec nous-même. En effet, l'incorporation des modèles sociaux est un processus qui peut produire des perturbations profondes, dans la mesure où certains rôles peuvent se montrer incompatibles avec le sentiment profond d'être soi. Il en résulte un sentiment d'aliénation. Ensuite, une négociation avec les exigences sociales. L'identité apparaît comme un compromis entre nos désirs et les pressions que les autres et le contexte social exercent sur nous. C'est pourquoi l'identité est par nature conflictuelle : l'individu est en permanence tiraillé entre le désir d'être soi-même et la logique sociale. (46, FISCHER G.H)

La dynamique identitaire opère donc un processus dialectique permettant à chacun de se rendre semblable à autrui tout en s'en distinguant simultanément, tel que socialisation et individualisation se présentent comme deux aspects complémentaires d'un même processus. Il convient donc de considérer identité sociale et identité personnelle comme les deux pôles d'une même configuration.

L'identité sociale correspond à l'identité du groupe auquel le sujet appartient, dont il est porté à partager les caractéristiques, selon un processus de similarisation. L'identité sociale, qui est, comme le groupe, préexistante à l'individu, est de ce fait toujours une identité « assignée », dans la mesure où l'individu n'en fixe pas les traits.

L'identité personnelle s'articule avec l'identité sociale selon trois dimensions. A un premier niveau, en même temps que le sujet se sent semblable aux membres du groupe auquel il appartient et qui définit son « endogroupe », il a conscience d'être séparé de ceux dont il ne fait pas partie, qui délimitent un « hors-groupe ». A un second niveau intervient la manière propre dont le sujet traite ce collectif dont il fait partie. On doit tenir compte de la manière différentielle dont il s'investit dans les groupes d'appartenance et de référence, et par là, de leur hiérarchisation subjective. Cette manipulation particulière du collectif, qui aboutit pour chaque individu à l'intérioriser de façon différente, nous fait progresser vers la dimension individuelle de l'identité. A un troisième niveau, on distinguera les caractéristiques personnelles qui distinguent le sujet des autres membres du groupe dont il fait partie.

Identité sociale et individuelle s'interpénètrent donc très intimement, tel que la « conversation » entre ces deux pôles de l'identité peut se faire selon différentes modalités, depuis le dialogue et la négociation jusqu'à la confrontation : on peut accepter tout ou partie de l'identité « assignée » par l'environnement à travers le processus de socialisation, ou la rejeter car perçue comme s'opposant à la construction du sujet par lui-même. (75, MALEWSKA-PEYRE H.)

D/ Stratégies identitaires en situation transculturelle

MALEWSKA-PEYRE H distingue deux dimensions de l'identité, qui peuvent se rejoindre ou s'écarter l'une de l'autre : l'identité « de fait », qui correspond aux descripteurs identitaires que le sujet s'attribue, et l'identité « rêvée », qui renvoie à ce que les psychanalystes ont appelé « Idéal du Moi ». Le sujet peut être en accord avec son identité de fait ou souhaiter changer afin de correspondre à une certaine image de soi. Ce qui implique la croyance en une fonction « ontologique » de la dynamique identitaire, soit la fonction d'édification de ce que nous désirons être. Mais dans cet effort de construction de notre être, nous sommes soumis aux exigences de l'environnement, ce qui renvoie à la fonction « pragmatique » de la dynamique identitaire, soit la fonction d'adaptation et d'adéquation avec la réalité. La cohérence identitaire réside dans la concordance de ces deux dimensions, tel que l'équilibre de l'individu intervient quand les valeurs et les représentations auxquels il s'identifie lui permettent de s'accorder avec son environnement.

On devine que la part de travail à fournir par l'individu dans l'édification de son identité va dépendre du contexte social. Dans un contexte d'homogénéité culturelle, l'intériorisation de la culture permet en effet au sujet d'assurer à moindres frais le travail de son opération identitaire. D'abord, il satisfait à la fonction ontologique en s'appropriant une structure de sens et de valeurs qui l'édifient comme la variante d'une « personnalité sociale » typique du groupe auquel il appartient, sans avoir besoin de se construire par lui-même. D'autre part, il satisfait à la fonction pragmatique de son opération identitaire par l'adaptation à l'environnement que lui permet l'intériorisation de sa culture. Ainsi, dans la mesure où la formation culturelle est cohérente, les représentations et valeurs de la formation culturelle où le sujet s'investit dans son rapport à lui-même (aspect ontologique) et celles qui lui permettent de s'adapter à son environnement (aspect pragmatique), s'accordent entre elles, ce qui réduit au minimum les risques de contradictions et de conflits intrasubjectifs.

Cette configuration se manifeste pleinement dans les sociétés traditionnelles. En effet, leurs membres y participent le plus profondément à des cultures systématisées et cohérentes, qui occupent l'espace idéologique sans concurrence et qui sont acceptées sans réserve parce que perçues comme s'originant dans la transcendance. Les négociations individuelles exigées par la dynamique identitaire sont très réduites car

c'est le groupe qui s'en charge. La singularité, point extrême de l'identité personnelle, n'est pas absente des sociétés traditionnelles, mais elle n'est autorisée que sur un petit nombre de points d'application.

Dans les sociétés industrialisées, la catégorisation sociale est plus faible. Et ce qui n'est plus assigné socialement doit être assumé par l'individu. L'articulation de ses conduites pour lui-même et leur prévisibilité pour autrui n'étant plus assurées de l'extérieur, il lui faut élaborer dans son espace intérieur une structure suffisamment cohérente pour lui-même et pour les autres. Un coefficient individuel de l'identité qui se renforce encore du fait d'une autre caractéristique des sociétés modernes, à savoir le rétrécissement de la base de valeurs communes, lié à l'apparition de sous-cultures diversifiées et parfois opposées. Dans ces conditions, l'individuation de l'identité peut aller jusqu'à la singularisation.

Ainsi, quand le contexte culturel et social est stable, c'est la morale sociale qui détermine dans une large mesure la formation de l'identité. Mais quand ce contexte change et se diversifie, l'identité devient une dynamique par laquelle l'individu tente de compenser les accidents de la réalité extérieure. Socialisation et identité s'écartent alors fortement, la seconde tendant à se muer en activité réactionnelle de régulation de la première. (75, MALEWSKA-PEYRE H.)

La précarisation de la dynamique identitaire qui caractérise les sociétés modernes se rapproche de la problématique des situations transculturelles, ce qu'a étudié CAMILLERI C. Selon cet auteur, tous les individus se trouvant en situation de disparité culturelle sont amenés à faire face à une double atteinte : atteinte à l'unité de sens et atteinte à l'unité de valeur.

Les atteintes à l'unité de sens résultent de la discordance entre la fonction ontologique de l'identité et la fonction pragmatique. Autrement dit, les valeurs et représentations à travers lesquelles l'individu donne une signification à son être ne lui permettent pas de s'accorder à son environnement nouveau. Dans cette configuration, la stratégie identitaire définie par Camilleri consiste à « manier la contradiction objective de telle façon qu'elle n'engendre pas ou le moins possible de conflits subjectifs et la rupture de l'unité identitaire ». L'auteur a ainsi formulé une typologie de ces stratégies à travers le niveau de cohérence recherché par le sujet pour résoudre le conflit. Il distingue ainsi la « cohérence simple », caractérisant les sujets qui résolvent le problème de la

contradiction objective entre dimension pragmatique et ontologique par la suppression de l'un des deux termes, et la « cohérence complexe » où le sujet cherche à élaborer une formation capable d'assurer l'impression d'une non-contradiction apparente en tenant compte des éléments en opposition.

Dans la voie de la cohérence simple, une première stratégie est la survalorisation des préoccupations ontologiques. C'est le cas du « fondamentaliste » qui rejette le modèle moderne, en en déléguant les exigences environnementales à d'autres, ou en le tolérant au minimum dans le quotidien. Cette stratégie permet d'éviter la crise, mais aux conflits intrasubjectifs se substituent souvent des conflits intersubjectifs, avec l'environnement. Une seconde stratégie est la survalorisation des préoccupations pragmatiques. C'est le cas de l'« opportuniste », qui sous la pression des exigences d'adaptation change de comportement selon les situations sociales, pratiquant ainsi l'« alternance des codes culturels ». Il y a dissociation de la personne et du personnage.

Les stratégies de résolution des conflits par la cohérence complexe consistent à construire des formations qui permettent l'articulation des besoins ontologiques et pragmatiques. Camilleri distingue deux types d'articulation : les liaisons indifférentes à la logique rationnelle et les liaisons sensibles à la contradiction. Les premières aboutissent à une formation dite « syncrétique ». Il s'agit le plus souvent de la maximisation des avantages : le sujet choisit de chaque code culturel ce qui lui convient le mieux, sans qu'une logique d'ensemble puisse coordonner ces différents emprunts. Les secondes aboutissent à une formation dite « synthétique ». Les deux codes sont articulés selon une certaine logique, par la réappropriation (intégration de l'héritage culturel dans la modernité), la dissociation des pratiques modernes et des pratiques anciennes (« dans le temps s'était compréhensible »), ou par la déduction des valeurs modernes des valeurs traditionnelles. C'est la parade la plus complète contre la crise identitaire car elle permet d'éviter les conflits intrasubjectifs tout en limitant les conflits intersubjectifs.

Concernant les atteintes à l'unité de valeur, elles sont étroitement liées au rapport social inégalitaire et aux images négatives affectant les minorités ethniques issues des pays anciennement colonisés. En ce sens, les individus ne sont pas libres d'affirmer unilatéralement leur identité et doivent faire avec cette atteinte à leur image. Or, on sait que la positivité attachée au concept de soi est une condition incontournable pour une existence sociale véritable et un bien-être psychologique. Camilleri a répertorié les

conduites visant à éviter l'infériorisation et à contrer les effets de cette « identité négative » :

- **L'assimilation** : elle passe par une désolidarisation avec le groupe d'appartenance. Le sujet n'adhère plus à son système culturel et ne s'identifie plus à son groupe d'origine. Une stratégie qui peut être couteuse psychologiquement quand elle implique un conflit intérieur lié au sentiment de culpabilité.
- **La prise de distance** : la différence étant prescrite par le groupe dominant, le sujet en prend acte dans une certaine neutralité.
- **La valorisation de la différence** : le sujet valorise sa spécificité culturelle afin de lutter contre la dévalorisation (« black is beautiful »)
- **L'identité polémique** : la différence est survalorisée et revendiquée, parfois avec agressivité. Il s'agit d'une « identité réactionnelle » qui évolue vers le mécanisme de défense
- **L'identité de principe** : il s'agit de l'expression d'une solidarité avec le groupe d'origine, relevant d'un acte de pure revendication définitionnelle, tandis que les comportements effectifs s'éloignent significativement des modèles rattachés au groupe d'origine.
- **Le refoulement de la dévalorisation** : le sujet affirme ne pas percevoir la dévalorisation entachant le groupe d'appartenance
- **L'intériorisation de la dévalorisation** : cette réaction implique des comportements d'effacement, de soumission et un sentiment de culpabilité d'être ce que l'on est.
- **La revendication d'une identité transculturelle** : il s'agit de l'adhésion à des valeurs universelles ou à des catégorisations indifférentes à l'appartenance ethnique (jeunes, communiste...). (28, CAMILLERI C.)

Le concept de stratégie identitaire repose sur la théorie de la « dissonance cognitive », qui pose que le système de connaissance, de croyance et de représentation d'un individu, intervient sur les perceptions et les conduites pour réduire les désaccords logiques. Le mécanisme en jeu est celui de la réduction des tensions. La « crise d'identité » intervient lorsque les tensions créées par ces contradictions deviennent trop fortes et paralysent les actions en introduisant un doute permanent.

Cette caractérisation théorique permet de prévoir les problèmes identitaires que rencontre l'étranger quand il s'installe dans une nouvelle société, mais quand on passe

des primo-arrivants à leurs descendants, la problématique identitaire est plus complexe. Car la personnalité des individus de la première génération s'est structurée dans le pays de provenance. Face aux mises en question, ils peuvent encore se réidentifier à leur communauté et à leur société d'origine : ils se retrouvent dans la situation simple où l'antagonisme se situe entre l'endogroupe et l'exogroupe. Et avec ce dernier, il leur est loisible de tisser des relations instrumentales qui n'atteignent pas les significations profondes qui sont au cœur de leur identité.

Chez les enfants nés dans le pays d'installation, quelles que soient leur attachement au groupe d'appartenance, ils portent habituellement une faille qui les en distancie, pour de multiples raisons déjà évoquées. De même, si ces jeunes sont largement déterminés par la société d'accueil, les observations montrent que cela n'aboutit pas à l'installation subjective assurée dans cette société. Ainsi, vers quelque groupe qu'ils se tournent, ces jeunes issus de la seconde génération de l'immigration découvrent l'ambivalence, si bien que leur difficulté est de cerner un « dedans » et un « dehors » non équivoque, un endogroupe et un exogroupe évidents, par rapports auxquels ils puissent se situer. La réaction à cette situation consistera à tenter de se donner une structure de sens qui réalise l'articulation des références venant des collectivités d'origine et d'installation. Dans ce but, certains inventeront de stratégies visant à ramasser le Moi dans une unité intégrée qui recherche la cohérence rationnelle, une identité « synthétique ». Mais les plus nombreux ne pourront que se contenter de « bricolage identitaire » producteur d'une identité « syncrétique ». (30, CAMILLERI C.)

UN CAS CLINIQUE : MONSIEUR F

1/ Biographie et anamnèse

M.F est né à la fin des années 1970 au Maroc, pays qu'il quitte peu de temps après sa naissance pour venir en France avec ses parents. La famille s'installe en région parisienne. Le père est ouvrier et la mère femme au foyer. Quatre autres enfants naitront, un garçon et trois filles, dont M.F est donc l'ainé.

Très tôt, M.F est en rupture avec l'institution scolaire, et il arrêtera l'école à la fin du collège. Il semble que ce soit surtout ses troubles du comportement qui sont à l'origine de cette interruption précoce et non pas des difficultés d'ordre strictement scolaire. D'ailleurs, M.F entre rapidement dans la petite délinquance, ce qui lui vaudra ses premiers démêlés avec la justice dès l'adolescence : il sera incarcéré en Centre Éducatif Fermé (CEF) à l'âge de 17 ans. A cette époque, il consomme déjà massivement du cannabis, une consommation qu'il a débuté vers l'âge de 12 ans. Cette consommation de cannabis deviendra assez rapidement problématique pour M.F, puisqu'elle majore sa nervosité et son agressivité, en même temps qu'émerge un sentiment diffus de persécution, sans dimension délirante. M.F dira qu'il devenait « parano », raison pour laquelle il interrompra spontanément toute consommation vers l'âge de 23 ans. Mais cette addiction sera vite remplacée par une consommation d'alcool importante, qui si elle était déjà présente ponctuellement dans le cadre festif depuis l'âge de 16 ans, deviendra progressivement quotidienne. Le plus souvent M.F consomme avec ses amis, dans la rue, ce qui sera l'occasion de multiples rixes qui l'amèneront à être incarcéré à de nombreuses reprises, pour des courtes peines le plus souvent. Ainsi, pendant une dizaine d'années, entre 20 et 30 ans, M.F alternera périodes de détention et périodes de liberté, durant lesquelles il travaille en intérim et vit chez parents. Il quittera cependant le domicile familial relativement tôt pour vivre avec sa compagne et la fille de celle-ci, ce qui est en relatif décalage avec l'usage observé dans cette population immigrée, où l'enfant, fils ou fille, ne quitte le domicile familial que pour se marier et fonder une famille.

La dernière incarcération de M.F remonte à 2011. Il purge alors une peine d'un an pour faits de violence sous l'emprise de l'alcool. Il ne boit évidemment plus, mais arrête également de fumer, fait du sport et reprend l'école. Il ne se sera jamais senti aussi bien et cette peine constituera un tournant dans sa vie. Pourtant, à sa sortie ses consommations d'alcool reprennent et se majorent encore. La fin de sa relation de couple et la volonté de s'éloigner de fréquentations qui ne le préservent pas de son agressivité amènent M.F à quitter la région parisienne, avec l'assentiment voire l'encouragement de sa famille. Il s'installera à Nantes, qu'il n'a découvert qu'à l'occasion d'un déplacement, et où il ne connaît personne. Une décision à l'emporte pièce. M.F trouvera pourtant rapidement un travail stable dans le milieu du soin. Bien qu'il soit en charge de la maintenance, il s'investira également dans la prise en charge des patients, et deviendra presque un membre à part entière de l'équipe soignante. Il trouvera une chambre chez l'habitant proche de l'établissement afin d'être ponctuel malgré sa consommation d'alcool qui s'aggrave encore, bien qu'il mette un point d'honneur à être sobre durant ses heures de travail. M.F boit désormais seul le plus souvent, le soir et massivement. Sa vie sociale et affective se limitent à quelques personnes avec qui il consomme parfois : « mieux vaut être mal accompagné que seul » pourra-t-il dire. En dehors de son travail, où il est apprécié de toute l'équipe, il n'a pas de contact avec ses collègues. La seule exception qu'il fera, lors d'un pot de départ, sera l'occasion d'une altercation plus ou moins violente, sous l'emprise de l'alcool. Cet événement survenu à l'été 2016 sera le facteur déclenchant des difficultés qui l'amèneront à envisager pour la première fois des soins. En effet, M.F se sent dès lors mal vu à son travail et mésestimé par ses collègues, malgré leurs réassurances. Les consommations d'alcool s'accroissent encore et s'accompagnent désormais, élément nouveau, de pensées suicidaires. Il sera alors admis à plusieurs reprises aux urgences psychiatriques de Nantes à l'initiative de sa logeuse. C'est à cette occasion qu'il rencontre l'addictologie de liaison et que débute son parcours de soin.

2/ Clinique

Je rencontre M.F au CAPP, hôpital de jour en addictologie à l'hôtel dieu de Nantes. C'est un homme plutôt grand, très typé, et assez marqué physiquement par ses abus. A son admission il est dans une grande détresse psychologique et en forte demande de soin. M.F se montre pourtant particulièrement défensif en entretien, et facilement dans un vécu d'intrusion. L'évocation de ce qui pourrait paraître comme des sujets relativement anodins suscite chez M.F des réactions assez vives. Il se montre ainsi particulièrement sensible et attentif à ne pas dévoiler la moindre parcelle d'intimité, ce qui relève d'un éventail de sujets assez large. La famille, ne serait-ce que dans ses aspects factuels, est un de ces sujets qu'il est difficile d'aborder et qu'il semble jalousement préserver. M.F se tient ainsi à bonne distance de son interlocuteur. Il pourra d'ailleurs m'expliquer la réticence qu'il a eu jusque là à s'engager dans des soins par la crainte qu'on ne « rentre dans sa tête ». Mais simultanément, M.F requiert, presque avec avidité, les soins qu'on pourrait lui procurer. Ce qui ne manquera pas de susciter l'empathie de l'ensemble de l'équipe soignante, et d'engendrer un contre-transfert qui mobilisera beaucoup d'affects positifs. Une « envie de le sauver » comme cela sera verbalisé par une de mes collègues, qui peut constituer un puissant élan à même justement de bouleverser les distances et de brouiller les limites.

C'est bien ce qui semble ressortir si on tente de faire l'analyse de ce contre-transfert, une empathie qui confine à la compassion et qui nécessite de conserver le recul nécessaire afin de ne pas être « aspiré ». Un contre-transfert qui est encore souligné par la position qu'adopte M.F vis à vis des soignants. Il tend en effet à se présenter dans une position basse, presque dans la position d'un enfant en recherche de la protection de l'adulte, de ses directives, cela bien qu'il ne soit pas du tout dans le registre de la passivité. A titre d'anecdote, M.F pourra faire part de son sentiment d'être « lâché dans la nature » quand la journée s'achève et qu'il quitte l'HDJ pour être effectivement livré à lui-même et à sa propre initiative. Ainsi se met en place une relation soignant-soigné marquée par un double mouvement paradoxal que suscite l'ambivalence de M.F, entre proximité induit par sa quête avide de soin et mise à distance par crainte de l'intrusion.

Un autre élément qui émerge du tableau clinique que présente M.F est constitué par la conjonction d'une tension interne palpable, que peut susciter notamment le moindre empiètement, et le peu de capacité d'élaboration dont il fait preuve. A ce titre, l'analyse des effets recherchés par les conduites d'alcoolisation met clairement en évidence la visée « anti-pensée » et de régulation émotionnelle. M.F s'alcoolise massivement, parfois jusqu'à la perte de connaissance, en tout cas jusqu'à tomber dans un sommeil profond. S'il ne fait aucun lien avec ses conduites d'alcoolisation, M.F peut effectivement dire son refus actif de penser à certains sujets. Un mode de fonctionnement qui est illustré par les différents passages à l'acte qui émaillent son parcours, mais également par la nécessité pour M.F, dans le temps qu'il passe à l'HDJ, d'évacuer la tension interne par une pratique intensive d'exercices physiques. Une mise en acte qui court-circuite toute éventuelle élaboration psychique.

Si la symptomatologie dépressive que présente M.F à son admission tend à s'atténuer avec la diminution des consommations d'alcool, il semble qu'elle fasse partie intégrante du tableau clinique. En effet, M.F dit n'avoir jamais réellement été « heureux », ne s'être jamais « senti bien », ce qui relève probablement davantage de la dépressivité que de la dépression. Jamais, à l'exception notable des périodes d'incarcération donc. Une dimension thymique où semblent prendre part des conduites d'alcoolisation qui peuvent relever également d'un moyen de lutter contre cette dépressivité. Une dépressivité qui peut être mise en lien avec la défaillance narcissique dont semblent témoigner les protestations, verbales ou violentes, de M.F.

3/ Analyse psychopathologique

De l'analyse clinique et anamnésique de M.F il ressort différents éléments dont l'interprétation peut illustrer la psychopathologie du trouble borderline et ses particularités chez le sujet de la deuxième génération issue de l'immigration.

Dans le champ des relations familiales et des rapports intergénérationnels, le cas de M.F est révélateur d'une situation largement partagée par la seconde génération issue de l'immigration telle qu'elle est décrite dans ce travail. M.F entretient une relation de grande proximité avec sa mère, qui est en contact téléphonique quotidiennement avec son fils. C'est d'ailleurs en partie sur les conseils de sa mère, qui n'ignore rien des difficultés de son fils, que M.F s'est éloigné de région parisienne. Cette proximité est à mettre en rapport avec la distance qui caractérise les relations qu'entretient M.F avec son père. Une relation qui, sans être de mauvaise qualité ni marquée par le conflit, témoigne d'une communication à de nombreux points de vue limitée. Peut-être d'ailleurs père et fils ne se comprennent-ils pas. Il en aurait toujours été ainsi, mais M.F l'explique à ce jour par le fait que son père considérerait que « passer 18 ans, il est grand et doit se prendre en main ». Bien que M.F a semble-t-il dû se prendre en main très tôt, de par sa condition de fils aîné d'une famille immigrée dans une banlieue de région parisienne. D'ailleurs les situations de ses frères et sœurs cadets sont très différentes de la sienne, stables voire plutôt bonnes.

De l'héritage familial et de l'origine de ses parents, M.F conserve la langue, des séjours réguliers au Maroc, qui sont une « nécessité » selon ses mots, et une pratique résiduelle de l'Islam, qui se limite à l'observance du jeun du Ramadan. Ainsi, la transmission intergénérationnelle, si elle n'est pas inexistante, reste relativement limitée. En tout cas, le mode de vie de M.F est peu marqué par la culture de ses parents, et lui-même ne semble pas y attacher une grande importance. Cette culture ne constitue pas une « boussole » pour M.F, qui est même à bien des égards « déboussolé » dans la manière de conduire sa vie, étant par ailleurs en relatif décalage avec le reste de la société française. Ainsi M.F se situe dans un « entre-deux » culturel, ni de culture marocaine, ni de culture française, ou plutôt et de l'une et de l'autre sans que de ce « métissage » puisse émerger une structure qui aurait la cohérence d'un cadre dans lequel il puisse s'inscrire. Peut-être parce que ne pouvant pas s'appuyer sur des figures identificatoires capables

d'incarner ces deux cultures, comme c'est le cas chez le sujet métisse au sens strict, qui de la culture de son père et de celle de sa mère semble réussir plus facilement à en faire une synthèse structurante et enrichissante.

Cette césure qui existe entre M.F et ses ascendants semble également exister entre lui et ses descendants, pour des raisons différentes mais qui sont liées. En effet, la position de M.F vis à vis de la fille de son ex-compagne pose question. Cette petite fille, qui a aujourd'hui une dizaine d'années, a été en grande partie élevée par M.F. Dans des observations médicales antérieures, établies à l'occasion de différents passages aux urgences suite à des rixes, M.F a pu laisser entendre qu'il était le père de cette petite fille. Aujourd'hui, où il se déclare célibataire et sans enfant. Il a en effet rompu tout contact avec cette petite fille. Un sujet qui est visiblement douloureux et que M.F refuse d'évoquer, mais qui révèle une grande ambivalence. Cette ambivalence, je l'interprète comme la difficulté, voire l'impossibilité, pour M.F à se définir et à assumer une position et un statut de père. Une situation en miroir et qui pourrait résulter des rapports entre M.F et son père, où le père ne se reconnaît pas dans le fils et inversement, dans ce cas pour des raisons liées à la migration et à la rupture culturelle qu'elle induit, mais qui se traduit à la génération suivante par la difficulté pour M.F à être lui-même un père.

Ainsi, M.F se trouve là encore comme « suspendu » dans un entre-deux, entre ses ascendants, et notamment son père avec qui il ne partage que peu de choses, et ses descendants, cette petite fille dont il ne peut être le père. Ce qui témoigne de la grande difficulté pour M.F à se situer dans la chaîne générationnelle, qui est rompue à différents niveaux.

Un autre élément révélateur de la psychopathologie de M.F est la relation qu'il entretient avec sa logeuse, qui reflète d'ailleurs la position qu'il adopte vis à vis des soignants. Cette logeuse est une dame âgée qui lui loue une chambre meublée dans sa propre maison. C'est elle qui a alerté les secours et qui est finalement à l'initiative des soins addictologiques qu'a entamé M.F. Et c'est elle encore qui contribuera à juguler ses consommations par les mesures de rétorsion qu'elle a pu prendre : M.F sera mis à la porte un temps et sera vigilant à dissimuler ses excès pour réintégrer son logement. Une attitude qui ne semble pas uniquement motivée par la crainte de se retrouver à la rue, mais qui paraît s'inscrire dans une relation qui à bien des égards se situe dans le registre d'une relation parent-enfant. Cette dame, âgée, par les limites qu'elle lui impose et par la

bienveillance dont elle témoigne, se positionne comme « tuteur » de M.F, qui nous l'avons vu dans le cadre de l'HDJ susciter ce positionnement. Je l'interprète comme la difficulté de M.F à se constituer comme sujet à part entière, maître de lui-même et de son existence. Un processus de subjectivation défaillant qui se traduit par ce qui apparaît comme une période de latence prolongée, que met en évidence les rapports que M.F entretient avec sa logeuse.

Un troisième élément notable, qui a à voir avec le passé carcéral de M.F, est susceptible d'en éclairer la psychopathologie. Il y a lieu d'abord de s'interroger sur le fait même de l'incarcération chez M.F et sur la répétition des épisodes d'emprisonnement. Nous l'avons dit, la plupart des peines que M.F a effectuées sont en rapport avec des faits de violence sous l'emprise de l'alcool, ce qui peut relever d'ivresses pathologiques. C'est en tout cas ce qu'il veut bien nous en dire. Nous sommes obligés par ailleurs de constater que parmi la population carcérale, les enfants d'immigrés sont surreprésentés. Ce qui a été interprété par un auteur cité dans ce travail comme relevant d'un difficile rapport à la Loi, expliqué par la position du père immigré vis à vis de son fils, selon une perspective lacanienne (67, LEBRUN J.P). Nous pourrions tout aussi bien avancer une hypothèse explicative d'un point de vue culturel, et d'envisager ce fait comme résultant d'une insuffisante « contenance » d'un cadre culturel atrophié et défaillant, qui ne permettrait pas à l'enfant d'immigré, particulièrement celui de la deuxième génération, en tant qu'il est « au milieu du gué » et subit les contrecoups d'un processus migratoire qui se poursuit à travers lui, de se constituer un système de sens et de valeurs cohérent à même de réaliser une trame solide, qui lui permette de guider ses perceptions et ses choix, de définir le bien du mal, l'interdit du permis.

Ce qui est sûr, c'est la réaction étonnamment positive de M.F à la détention, qu'il évoque même comme une période heureuse, au moins pour ce qui est de sa dernière incarcération en 2011. Il ne se sera jamais senti aussi bien selon ses mots. Il est alors sevré de toute addiction, alcool et tabac, s'est remis au sport et reprend sa scolarité. Les relations interpersonnelles sont apaisées. Pourtant, M.F ne peut analyser les raisons de ce bien-être. Je l'interprète comme ayant à voir avec les notions de limite et de contenance : la prison en tant qu'elle constitue un cadre physique et institutionnel a pu pallier à ce qui semble manquer à M.F, un contenant que je situe d'après ces travaux dans le registre culturel.

Un autre élément qui se situe dans le champ des relations interpersonnelles peut être rapporté à la psychopathologie du trouble borderline. Ainsi en est-il de cet exil à Nantes que M.F a entrepris il y a environ 5 ans afin de se préserver de ses troubles du comportement. Depuis, M.F n'entretient que des relations que l'on peut qualifier d'« utilitaires » : les rares contacts qu'il a sont destinés à tromper sa solitude et n'engagent aucune participation affective, dont il semble se préserver. M.F donne ainsi l'impression de s'être « retiré du monde », ce qui peut relever du mécanisme de défense. Et ce qui s'accompagne d'une majoration de ses consommations d'alcool. Un lien de cause à effet qui est fait par M.F, qui peut dire que sa famille lui manque beaucoup, mais qui n'envisage pas sans une grande ambivalence de se rapprocher d'elle. Une ambivalence relationnelle que nous avons mise en évidence dans le contexte de l'HDJ. Et que j'interprète donc comme la difficulté de M.F d'apprécier et de moduler la juste distance relationnelle, une distance qui ne le mettrait pas en danger d'être vécue comme une d'intrusion et qui ne le laisserait pas dans une solitude insupportable.

Un dernier élément, qui pose plus de question qu'il n'apporte de réponse, relève de l'auto-agressivité, qui tient une place importante dans la symptomatologie borderline. M.F n'a que je sache, jamais eu recours à des conduites directement auto-mutilantes. Pourtant, les nombreuses rixes auxquelles il a prit part l'ont laissé plein de stigmates corporels et peuvent relever, pour cette raison et par leur caractère itératif, de cette dimension auto-agressive, même si elle est indirecte. Il semble y avoir un rapport d'homologie entre les scarifications, considérées par certains auteurs comme pathognomoniques du sujet borderline, qui éprouve ainsi ses limites corporelles et évacue la tension interne inélaborable, et les multiples rixes de M.F, qui éprouve également ses limites par les traces que cela laisse sur son corps et ce qui révèle l'existence d'une tension interne ou d'une « rage », quand bien même celle-ci n'émerge qu'à l'occasion de ce qui est désigné comme des ivresses pathologiques. A moins qu'il ne s'agisse de la « traumatophilie » décrite d'abord chez les adolescents par GUILLAUMIN, qui a étendu ce concept pour en souligner la pertinence chez les enfants d'immigrés. (57, GUILLAUMIN J.)

Les consommations d'alcool de M.F peuvent également être envisagées comme relevant d'une dimension auto-agressive. Et cela à double titre. D'abord physiquement, par les conséquences et les stigmates somatiques qu'elles entraînent. Ensuite symboliquement,

par la dimension particulièrement transgressive que revêt la consommation d'alcool dans la culture musulmane dont est issu M.F. En effet, il ne semble pas anodin que, dans sa vulnérabilité à l'addiction, M.F se soit porté électivement vers l'alcool, à l'exclusion de tout autre produit. De ce fait, M.F est potentiellement sujet de l'opprobre de sa communauté d'origine, vis à vis de laquelle il tend à se mettre en marge. De même qu'il contribue également à accentuer la fracture avec ses parents, et notamment son père. Faut-il voir dans cette consommation d'alcool une autre facette de cette dimension autoagressive, par la rupture presque affective qu'elle induit et par le rejet qu'elle suscite dans sa culture d'origine ? Ou bien est-ce l'indice supplémentaire d'un héritage culturel en déshérence et d'une enveloppe culturelle réduite à la portion congrue, tel que l'« interdit » n'a plus de sens ?

Mais c'est surtout à un événement particulier que je me réfère pour illustrer la dimension auto-agressive chez M.F. Un événement qui pourrait relever de la simple anecdote s'il n'était suffisamment troublant pour ne résulter que du hasard. A peine sorti d'une semaine de sevrage en hospitalisation complète, au début de sa prise en charge, M.F s'alcoolise massivement avant de prendre la voiture que lui a prêté un collègue de travail, ce qu'il ne fait pas habituellement quand il a bu. M.F aura alors un accident devant la porte de l'établissement dans lequel il travaille et où il s'est tant investi. Quand je fais part de cette étrange coïncidence à M.F, cela fait écho à l'ensemble de son parcours. En effet remarque-t-il, il a presque systématiquement fait échouer ce qu'il a pu laborieusement construire. Mais cette tendance, de fond donc, n'entretient que des rapports apparemment éloignés avec l'auto-agressivité, et peut relever davantage d'une mise en échec. Bien que dans ce cas précis, son passage à l'acte signifie également la rupture avec des collègues de travail qui l'on apprécié et estimé, et donc peut-être menacé.

4/ Parcours thérapeutique

La prise en charge de M.F aura débuté par un sevrage simple d'une semaine en hospitalisation complète dans le service d'hépatologie de l'Hôtel Dieu, étant donné les signes importants de dépendance physique. Durant cette semaine, il n'y aura pas d'accident de sevrage majeur et M.F pourra entamer les soins en HDJ à son issue.

Les alcoolisations reprendront le soir même de son admission en HDJ, une rechute qui était prévisible étant donné l'état de grande fragilité psychique de M.F et le peu de ressources externes sur lesquelles il aurait pu s'appuyer pour maintenir l'abstinence.

M.F sera ainsi absent durant toute la première semaine de sa prise en charge en HDJ. Nous aurons des nouvelles par téléphone régulièrement et à son initiative. Je le reverrai en consultation à l'issue de cette semaine durant laquelle il a consommé de façon importante. Il arrive alcoolisé, un niveau qui reste modéré, mais on peut déjà percevoir une sthénicité et une agressivité latente. M.F est très inquiet et m'en fait part, de ce que sa rechute et son absence puissent remettre en cause les soins engagés, mais surtout notre volonté de l'aider. Cette situation aurait pu effectivement remettre en cause non pas les soins mais les modalités de la prise en charge, l'HDJ étant indiqué en relais d'un sevrage simple (une semaine de sevrage physique) ou complexe (sevrage physique et soins psychiques sur plusieurs semaines) dans un objectif de maintien de l'abstinence et peut être indiqué, mais dans les cas de dépendance physique peu importante, dans un objectif de sevrage. M.F est donc plus ou moins hors cadre, mais nous déciderons pourtant, malgré la poursuite d'une alcoolisation importante et la gravité de la dépendance, de poursuivre les soins en HDJ. M. F en sera grandement soulagé, l'important pour lui, de ce qui ressort de nos échanges, étant qu'on ne le « laisse pas tomber ». Il n'en était évidemment pas question, mais une réorientation vers une autre modalité de prise en charge aurait eu pour M.F la même valeur, celle d'un abandon. M.F était venu à cette consultation, presque affolé, pour s'assurer que malgré son entorse au contrat de soin nous allions lui maintenir notre soutien, pour s'assurer de la solidité du lien. On peut également voir une dimension narcissique dans son attitude et son empressement à connaître notre décision de poursuivre ou non les soins : cela équivaut à demander si oui ou non il vaut la peine qu'on s'occupe de lui. C'est de cette façon en tout cas que je l'ai compris et c'est pourquoi il était important que nous poursuivions les soins à l'HDJ précisément.

M.F reviendra dès la semaine suivante, sobre. A noter, à titre anecdotique, que M.F durant son absence a dû s'occuper de faire renouveler sa carte de séjour au consulat du Maroc de Rennes, qu'il doit refaire tout les 10 ans mais qu'il a perdu récemment dans une de ses péripéties sous l'emprise de l'alcool. Une coïncidence qui fait se télescoper ses difficultés présentes et le rappel de sa culture d'origine.

Enfin, M.F reprendra donc les soins. Les entretiens seront très superficiels, M.F étant toujours très défensif mais aussi et surtout ne faisant preuve que d'une capacité limitée à l'élaboration psychique et à l'introspection. A ces deux niveaux, les médiations thérapeutiques proposées à l'HDJ feront preuve de tout leur intérêt, dont M.F pourra profiter grandement et activement.

Ainsi, M.F se montrera particulièrement réceptif aux médiations corporelles, assurées par un psychomotricien. Leur intérêt, dans le cas particulier de M.F et chez les patients borderlines de façon plus générale, étant de permettre la reconnection des expériences corporelles et psychiques, en même temps qu'elles permettent un travail en deçà des processus de symbolisation, défailants chez ces patients. Par ce médiateur, M.F pourra se libérer d'une tension interne dont l'existence et le pouvoir de nuisance tiennent au fait qu'elle n'est pas élaborée, qu'elle n'est pas mise en lien avec l'état psychique qui la suscite.

Un autre atelier thérapeutique dont M.F pourra retirer un bénéfice est appelé « image de soi », qui s'appuie sur un outil graphique pour travailler sur l'estime de soi. A travers cette médiation, M.F se découvrira littéralement, en lui permettant un travail d'introspection qui se révèle ici possible car prenant appui sur un outil concret et parce que moins menaçant narcissiquement que dans le cadre d'une relation duelle et directe passant par la parole. A cette occasion, nous pourrons prendre la mesure de l'importance de la défaillance narcissique de M.F, comme lui même pourra s'en apercevoir.

M.F pourra aussi se saisir d'un atelier sur la biographie à travers une médiation passant par l'écriture. Lui qui s'était montré particulièrement réticent en entretien à évoquer sa famille, pourra mettre en récit son parcours et prendre conscience, et même découvrir, les liens dont il est issu et qui l'étaient malgré tout. Un atelier qui permettra d'échafauder l'identité narrative tel que l'a théorisé RICOEUR P. Un outil qui se révèle particulièrement utile pour les patients borderlines, dont la psychopathologie se caractérise par une fragilité identitaire importante, et d'autant plus utile pour M.F chez

qui cette fragilité identitaire du sujet limite se double et se nourrit d'une incertitude identitaire issue de la rupture de la transmission intergénérationnelle qu'a engendré le processus migratoire.

Malgré tout le bénéfice que M.F pourra retirer de ces médiations, il semble surtout et avant tout que ce soit le cadre thérapeutique que lui procure l'HDJ qui lui a été le plus utile. Nous retrouvons là les mêmes considérations sur l'« enveloppe » institutionnelle telle que nous l'avons évoqué pour tenter de comprendre les déterminants du bien être inhabituel que ressentait M.F en détention. L'institution, ici sanitaire, par ses règles, par le rythme de vie qu'elle établit, par ses rituels, et jusque dans sa dimension matérielle et humaine, constitue un cadre, un « contenant » d'une nature similaire à celui que nous avons évoqué à propos de la culture, où le patient borderline, chez qui la notion de limite est précaire, peut s'inscrire.

Pourtant, le cadre de l'HDJ sera insuffisamment contenant pour M.F, qui malgré ses efforts continuera à consommer, bien que de manière moins importante, le soir uniquement. En effet, une fois sorti de l'HDJ, M.F ne peut s'appuyer sur aucune ressource qu'interne. Un obstacle à l'abstinence qui est encore accentué par son refus des traitements addictolytiques, ce qui est en rapport avec ses représentations à propos des soins psychiatriques, qui l'ont tenu éloigné du soin jusque dernièrement. Pourtant, M.F, malgré ses réticences et compte tenu de la précarité de sa situation, acceptera notre proposition d'un relais en hospitalisation complète sur l'unité spécialisée GUILLAUME APOLLINAIRE, à Saint-Jacques.

5/ Epilogue

Je n'aurai suivi M.F que relativement peu de temps, à peine un peu plus d'un mois, avant de quitter l'hôpital de jour du CAPP. Une durée qui n'aura pas été suffisante pour créer un lien avec ce patient aux assises narcissiques si précaires que la relation à l'autre ne peut être que potentiellement menaçante. Et qui ne m'aura pas permis d'envisager de pouvoir le rencontrer de nouveau, dans le cadre explicite de l'étude de cas clinique, sans risquer d'être intrusif et délétère. Et de soulever des appréhensions éthiques.

Je saurais néanmoins, d'après mes collègues, que M.F sera pris en charge durant 1 mois dans le service d'addictologie GUILLAUME APOLLINAIRE. Il sera de nouveau pris en charge au CAPP à sa sortie. Avec l'aide de l'assistante sociale du service, il fera une demande de logement social qui aboutira, et M.F quittera sa logeuse pour emménager dans un appartement autonome. Il reprendra son travail après presque 4 mois d'interruption, et malgré sa honte et son appréhension par rapport à l'image dévaluée qu'il pense que se font de lui ses collègues. Il ne maintiendra pourtant l'abstinence que relativement peu de temps et devra de nouveau être hospitaliser à temps complet.

CONCLUSION

Ce travail de thèse est basé sur l'hypothèse que la condition des sujets de la seconde génération issue de l'immigration constitue une vulnérabilité particulière au développement du trouble borderline, qui est de nature culturelle. Avec comme corollaire l'idée que cette vulnérabilité serait paradigmatique des mutations sociétales et anthropologiques qui aboutissent, selon de nombreux auteurs, à la diffusion du trouble borderline dans nos sociétés modernes occidentales. Ce qui n'est pas étayé par des études, encore peu nombreuses à s'intéresser à ce sujet, qui montreraient par exemple une incidence plus grande du trouble borderline chez les enfants d'immigrés que dans la population générale. Ces hypothèses de travail résultent d'une intuition suggérée par le constat que chacun peut faire de l'existence d'une problématique spécifique partagée par nombre d'enfants d'immigrés, que d'aucuns attribuent à une fragilité identitaire et narcissique, et dont les manifestations entretiennent des rapports d'homologie plus ou moins étroits avec la symptomatologie du trouble borderline. Une intuition dont on convient qu'elle n'a pas la pertinence de preuves scientifiquement établies, qui auraient pu assurer à ce travail une base plus solide.

Pourtant, la comparaison des éléments psychopathologiques qui émergent du parcours de vie d'un enfant d'immigrés et de la psychopathologie du trouble borderline, met en évidence certaines similitudes intéressantes. Parmi les plus notables, il en est ainsi de la position du père immigré, fragilisée par le processus migratoire, qui peut être mise en rapport avec l'affaiblissement de la fonction paternelle dans nos sociétés modernes, que de nombreux auteurs que nous avons évoqué mettent en cause dans la transformation de la pathologie psychiatrique vers une clinique de l'état limite. Dans le même ordre d'idée, la désinstitutionnalisation de la famille et l'affaiblissement des normes et des repères sociaux, également évoqués pour expliquer l'inflation du trouble borderline, fait visiblement écho à la désintégration du système anthropologique familial et à la rupture dans la transmission et la filiation que vivent les enfants d'immigrés et leurs familles. De même, le clivage auquel à recours l'enfant d'immigrés pour s'accommoder des contradictions entre deux mondes, la famille et la société, qui entrent parfois en conflit, rappelle-t-il le clivage-mécanisme de défense que certains auteurs mettent au cœur de la psychopathologie borderline. Ou encore, l'insécurité identitaire du sujet borderline, qui

entre en résonnance avec la fragilité identitaire des individus de la seconde génération. Enfin, les points communs entre psychopathologie du trouble borderline et psychopathologie de l'enfant d'immigrés sont multiples.

Mais pour ce qui concerne le cœur de mon hypothèse de départ, à savoir que cette hypothétique vulnérabilité de l'enfant d'immigrés au trouble borderline est du registre culturel, j'espère avoir pu l'étayer à partir notamment des travaux d'ANZIEU sur le Moi-peau et les enveloppes psychiques. Des outils conceptuels qui permettent d'envisager la psychopathologie du trouble borderline comme résultant d'une enveloppe « passoire », insuffisamment contenant et rendant ainsi la limite dedans/dehors précaire, et défailante dans sa fonction de pare-excitation, ce qui rend problématique la métabolisation des excitations externes. A bien des égards, la culture peut être envisagée comme une enveloppe, une « enveloppe culturelle », en ce qu'elle confère un sens à l'environnement externe par la perception et l'interprétation qu'elle en donne, en même temps qu'elle est un contenant, celui que partage un groupe, par les normes et les repères auxquels chaque membre doit se conformer, réalisant un cadre de vie. Parce que ni de culture immigrée, ni de culture française, ou plutôt et de l'une et de l'autre, sans que de ce « métissage » ne puisse émerger une structure cohérente, ou au moins une structure réalisant une articulation synthétique et harmonieuse des éléments disparates, les enfants de la seconde génération issue de l'immigration semblent dépourvus d'une enveloppe culturelle efficace, capable de « faire sens » et de « faire cadre ». Ce qui pourrait constituer une vulnérabilité particulière au développement du trouble borderline. Mais là encore, et c'en est une des limitations, ce travail est en grande partie bâti sur des éléments théoriques, qui restent à être étayés par des faits. Des faits que j'ai moi-même eu du mal à établir dans le cadre limité de l'étude de cas clinique, n'ayant eu que rarement à faire à ces enfants d'immigrés dans le contexte des institutions de soins psychiatriques. Est-ce parce qu'ils y ont moins recours ? Par réticence, par alternative sanitaire ou sociale, parce que plus facilement orientés vers d'autres champs que médical ? Cela reste aussi à établir et pourrait faire l'objet d'études ultérieures.

BIBLIOGRAPHIE

1-ABDALLAH-PRETCEILLE M., « l'éducation interculturelle », PUF, 1999.

2-ABRAHAM N., TOROK M., « l'écorce et le noyau », Flammarion, 1978.

3-AKISKAL H.S., « Subaffective disorder : dysthymic, cyclothymic and bipolar II disorders in the borderline personality », *Realm Psy Clin North Am*, N°4, P25-46.

4-AMARAL DIAS C.A., « Dépression et état limite à l'adolescence », dans « Narcissisme et états limite », BERGERET J., Dunod, 2013.

5-AMERICAN PSYCHIATRIC ASSOCIATION, « Practice Guideline for the treatment of patients with borderline personality disorder », *American Journal of Psychiatry*, n°158, 2001.

6-AMATI MEHLER J., « Le label de l'inconscient », PUF, 1994.

7-ANZIEU D., « Les enveloppes psychiques », Dunod, 1987.

8-ANZIEU D., « Le groupe et l'inconscient », Dunod, 1999.

9-ANZIEU D., « Le moi-peau », Dunod, 1985.

10-AUBERT N., « L'individu hypermoderne », Eres, 2004.

11-AULAGNIER P., « La violence de l'interprétation », PUF, 1975.

12-BARBARA A., « Discriminants et jeunes beurs, une génération issue de l'immigration : mémoire et devenir », Arcantère éditions, 1986.

- 13-BARTH F.**, « Les groupes ethniques et leurs frontières », dans « Théories de l'ethnicité », POUTIGNAT P.H, PUF, 1999.
- 14-BASTIDE R.**, « Le prochain et le lointain », L'harmattan, 1970.
- 15-BEAUCHESNE H., ESPOSITO J.**, « Enfants de migrants », PUF, 1985.
- 16-BENJAMIN S.L.**, « interpersonal diagnosis and treatment of personality disorders », Guilford, 1999.
- 17-BERGER P., LUCKMAN T.**, « La construction de la réalité », Armand Colin, 1986.
- 18-BERGERET J.**, « La personnalité normale et pathologique », Dunod, 1996.
- 19-BERQUE J.**, « l'immigration à l'école de la république », rapport au ministre de l'éducation nationale, CNDP, 1985.
- 20-BERRY J.W, SABATIER C.**, « Immigration et acculturation », dans « Stéréotypes, discrimination et relations intergroupes », Mardaga, 1998.
- 21-BERTHELIER R.**, « Enfants de migrants à l'école française », L'Harmattan, 2006.
- 22-BION W.R.**, « Réflexion faite », PUF, 1967.
- 23-BOUAMAMA S.**, « Familles maghrébines de France », Desclée de Brower, 1965.
- 24-BOURGEOIS D.**, « Comprendre et soigner les états limites », Dunod, 2010.
- 25-BRAZELTON T.**, « La dynamique du nourrisson ou quoi de neuf bébé ? », ESF, 1983.
- 26-BYDLOWSKI M.**, « La dette de vie, itinéraire psychanalytique de la maternité », PUF, 1997.

- 27-CAMILLERI C., VINSONNEAU G., « Psychologie et culture », Armand Colin, 1996.**
- 28-CAMILLERI C., « Stratégies identitaires », PUF, 1990.**
- 29-CAMILLERI C., COHEN-EMERIQUE M., « Chocs des culture : concepts et enjeux pratique de l'interculturel », l'Harmattan, 2003.**
- 30-CAMILLERI C., « Enfants et jeunes de parents immigrés, filiation et devenir », Colloque national de Toulouse du 26 et 27 Novembre 1993, Editions COFRIMI.**
- 31-CANCRINI L., « L'océan borderline », De Boeck, 2009.**
- 32-CASTORIADIS C., « La montée de l'insignifiance », Editions du Seuil, 1996.**
- 33-CERI, « Les enfants de migrants à l'école », OCDE, 1987.**
- 34-CLANET C., « l'affirmation de la psychologie culturelle », dans « Pluralité des cultures et dynamiques identitaires », VERMES G., L'Harmattan, 2000.**
- 35-COHEN-EMERIQUE M., « Chocs culturels et relations interculturelles dans la pratique des intervenants sociaux », Cahiers de sociologie économique et culturelle, décembre 1984.**
- 36-CORCOS M., FLAMENT M., JEAMMET P., « Les conduites de dépendances », Masson, 2003.**
- 37-CUCHE D., « La notion de culture dans les sciences sociales », La découverte, 1996.**
- 38-DAS GUPTA M., « What is indian about you ? A gendered transnational approach of ethnicity », Gender and Society, n°11, p572-93, 1997.**
- 39-DEBARBIEUX E., « La violence en milieu scolaire », ESF, 1996.**

- 40-DEVEREUX G.**, « De l'angoisse à la méthode », Flammarion, 1980.
- 41-DUBET F.**, « La galère », PUF, 1987.
- 42-EHRENBERG A.**, « la société du malaise », Odile Jacob, 2010.
- 43-ELIAS N.**, « La société des individus », Agora, 1987.
- 44-ERIKSON E.**, « Adolescence et crise : la quête de l'identité », Flammarion, 1968.
- 45-FASSIN D. et E.**, « De la question sociale à la question raciale : représenter la société française », La découverte, 2006.
- 46-FISCHER G.N.**, « Les concepts fondamentaux de la psychologie sociale », Dunod, 2010.
- 47-FRANCHI V.**, « Ethnicisation des rapports entre élèves, une approche identitaire », Ville-école-intégration, N°132, 2003.
- 48-GABBARD G.O., HOROWITZ M. J.** « Insight, Transference Interpretation, and Therapeutic Change in the Dynamic Psychotherapy of Borderline Personality Disorder », American Journal of Psychiatry, N°166, 2009.
- 49-GAUCHET M.**, « La démocratie contre elle-même », Gallimard, 2002.
- 50-GOLSE B., MORO M.R.**, « Le développement psychique précoce », Elsevier Masson, 2014.
- 51-GORENSTEIN E.E, NEWMAN J.P.**, « Dishinibitory psychopathology : a new perspective and a model for research », Psycho Rev, N°87, P301-15, 1980.
- 52-GORZEGNO C.**, « Une lecture psychopathologique du trouble de la personnalité borderline : de la clinique à la thérapeutique », thèse, 2012.

- 53**-GRINBERG L., « Nouvelle introduction à la pensée de Bion », Cesura, 1996.
- 54**-GRINBERG L. et R., « psychanalyse du migrant et de l'exil », Césura, 1986.
- 55**-GUEDENEY N. et A., « L'attachement », Masson, 2002.
- 56**-GUERRAOUI Z., « Transmission familiale et interculturelle », Editions In Press, 2011.
- 57**-GUILLAUMIN J., « Besoin de traumatisme et adolescence », adolescence, N°3, p127-38, 1989.
- 58**-GUIMOND S., « Psychologie sociale, perspective multiculturelle », Editions Mardaga, 2010.
- 59**-HARRIS J.R., « Where is the child's environment ? A group socialization theory of development », Psychological Review, N°102, p458-89, 1995.
- 60**-KAES R., « L'appareil psychique groupal », Dunod, 1976.
- 61**-KAES R., « Différences culturelles et souffrance de l'identité », Dunod, 1998.
- 62**-KERNBERG O., « Les troubles limite de la personnalité », Dunod, 1997.
- 63**-KHOSROKAVAR F., « L'identité voilée », Confluence Méditerranée, 1995.
- 64**-LAINE F., OKBA M., « Jeunes de parents immigrés : de l'école au métier », Travail et emploi, N°103, 2005.
- 65**-LAPLANTINE F., « Le métissage », Flammarion, 1997.
- 66**-LEBOVICI S., « évaluation des interactions précoces », Dunod, 1989.
- 67**-LEBRUN J.P., « Un monde sans limites », Eres, 1997.

68-LEVI-STRAUSS C., « Anthropologie structurale », Plon, 1958.

69-LINEHAN M.M. «Cognitive-Behavioral Treatment of Borderline Personality Disorder», Guilford Press, 1993.

70-LINTON R., « Le fondement culturel de la personnalité », Dunod, 1986.

71-LIOTTI G., « Trauma, dissociation and disorganized attachment, three strands of a single braid », Psychotherapy, theory, research, practice, training, 2004.

72-LORCERIE F., « L'école et le défi ethnique », ESF, 2003.

73-LUSSIÉ M., « Terre d'asile, terre de deuil. Le travail psychique de l'exil », PUF, 2011.

74-MAIN M., HESSE E., « Parents unresolved traumatic experience are related to infant disorganized attachment status, is frightened and/or frightening behavior the linking mechanism ? », dans « Attachement in preschool years, theory, research and intervention », GREENBERG T, Guilford, 1990.

75-MALEWSKA-PEYRE H., « Dynamique de l'identité, stratégies identitaires », dans « Pluralité des cultures et dynamiques identitaires », VERMES G., L'Harmattan, 2000.

76-MEAD G.H., « L'esprit, le soi et la société », PUF, 1963.

77-MERHAN F., « Traitement du trouble de la personnalité borderline », Elsevier Masson, 2011.

78-MOHAMMED A., « Langue et identité », L'harmattan, 1997.

79-MORO M.R., « Psychothérapie des enfants de migrants », Dunod, 1998.

80-MORO M.R., « Maternité en exil », La pensée sauvage, 2008.

- 81-MORO M.R.**, « Parents en exil : psychopathologie et migration », PUF, 2001.
- 82-MORO M.R.**, « Manuel de psychiatrie transculturelle », La pensée sauvage, 2004.
- 83-MORO M.R.**, « Nos enfants demain », Odile Jacob, 2010.
- 84-MORO M.R.**, « Enfants d'ici venus d'ailleurs. Naitre et grandir en France », La découverte, 2002.
- 85-MUCCHIELLI A.**, « L'identité », Que sais-je, PUF, 1986.
- 86-NATHAN T.**, « A qui appartiennent les métis ? », Nouvelle revue d'ethnopsychiatrie, n°21, p13-22, 1993.
- 87-NATHAN T.**, « La folie des autres », Dunod, 1986.
- 88-PAYET J.P.**, « Violence à l'école et ethnicité, les raisons d'un amalgame », Ville-école-intégration, N°121, p190-200, 1999.
- 89-PRIOR V.**, « Comprendre l'attachement », De Boeck, 2010.
- 90-QRIBI A.**, « Socialisation interculturelle et identité », L'Harmattan, 2012.
- 91-RABAIN-JAMIN J.**, « Transformation des conduites de maternage et des pratiques de soin chez les femmes migrantes d'Afrique de l'ouest », Psychiatrie de l'enfant, p287-319, 1990.
- 92-ROCHEX J.Y.**, « Le sens de l'expérience scolaire », PUF, 1995.
- 93-ROUSSILLON R.**, « Agonie, clivage et symbolisation », PUF, 1999.

- 94-SKANDRANI S.**, « Les milles et une voix de Sharazade. Construction identitaire des adolescentes d'origine maghrébine en France. », La pensée sauvage, 2011.
- 95-SOLOMON J., GEORGES C.**, « attachement disorganization », Guilford, 1999.
- 96-STERN D.N.**, « Le monde interpersonnel du nourrisson », PUF, 1985.
- 97-TOUKOMAA P.**, « Le semi-linguisme des enfants de migrants », migrations, N°42, 1985.
- 98-TODD E.**, « Le destin des immigrés. Assimilation et ségrégation dans les démocraties occidentales. », Edition du Seuil, 1997.
- 99-TOURN L.**, « Travail de l'exil. Deuil, déracinement, identité expatriée », thèse, 1997.
- 100-VALLET L.A, CAILLE J.P.**, « Les élèves étrangers ou issus de l'immigration dans l'école et le collège français », Les dossiers d'éducation et formations, N°67, 1996.
- 101-VASQUEZ A., RICHARD G., DELSUEIL M.C.**, « Psychologie de l'exil », Esprit, N°6, p9-21, 1979.
- 102-VINAR M.**, « Exil et torture », Denoel, 1989.
- 103-VINSONNEAU G.**, « Culture et comportement », Armand Colin, 1997.
- 104-WINNICOTT D.W.**, « La préoccupation maternelle primaire », dans « de la pédiatrie à la psychanalyse », Payot, 1956.
- 105-WINNICOTT D.W.**, « La mère suffisamment bonne », Payot, 2006.
- 106-WINNICOTT D.W.**, « Jeu et réalité », Folio, 1971.

107-WINNICOTT D.W, « Le monde à petite dose », dans « l'enfant et sa famille », Payot, 1979.

108-YAHYAOUI A., « De la place du père », La pensée sauvage, 1997.

109-YAHYAOUI A., « Destins de femme, réalité de l'exil », La pensée sauvage, 1994.

110-YAHYAOUI A., « Troubles du langage et de la filiation chez le maghrébin de la seconde génération », La pensée sauvage, 1988.

111-YAHYAOUI A., « Travail clinique et social en milieu maghrébin », La pensée sauvage, 1987.

112-YAHYAOUI A., « Exil et déracinement, thérapie familiale des migrants », Dunod, 2010.

113-YAHYAOUI A., « Identité, culture et situation de crise », La pensée sauvage, 1989.

114-ZAVALLONI M., « Identité sociale et conscience », Privat, 1984.

Vu, le Président du Jury,

Vu, le Directeur de Thèse,

Vu, le Doyen de la Faculté,

Titre de thèse : Psychopathologie du trouble borderline chez l'enfant et l'adolescent de la seconde génération issue de l'immigration

RÉSUMÉ

La seconde génération issue de l'immigration est confrontée à une problématique dont les manifestations entretiennent un certain rapport d'homologie avec la symptomatologie du trouble borderline. La mise en évidence des éléments psychopathologiques qui émergent du parcours de vie d'un enfant d'immigrés et leur mise en rapport avec la symptomatologie du trouble borderline fait apparaître des similitudes permettant d'envisager une vulnérabilité spécifique de l'enfant d'immigrés au développement du trouble borderline. Cette potentielle vulnérabilité est abordée d'un point de vue culturelle, tel que la culture est envisagée comme une enveloppe structurant le rapport à l'environnement et à soi-même. Une enveloppe qui serait atrophiée et défaillante chez la seconde génération, qui subit de plein fouet le processus migratoire et qui se trouve dans l'impossibilité de faire du métissage de la culture de ses parents et de celle de la société d'accueil une structure cohérente susceptible de constituer un cadre dans lequel s'inscrire.

MOTS CLÉS

Choc migratoire – cadre culturel - désintégration du système anthropologique familial - vulnérabilité psychique - clivage - mutation anthropologique - horizontalité - désinstitutionalisation de la famille - affaiblissement de la fonction patriarcale - enveloppe psychique - appareil à penser les pensées - médiateur du réel - enveloppe psychique groupale – contenant - acculturation – identité culturelle – stratégie identitaire –